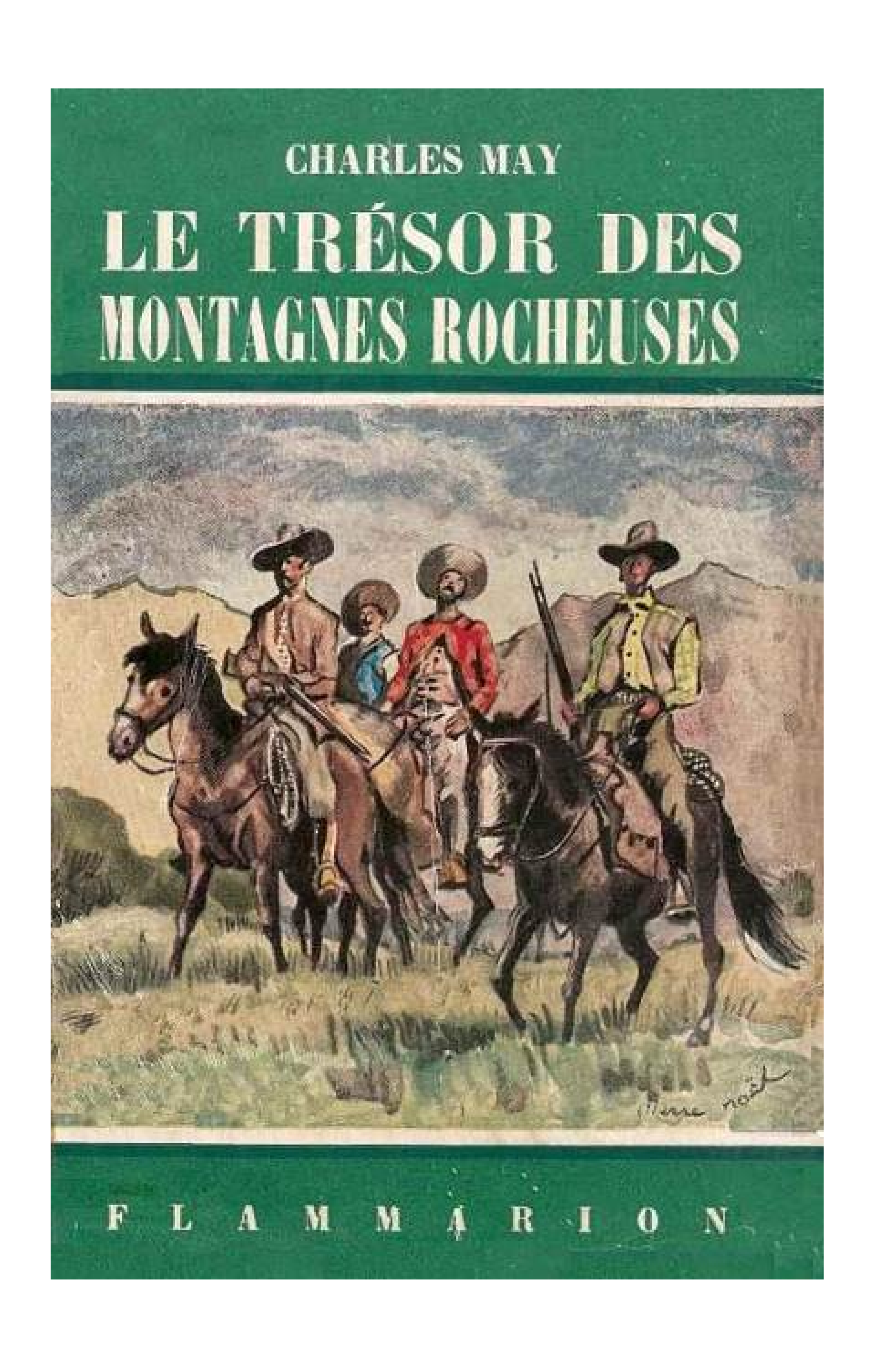
LE TRÉSOR DES MONTAGNES ROCHEUSES



CHAPITRE PREMIER

« JOURNÉE DE PRINTEMPS. »

Lorsque je repris mes esprits, la soirée était déjà avancée. Au premier moment, je crus encore dormir. J'avais la sensation d'être couché dans le lit d'un moulin à eau dont mon corps entravait la roue. De plus en plus la meule pesait sur moi et semblait vouloir bientôt m'écraser. Chacun de mes membres me faisait terriblement mal, surtout ma tête et mon épaule. Ma tête bourdonnait encore sous l'effet du coup de crosse que j'avais reçu et une douleur aiguë m'élançait l'épaule, là où Winnetou m'avait frappé. Le sang dégouttait de ma blessure et ma bouche en était pleine. Je manquai même d'étouffer. Tout à coup, j'entendis un gémissement affreux, suivi de râles rauques, et je revins complètement à moi... C'est moi-même qui avais poussé ce gémissement et ces râles.

– Grâce à Dieu, le voilà qui bouge !

Je reconnus la voix de Sam.

– Il ouvre les yeux, il vit ! cria Parker, joyeux.

Oui, je venais d'ouvrir les yeux. Cependant le spectacle qui s'offrait à ma vue n'était guère réconfortant. Nous étions toujours à l'endroit où la bataille s'était déroulée. Autour des feux, plusieurs centaines d'Apaches étaient rassemblés. Ils étaient peut-être cinq cents et beaucoup parmi eux étaient blessés. Alignés dans l'herbe gisaient inertes deux rangs de guerriers Indiens, Apaches et Kiowas. Je pus compter quatorze cadavres d'Apaches et une trentaine de Kiowas. Ceux qui n'étaient pas morts ou grièvement blessés parmi ces derniers étaient attachés aux arbres. Je reconnus parmi eux leur grand chef Tangua.

L’ingénieur en chef et les trois prospecteurs avaient disparu ; ils avaient été tués dans la lutte contre les assaillants.

Non loin de moi, je pus voir un homme pieds et poings liés, dont le corps était enroulé en cercle selon une méthode de torture en faveur sous l’Inquisition. C’était Rattler, que les Apaches avaient épargné pour mieux lui faire expier le meurtre de Klekih-Petra ; quant à ses compagnons, ils avaient tous péri dans la bataille. Rattler se tordait de douleur et gémissait si fort que, malgré toute sa cruauté, j’eus pitié de lui.

J’avais les poings et les pieds liés, comme Parker et comme Stone, qui étaient allongés à ma gauche. À ma droite, se trouvait Sam, les jambes attachées, la main droite maintenue en arrière, et dont seule la main gauche avait été laissée libre.

– Rendons grâce au ciel de votre retour dans ce monde, dit mon bon vieux Sam en me caressant le visage avec sa main libre. Qui donc vous a arrangé de la sorte ?

Je ne pouvais répondre que par des paroles courtes et saccadées à voix si basse que Sam avait toutes les peines du monde à me comprendre.

– Intchou-Tchouna... m’a attaqué... Winnetou m’a blessé au menton et... à la langue... Coup de crosse... à l’épaule... et à la tête... Je ne sais qui...

Le reste s’étouffa dans un flot de sang. Je gisais dans une véritable mare.

– Diable, qui l’aurait cru ? s’écria-t-il... J’ai tâché d’expliquer à Intchou-Tchouna que j’étais un ami des Apaches et que nous avions l’intention de les libérer, lui et son fils. Mais il m’a ri au nez ; pourtant, grâce à Winnetou, on a coupé les liens de ma main gauche afin que je puisse vous venir en aide. C’est lui d’ailleurs qui vous a pansé, sans cela vous ne vous seriez réveillé que dans l’autre monde, si je ne m’abuse. Vos blessures sont-elles profondes ?

– Ma... langue... transpercée... bégayai-je.

– Tonnerre ! Ça alors, ça n'est pas commode ! Je préférerais que ce soit moi, car un vieil ours de mon espèce s'en tire plus facilement qu'un quelconque greenhorn qui n'a jamais vu d'autre sang que celui des boudins ! Dommage qu'on ne puisse pas vous panser la blessure de la langue. Enfin, je vais bien trouver le moyen de...

Je n'en entendis pas davantage ; je perdis de nouveau connaissance.

Lorsque je revins à moi, je sentis que je ne reposais plus sur le sol. J'entendis un galop de cheval et j'ouvris les yeux. J'étais couché sur la fourrure du grizzli que j'avais tué, tendue en guise de hamac entre deux chevaux. Ma bouche était enflée et pleine de sang caillé. J'aurais voulu cracher, mais j'en étais incapable.

En proie à une soif torturante, je tentai de réclamer de l'eau, mais je ne pus émettre un son. L'instant d'après, j'étais à nouveau évanoui.

Je soutenais une lutte interminable avec des Indiens, puis j'étais attaqué par les ours et les buffles. Je chevauchais dans une steppe immense et aride, je planais au-dessus d'une mer infinie... Parfois, de loin, de très loin, me parvenait la voix de Sam. De temps à autre, je sentais se poser sur moi des yeux au regard velouté : c'était Winnetou. Puis j'étais mort, mis en bière et enterré. J'entendais les mottes de terre rouler sur mon cercueil.

Je restai enfermé dans ce cercueil pendant très longtemps. Enfin le couvercle s'ouvrit, se leva lentement et disparut. Je vis la voûte aveuglante du ciel sans nuage. Les quatre parois de ma tombe s'étaient évanouies. Je portai la main à mon front et...

– Il ressuscite, il ressuscite, il revient de chez les morts ! s'écria Sam.

Je tournai légèrement la tête.

– Vous avez vu, il a porté sa main à sa tête et maintenant il vient de tourner les yeux ! cria encore le petit vieux.

Il se pencha sur moi. Son visage rayonnait au milieu de la broussaille de poils qui le couvrait.

Je voulus répondre, mais je n'y parvins pas, tant ma langue était lourde. Je me contentai donc de faire un signe de tête.

– Vous entendez ce que je dis ? continua Sam.

J'acquiesçai de la tête.

– Venez par ici, les gars !

Le visage barbu disparut et à sa place surgirent bientôt ceux de Stone et de Parker. Des larmes de joie brillaient dans les yeux de ces braves garçons.

– Vous n'avez pas soif ou faim ? demanda Sam. Savez-vous combien de temps vous êtes resté sans rien prendre ?

Je secouai faiblement la tête.

– Eh bien ! cela fait trois semaines entières ! Vous avez eu une fièvre de cheval, puis une attaque de tétanos. Les Apaches voulaient déjà vous enterrer, mais je me refusais à admettre que vous étiez mort et je les ai tant et si bien suppliés que Winnetou a parlé lui-même à son père et que celui-ci a donné ordre de ne vous enterrer que quand votre corps commencerait à se décomposer.

Tout à coup, j'entendis des pas. Une main puissante s'empara de mon bras et je reconnus la voix de Winnetou.

– Vous ne vous trompiez pas ? Sam Hawkens. Old Shatterhand a vraiment repris ses esprits ?

– Mais oui, mais oui. Nous l'avions bien vu tous les trois. Il a même répondu à nos questions et a hoché plusieurs fois la tête.

– Alors, c'est vraiment un miracle. Mais peut-être aurait-il mieux valu pour lui qu'il ne se réveillât pas. Il n'est revenu à la vie que pour connaître une nouvelle mort. Il sera attaché avec vous au poteau de torture.

– Mais il est l'ami des Apaches !

– Ta langue est mensongère. Tu ne me dis tout cela que pour échapper au poteau. Nous savons que vous êtes pour nous des ennemis plus perfides que les Kiowas eux-mêmes.

– Je regrette que Old Shatterhand se soit de nouveau évanoui, dit Sam. S'il possédait ses esprits et s'il pouvait parler, il t'expliquerait que j'ai dit la vérité.

– Oui, parce que c'est un menteur comme toi. Les Visages Pâles sont tous des menteurs. Je n'en ai connu qu'un seul dont le cœur abritait la vérité, c'était Klekih-Petra. Cet Old Shatterhand a failli tromper ma confiance. J'avais admiré son courage et sa force. Son regard semblait sincère et je croyais l'aimer. Mais j'ai appris ensuite que c'était un voleur de terre comme les autres. Pourquoi le Grand Esprit a-t-il donné tant de force à un homme dans la poitrine duquel bat un cœur mensonger ?

Jusque-là tous mes efforts pour soulever mes paupières étaient restés vains, mais, en entendant Winnetou proférer ce sévère jugement, je parvins à ouvrir les yeux et je le vis près de moi.

– Tiens, le voilà qui ouvre les yeux, cria Sam.

Winnetou se retourna, plongea son regard dans le mien, puis me demanda :

– Peux-tu parler ?

Je secouai négativement la tête.

– Tu souffres ?

Même réponse.

– Eh bien ! sois donc sincère. Quand on revient de la mort, on ne ment pas. Est-il vrai que vous quatre, vous vouliez nous sauver, comme Sam le prétend ?

Je fis à deux reprises un signe affirmatif de la tête.

Il eut un geste dédaigneux de la main et cria, en proie à une évidente nervosité :

– Mensonges, encore des mensonges ! Tu mens devant la tombe. Si tu m'avais avoué la vérité, si ton âme n'était pas irrémédiablement vile, j'aurais encore supplié mon père Intchou-Tchouna de te laisser en vie. Mais tu n'es pas digne de ma confiance et tu périras. Nous allons te soigner afin que tu sois bien portant et fort pour supporter longtemps les tortures qui t'attendent.

Je ne pus garder plus longtemps les yeux ouverts, mes paupières retombèrent malgré moi. Oh ! si j'avais pu parler !

Mais Sam insistait.

– Nous avons pourtant prouvé d'une manière indiscutable que nous étions de votre côté ! Les Kiowas voulaient torturer vos guerriers et Old Shatterhand a accepté de lutter avec Metan-Akva pour le sauver. Il a risqué sa vie pour vous et maintenant, vous voulez, en remerciement, le mettre au poteau de torture !

– Vous n'avez rien prouvé et toutes vos paroles ne sont que des mensonges.

– Mais Tangua lui-même te dirait...

– Tangua a juré par le Grand Esprit que c'est le contraire qui est vrai. C'est lui que je crois et non pas vous. Je te répète ce

que j'ai déjà dit à Old Shatterhand. Si vous aviez tout avoué, je serais intervenu en votre faveur auprès de mon père. Mais, comme vous ne l'avez pas fait, vous allez partager le sort de Rattler.

Il parlait sur un ton passionné que je, ne devais entendre chez lui que rarement par la suite. Notre sort lui tenait évidemment plus à cœur qu'il n'aurait voulu le montrer.

– Jusqu'ici vous avez joui d'une plus grande liberté que les autres prisonniers, dit-il. Mais vous n'êtes pas dignes d'indulgence et désormais vous serez soumis au même régime qu'eux. Le blessé n'a plus besoin de vous. Suivez-moi, je vous indiquerai l'endroit que vous ne devrez plus quitter.

– Nous sommes en ton pouvoir et il ne nous reste qu'à t'obéir. Mais quand pourrons-nous revoir Old Shatterhand ?

– Le jour de votre mort.

– Pas avant ?

– Non.

– Alors permets-nous au moins de prendre congé de lui avant de le quitter.

Sam me serra affectueusement la main, puis je sentis la broussaille de sa barbe s'approcher de mon visage. Il m'embrassa. Enfin mes camarades s'éloignèrent avec Winnetou et je restai seul un moment. Ensuite des Apaches vinrent me chercher et me transportèrent je ne sais où, car j'étais de nouveau retombé dans ma torpeur.

Lorsque je repris conscience, je me trouvais entre quatre murs de pierre. La porte de la pièce était grande ouverte et la lumière pénétrait à profusion. J'étais couché sur des peaux de grizzlis et couvert d'une très jolie couverture indienne. Dans un coin, près de l'entrée, se tenaient deux femmes qui étaient à la fois mes gardes et mes infirmières. La vieille était laide comme

une sorcière, ainsi que la plupart des squaws d'un certain âge. C'est là la conséquence d'une vie de travail sans répit, car les femmes sont astreintes chez les Indiens aux besognes les plus pénibles, alors que les hommes ne vivent que pour la chasse et passent le reste du temps à ne rien faire.

Mais la plus jeune de mes gardes était belle, très belle. Habillée à l'européenne, elle aurait sûrement fait sensation dans n'importe quel salon. Contrairement aux autres femmes indiennes qui aiment se parer de perles de verroterie et de médailles de pacotille, elle ne portait aucun bijou. Ses nattes épaisses et lourdes, d'un noir bleu à reflet, lui tombaient jusqu'aux genoux. Ses cheveux me rappelaient ceux de Winnetou, avec qui elle avait d'ailleurs un air de parenté indiscutable. Comme lui, elle avait de sombres yeux de velours abrités sous une épaisse rangée de cils noirs. L'ovale délicat de son visage n'était pas gâté par ces pommettes saillantes, si communes chez les Indiens. Son nez fin donnait à son profil un air plus grec que peau-rouge. Elle devait avoir dix-huit ans et j'aurais parié que c'était la sœur de Winnetou.

Je me dressai sur mon séant. Oui, je me redressai ! Je n'éprouvai même pas une difficulté trop grande à y parvenir.

La vieille s'aperçut la première de mon geste et, me désignant à sa compagne, s'écria :

– *Uff ! A guan inta – hinta !*

Uff ! était une exclamation de surprise et *aguan inta-hinta* voulait dire : « Il est éveillé. » La jeune fille abandonna son ouvrage – elle était en train de broder une ceinture, – se leva et s'approcha de moi.

– Tiens, tu ne dors plus, me dit-elle dans un anglais fort correct qui me surprit. As-tu besoin de quelque chose ?

– Oui, et même de plusieurs choses, dis-je avec effort.

Que j'étais heureux d'entendre de nouveau le son de ma propre voix ! Évidemment elle avait une sonorité étrangère. Je parlais sur un ton étouffé et sifflant, mais enfin je parlais, alors que pendant trois semaines je n'avais pu prononcer une parole.

– Parle plus bas ou fais-toi comprendre par signes, me dit-elle, Nso-Tsi[6] voit que tu souffres quand tu parles.

– Tu t'appelles Nso-Tsi ? demandai-je.

– Mais oui.

– Eh bien ! rends grâce à celui qui t'a donné ce nom. Tu es belle comme une journée de printemps, embaumée par le parfum des premières fleurs.

La jeune fille rougit légèrement et me demanda :

– Mais que désires-tu donc ?

– Dis-moi d'abord qui m'a confié à toi.

– Winnetou, mon frère.

– J'aurais deviné que tu étais sa sœur, car tes traits ressemblent beaucoup à ceux du jeune guerrier.

– Tu as voulu le tuer.

C'était à moitié un reproche, à moitié une question.

Elle me fixait d'un air interrogateur comme si elle avait voulu lire dans mon âme.

– Je ne voulais pas le tuer, répondis-je sincèrement.

---

[6] Journée de printemps.

Le regard sombre de la jeune fille plongea dans le mien, puis elle dit :

– Il ne te croit pas et comme je suis sa sœur... Ta blessure te fait-elle encore souffrir ?

– Pas maintenant.

– Peux-tu déjà avaler quelque chose ?

– Je vais essayer. Pourrais-tu me donner un peu d'eau ?

– Bien volontiers, je vais t'en apporter.

Elle sortit en compagnie de la vieille et je restai là, seul, à réfléchir. Comment était-ce possible ? Winnetou me considérait comme un ennemi et pourtant il m'avait confié aux soins de sa sœur.

Bientôt les deux femmes revinrent. La plus jeune portait à la main une cruche d'argile brune comme les Indiens en fabriquent, pleine d'eau fraîche. Mais Nso-Tsi me croyait encore trop faible pour boire tout seul et elle porta elle-même la cruche à mes lèvres. J'avalai le liquide avec beaucoup de peine et ressentis une douleur atroce, mais il fallait que je réapprisse à boire. À petites gorgées, je vidai toute la cruche.

Cette eau rafraîchissante me fit un bien immense. Nso-Tsi s'en aperçut, car elle me dit :

– Cela va mieux, n'est-ce pas ? Tu es sans doute bien faible. Tu as besoin de nourriture. Veux-tu te laver un peu la figure ?

– Je ne sais pas si j'en aurai la force.

– Essaye toujours.

La vieille squaw m'apporta une écorce de citrouille pleine d'eau. Nso-Tsi la posa près de ma couche, puis me donna une serviette de raphia. J'essayai de me laver, mais j'étais encore trop faible. La jeune Indienne trempa alors la serviette dans

l'eau et en frotta la figure de celui qu'elle croyait l'ennemi mortel de son frère.

Cependant, je jetai un coup d'œil dans l'eau et j'eus un recul effrayé. J'avais vu s'y refléter une véritable tête de mort.

– C'est un miracle si je vis encore ! m'écriai-je.

– Mais oui, Winnetou l'a dit. Le Grand Esprit t'a doué d'un organisme extraordinairement robuste, car un autre n'aurait pas supporté blessé comme tu l'étais, un voyage de cinq jours pour venir jusqu'ici.

– Un voyage de cinq jours ? Où sommes-nous donc ?

– Dans notre pueblo[7], au bord du Rio Pecos.

– Et que sont devenus les Kiowas prisonniers ?

– Ils sont là, eux aussi. En réalité, on aurait dû les tuer ; une autre tribu n'aurait pas manqué de les torturer jusqu'à la mort, mais nous sommes des disciples de Klekih-Petra et nous répugnons à la violence. Si les Kiowas nous paient une rançon, nous les laisserons retourner chez eux.

– Et où sont mes trois camarades ?

– Dans un cachot, où ils sont enchaînés. Mais, rassure-toi, ils ne manqueront de rien, car celui qui doit mourir sur le poteau de torture doit être fort pour supporter longtemps les souffrances avant de rendre le dernier soupir.

– Alors, vous êtes décidés à les faire mourir ?

– Mais oui.

– Moi aussi, sans doute ?

---

[7] Enceinte fortifiée des Indiens.

– Toi aussi.

Sa voix n'exprimait pas le moindre regret. Cette belle jeune fille était-elle insensible au point de n'être nullement touchée par les tortures les plus cruelles infligées à des êtres humains ?

– Winnetou viendra-t-il ici ? demandai-je pour changer de conversation.

– Non, il ne viendra pas.

– Pourtant je voudrais lui parler.

– Je pourrais peut-être lui transmettre ce que tu as à lui dire.

– Non, merci. Si Winnetou est trop fier pour m'adresser la parole, je suis trop fier, moi aussi, pour lui déléguer un messager.

– Tu ne le reverras que le jour de ta mort... Et maintenant nous partons. Si tu as besoin de quelque chose, appelle-nous.

Elle me donna un petit sifflet d'argile et sortit.

Inutile d'ajouter que ma conversation avec Nso Tsi ne s'était pas poursuivie avec autant de facilité que je la rapporte ici. Je parlais très lentement, arrêté à chaque instant par la douleur. Cet entretien m'avait fatigué à tel point que je m'endormis dès que la jeune fille fut sortie de la chambre.

Lorsque, quelques heures plus tard, je me réveillai, je mourais de soif et de faim. Je portai le sifflet à ma bouche et aussitôt la vieille s'encadra dans l'ouverture de la porte. Par des signes, je lui fis comprendre que je voulais me restaurer, après quoi elle disparut.

Bientôt Nso-Tsi arriva avec un plat d'argile contenant de la bouillie de maïs et une sorte de cuiller. Elle s'agenouilla près de mon lit et me donna à manger comme à un petit enfant.

À chaque cuillerée j'avais envie de pousser un cri de douleur. Pourtant je parvins à me dominer, mais malgré moi les larmes me jaillissaient des yeux. Nso-Tsi se rendit compte que je luttais désespérément contre la douleur et, lorsque j'eus fini la dernière cuillerée, elle me dit :

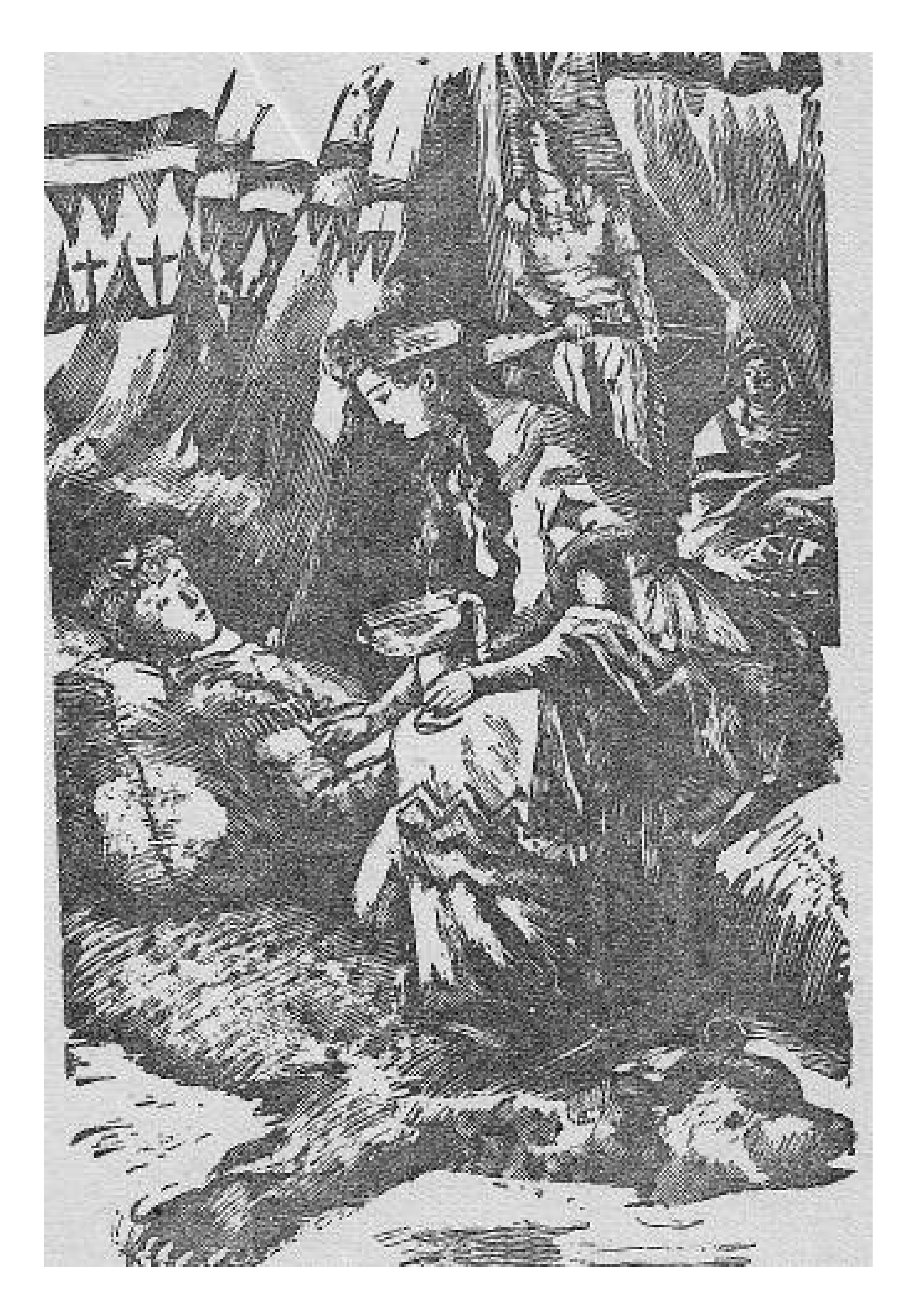
– Tu es si faible que tu ne peux pas te tenir debout et pourtant tu es courageux comme un héros. Quel dommage que tu ne sois pas né Apache au lieu d'être un Visage Pâle menteur !

– Je ne mens jamais, tu t'en rendras compte un jour.

– Je voudrais bien te croire, mais je n'ai connu qu'un Visage Pâle qui ait toujours dit vrai : Klekih-Petra. Son corps était difforme, mais il avait l'esprit clair comme le jour et son cœur était bon. Vous l'avez tué sans qu'il vous ait fait du mal et vous allez expier ce crime en mourant à votre tour. Vous serez enterrés en même temps que lui.

– Comment ? Il n'est pas encore enterré ?

– Son corps repose dans un cercueil où l'air ne peut entrer. Tu le verras d'ailleurs peu avant ta mort.



Après ces paroles de consolation, elle partit. À vrai dire, aussi menaçantes qu'elles fussent, ces perspectives ne me firent pas peur. N'avais-je pas une preuve irréfutable de notre sollicitude pour les Apaches : la mèche de cheveux de Winnetou que j'avais coupée lorsque je l'avais fait évader.

Mais l'avais-je réellement ? Ne me l'avait-on pas dérobée ? Un frisson me parcourut en songeant à cette éventualité. Jusque-là je ne m'étais même pas demandé si j'avais été fouillé par les Indiens.

Les vêtements avec lesquels j'avais été fait prisonnier se trouvaient près de moi. J'étendis la main et pus les atteindre. D'un geste fébrile, je fouillai mes poches et je ne fus pas peu surpris de constater que rien ne me manquait, exception faite de mes armes. Je sortis ma boîte à sardines : elle contenait toujours mes notes et aussi la mèche de Winnetou...

Vers le soir, Nso-Tsi revint m'apporter à boire et à manger. À ma grande joie, je m'aperçus que je pouvais déjà me nourrir seul sans avoir besoin de son aide.

Je profitai de sa présence pour lui demander comment il se faisait qu'on n'avait pas fouillé mes poches.

– C'est un ordre de Winnetou, dit-elle en haussant les épaules.

– Sais-tu pour quelles raisons ?

– Je l'ignore. Mais, à propos, je peux t'annoncer une bonne nouvelle.

– Vraiment ?

– J'ai voulu informer tes camarades que tu allais mieux et que bientôt tu serais en bonne santé. Celui qu'on appelle Sam Hawkens m'a demandé alors de te transmettre quelque chose qu'il avait confectionné pendant les trois semaines qu'il a passées à te soigner.

– Tiens, quoi donc ?

– J'ai demandé à Winnetou si je pouvais te l'apporter et il m'en a donné l'autorisation. Tu dois sans doute être un homme très fort et très courageux pour avoir osé attaquer au couteau le terrible grizzli. Sam Hawkens m'a tout raconté.

Elle me tendit un collier confectionné par Sam avec les dents et les ongles du grizzli et où se trouvaient même les deux bouts des oreilles de la bête.

– Comment est-il arrivé à faire cela ? demandai-je étonné. On lui avait donc laissé son couteau ?

– Non. Tu es le seul à qui on n'ait rien pris. C'est Winnetou qui lui a fourni les instruments nécessaires à la confection de ce collier. Mets cette parure, car tu n'as plus beaucoup de temps pour t'en réjouir.

Elle prit le collier de ma main et l'attacha à mon cou. Je ne devais jamais m'en séparer dans le Wild West.

– Ce n'était pas urgent de me l'apporter aujourd'hui, dis-je à la belle Indienne. J'espère vivre encore de longues années en excellente santé.

– Tu fais erreur. Tu n'as plus que très peu de temps à vivre.

– Je ne le crois pas. Vos guerriers ne me mettront pas à mort.

– Mais si, telle est la décision du Conseil des Anciens.

– Ils changeront bien de décision quand ils apprendront que j'ai toujours été l'ami des Apaches. Je saurai le prouver.

– Prouve-le donc si tu peux. Je serais heureuse d'apprendre que tu n'es pas un fourbe. Dis-moi tout pour que je puisse en faire part à mon frère.

– Qu'il vienne me trouver et je lui fournirai des preuves.

– Il ne viendra pas.

– Alors il ne saura rien. Je n'ai pas l'habitude de mendier l'amitié. Et non plus de me servir d'intermédiaire dans un cas pareil.

– Vous êtes des hommes rudes, vous, autres, guerriers ! Je t'aurais volontiers apporté le pardon de Winnetou... Mais il ne te pardonnera pas.

– Je n'ai pas besoin de son pardon, car je n'ai rien fait qui demande à être pardonné. Et je suis sûr qu'un jour tu en conviendras toi-même.

Je prononçai ces paroles d'un ton si convaincu que Nso-Tsi ne protesta plus. Elle partit.

Je dormis profondément toute la nuit et, le lendemain matin, je me sentais déjà beaucoup mieux. On m'apporta six fois à manger, toujours de la bouillie de maïs. Le lendemain et le surlendemain, je fus soumis au même régime, jusqu'au jour où je pus manger enfin quelque chose de plus consistant.

Mon état général s'améliorait de jour en jour. Le squelette que j'étais commençait à se couvrir de chair et la plaie de ma blessure se cicatrisait peu à peu. Nso-Tsi continuait à être aussi pleine d'attention pour moi que le premier jour. Je ne tardai pas à m'apercevoir que, dans les moments où elle croyait que je ne la regardais pas, elle avait à mon adresse un regard compatissant, presque attendri. Visiblement, elle m'avait pris en pitié. Un jour, je lui demandai si je pouvais sortir de la pièce dont la porte restait toujours grande ouverte. Elle me répondit par la négative, disant que, jour et nuit, deux sentinelles étaient postées tout près de la tente afin d'empêcher toute tentative de fuite de ma part. Je ne devais qu'à ma faiblesse de ne pas être enchaîné et la jeune fille croyait que bientôt on me ligoterait comme mes camarades.

Ses propos me firent réfléchir. Sans doute, je pouvais me fier à la mèche de Winnetou, mais peut-être, après tout, n'aurais-je pas l'occasion de l'utiliser. Peut-être aussi ne produirait-elle pas l'effet que j'en escomptais. Je ne pourrais plus alors compter que sur moi-même, mais, pour cela, il faudrait avoir recouvré mes forces. Il était donc indispensable que je fasse un peu de gymnastique. Mais comment ?

Enfin je trouvai une solution. Je dis à Nso-Tsi que je n'étais pas habitué au siège beaucoup trop bas que constituaient les peaux d'ours et je lui demandai si je ne pourrais avoir des pierres pour m'asseoir. Elle transmit ma demande à Winnetou, qui me fit envoyer plusieurs gros blocs de pierre dont le plus gros pouvait peser une centaine de kilos. Toutes les fois qu'on me laissait seul, je me livrais à mes exercices. Bien entendu, je continuai à me montrer très faible devant mes infirmières, mais, quinze jours plus tard, j'étais déjà capable de soulever la pierre la plus pesante. Encore une semaine et je me trouvai en possession de toutes mes forces.

J'en étais déjà à ma sixième semaine, de captivité parmi les Apaches, et les Kiowas étaient toujours prisonniers du pueblo. Il est vrai que les Apaches ne s'en inquiétaient guère. Plus les Kiowas restaient longtemps, et plus la rançon que devrait payer leur tribu serait élevée.

Enfin, par une belle matinée d'automne, Nso-Tsi, qui m'apportait mon repas, s'assit près de moi. Ce geste m'étonna, car, d'ordinaire, elle ne restait jamais ainsi dans ma prison. Son regard se posa doucement sur moi et enfin je vis deux larmes couler le long de ses joues.

– Tu pleures ? lui demandai-je. Que t'arrive-t-il ? Qu'est-ce qui te rend si triste ?

– C'est pour bientôt, dit-elle à voix basse. Pour aujourd'hui.

– Quoi donc ?

– Les Kiowas ont payé leur rançon et quittent aujourd'hui notre camp. Les messagers de leur tribu sont arrivés hier dans la soirée.

– Et c'est cela qui t'afflige ?

– Les Anciens ont décidé de fêter le départ des Kiowas en vous mettant à la torture.

Cette nouvelle, qui n'avait rien qui pût me surprendre, glaça pourtant le sang dans mes veines. Cependant je réussis à me maîtriser et j'avalai tranquillement mon petit déjeuner. Quand j'eus fini, je tendis le plat à la jeune Indienne. Celle-ci le prit, se leva et se dirigea vers la porte. Mais, sur le seuil, elle se retourna, revint sur ses pas, me tendit la main et me dit d'une voix étranglée par les larmes :

– C'est la dernière fois que je te parle. Que le Grand Esprit soit avec toi. Tu t'appelles Old Shatterhand et tu es un guerrier valeureux. Sois fort, même pendant la torture. Nso-Tsi déplore sincèrement ta mort, mais elle sera heureuse si aucune souffrance ne parvient à t'arracher un cri de douleur, ni même un gémissement. Je serais heureuse si tu mourais en héros comme tu as vécu.

Puis elle détourna la tête et sortit. J'allai jusqu'au seuil pour la regarder s'éloigner et, au même instant, deux fusils se braquèrent sur moi. Je ne pouvais songer à m'enfuir, d'autant plus que la région m'était totalement inconnue.

Ce que je venais d'apercevoir du seuil n'avait d'ailleurs rien de rassurant. Le pueblo était construit en gradins, de sorte qu'une terrasse précédait les habitations de chaque étage. Cependant, ces étages n'étaient pas reliés par des escaliers comme en Europe, mais par de simples échelles que l'on pouvait facilement retirer à l'approche de l'ennemi. Ainsi disposé, le pueblo constituait une sorte de citadelle à peu près inexpugnable, car, pour s'en emparer, l'assaillant aurait dû monter péniblement

d'étage en étage à l'aide d'échelles mobiles sous le feu nourri des habitants merveilleusement abrités.

Ma prison se trouvait sur le huitième ou le neuvième gradin et je n'aurais pas eu la moindre possibilité d'atteindre le rez-de-chaussée, car chaque étage fourmillait d'Apaches. Je m'étendis donc sur mon lit et attendis.

Vers midi, j'entendis un bruit de pas qui s'approchait. C'était Winnetou, escorté de cinq guerriers. Je pris mon air le plus indifférent et restai étendu. Il me jeta un long regard scrutateur, puis me demanda :

– Old Shatterhand veut-il me dire s'il est maintenant tout à fait bien portant ?

– Pas tout à fait, répondis-je.

– Mais je vois que tu peux déjà parler.

– Oui.

– Et tu marches déjà bien ?

– Je crois.

– Sais-tu nager ?

– Oui, un peu.

– C'est bien, car tu auras à nager. Ma sœur t'a averti de ce que serait le jour où tu me reverrais ?

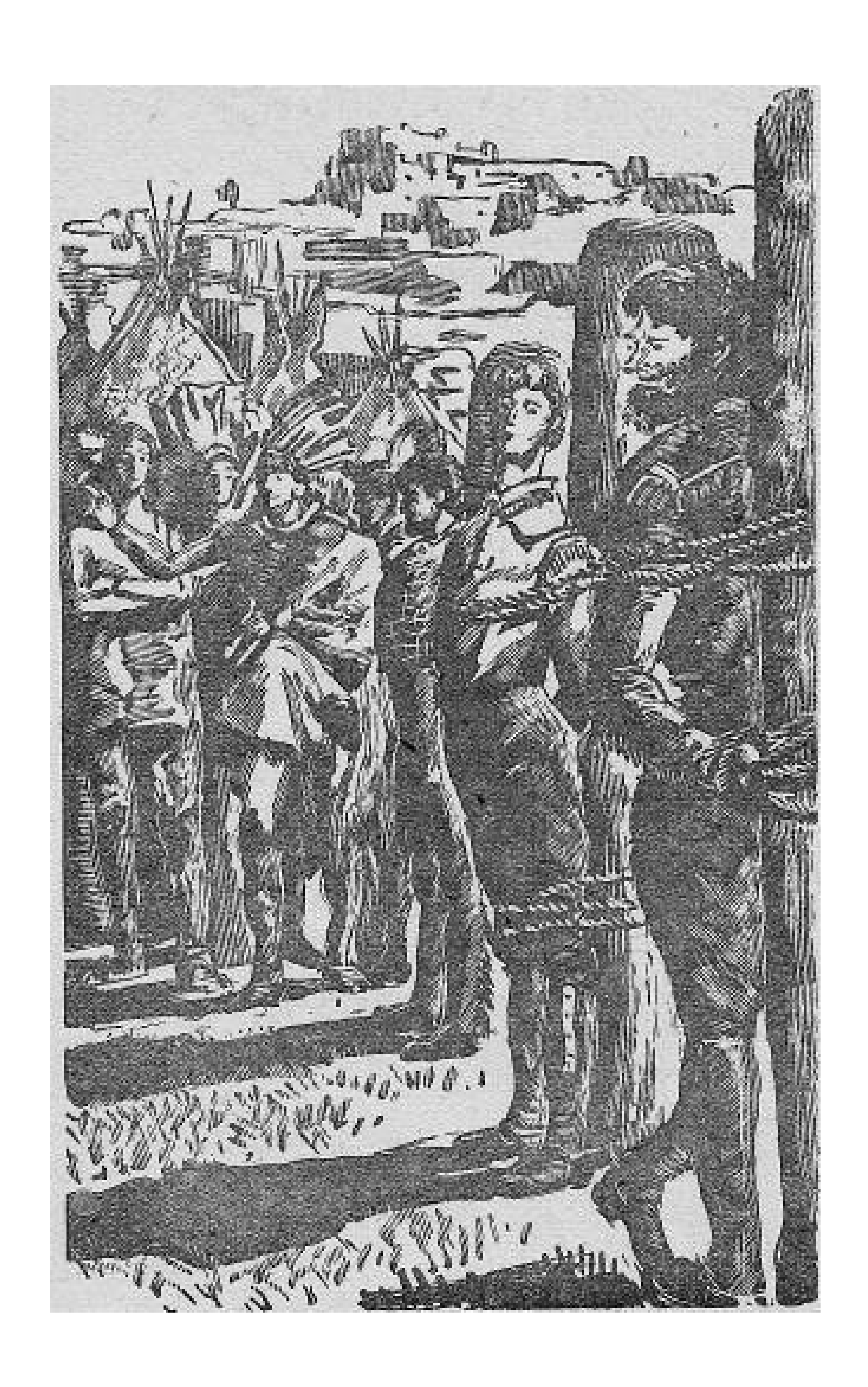
– Oui, elle m'a dit que ce serait le jour de ma mort.

– C'est juste. Eh bien ! ce jour est arrivé. Lève-toi, qu'on te ligote.

Ç'aurait été de la folie que de résister. Je me levai donc et tendis mes mains. Les Apaches me lièrent les mains et les

jambes, de telle sorte que je pusse encore marcher, mais non m'enfuir. Puis ils me firent sortir sur la terrasse.

Une échelle conduisait à l'étage inférieur. Ce n'était pas, à vrai dire, une échelle ordinaire, mais un énorme tronc d'arbre dans lequel on avait taillé des échelons. Malgré mes liens, j'avançais assez agilement. Toutes les terrasses étaient couvertes de femmes et d'enfants qui me dévisageaient avec curiosité, mais sans manifester la moindre émotion. Ils descendirent à notre suite, et, quand nous arrivâmes au rez-de-chaussée, notre cortège se composait déjà de plusieurs centaines d'Indiens.



Le pueblo des Apaches se trouvait dans une étroite vallée formée par un confluent du Rio Pecos, qui se jetait tout près de là dans le fleuve. La forêt était coupée par une lagune de sable, large d'environ cinq cents mètres s'étendant de chaque côté de l'eau. Cela faisait une énorme tache jaune au milieu de cette vallée verte et fertile. Aucune végétation ne poussait sur ce sable, sauf un gros cèdre qui se dressait non loin de la berge du fleuve.

Sur la rive où nous nous trouvions régnait un intense trafic. Je revis tout d'abord notre chariot à bœufs que les Apaches avaient emporté comme butin. Au-delà de la lagune de terre, j'aperçus un grand troupeau de chevaux qui, ainsi que je l'appris par la suite, constituait la rançon des Kiowas. Je vis également Intchou-Tchouna entouré de quelques guerriers d'élite, en conversation avec Tangua qui avait déjà été relâché. Je jetai un coup d'œil sur la foule grouillante et pus évaluer à environ six cents le nombre des guerriers ainsi réunis.

Nous nous dirigeâmes vers le chariot et, lorsque nous fûmes arrivés à proximité, j'aperçus Sam, Stone et Parker attachés chacun à un poteau. Près de Sam, un quatrième poteau m'attendait. Tout autour, de grands tas de feuilles sèches avaient été amoncelés : nous devions être brûlés après avoir été soumis à la torture.

Mes trois compagnons avaient bonne mine, mais leur visage ne reflétait pas précisément l'insouciance.

– Bonjour, mon ami, me dit Sam pendant qu'on achevait de m'attacher au poteau. Nous voilà enfin tous réunis ! C'est une opération désagréable, oui, très désagréable, que nous allons subir là, et nous ne la supporterons pas aisément, si je ne m'abuse. La torture et la mort sont choses extrêmement préjudiciables à la santé et je ne connais pas beaucoup de gaillards qui aient pu facilement y survivre. D'ailleurs, pour que le traitement soit plus efficace, les copains ont l'intention de nous brûler vifs... À part cela, comment ça va-t-il ?

– Très bien, merci.

– Ça se voit. Vous avez une mine splendide. Comment se porte votre blessure ?

– Je ne la sens plus guère. Je parle sans difficulté, comme vous pouvez vous en rendre compte. J'ai toujours la bouche et la langue un peu enflées, mais cela passera vite.

– Je n'en-doute pas. Cela passera même si vite qu'il n'en restera rien, sinon une pincée de cendre.

– C'est possible. Pourtant, je n'ai pas encore perdu tout espoir. Et même j'ai comme un pressentiment que ce soir, à la fin de cette journée critique, nous serons comme des coqs en pâte.

– À quoi faites-vous au juste allusion ? Vous dites cela sur un drôle de ton. Auriez-vous trouvé la bonne idée que, moi, je cherche vainement depuis six semaines ?

– Je crois.

– Tiens, tiens ! Et quand cette idée lumineuse vous est-elle donc venue ?

– Le soir où Winnetou a réussi à se sauver.

– De plus en plus étrange. Et peut-on savoir en quoi consiste cette idée ?

– En une mèche de cheveux.

– J'avoue que cela me dépasse. Une de vos bonnes amies vous aurait-elle donné une mèche porte-bonheur ? Et c'est avec cela que vous pensez payer aux Apaches la rançon de votre scalpe ?

– Pas du tout. Il s'agit d'une mèche de cheveux d'homme.

Sam me regarda comme s'il doutait de ma raison, puis il secoua la tête et dit :

– Mon cher ami, vous déraillez. Il me semble que votre blessure vous a dérangé quelque chose dans la tête.

– Pourtant j'ai de bonnes raisons de croire que je serai libre avant qu'on m'ait mis à la torture.

– Tiens. Et quelles sont ces raisons ?

– Il paraît que j'aurai à nager.

– Nager ? fit Sam en me lançant ce regard que les psychiatres doivent avoir pour les déments.

– Oui, je dois nager et ne pourrais guère le faire ainsi attaché à un poteau. Il faudra donc bien qu'on me délie.

– Qui vous a dit qu'il vous faudrait nager ?

– Winnetou.

– Tonnerre de Dieu ! Évidemment cela change. Il paraîtrait donc que nous aurons à lutter pour conserver notre vie. Bien sûr, en ce cas, c'est une chance de salut.

– Nous en sortirons.

– N'allez pas si vite en besogne. Nous serons en tout cas soumis à une épreuve bougrement difficile. Mais cela ne sera pas la première fois que des Blancs auront pu se sauver ainsi. À propos, savez-vous nager ?

– Mais oui.

– Et vous nagez bien ?

– Je crois que je n'ai pas à craindre de me faire battre par les Indiens sur ce terrain-là.

– Pourtant ces gaillards nagent comme des poissons. Vous vous vantez.

– Ma foi non ! Je nage et bien, depuis mon enfance. Si on me donne la chance de me sauver à la nage, je suis persuadé que je m'en tirerai.

– Je vous le souhaite sincèrement, mon cher. En tout cas, moi aussi, j'aime mieux mourir en combattant qu'être grillé à petit feu.

Personne ne nous empêchait de nous entretenir. Winnetou se trouvait loin de nous en conversation avec son père et Tangua. Ils paraissaient se désintéresser complètement de notre sort, cependant que les autres Apaches se disposaient en cercle autour de nos poteaux.

Au premier rang, se trouvaient les enfants, derrière se tenaient les femmes et les jeunes filles, parmi lesquelles je reconnus Nso-Tsi, dont les yeux me suivaient obstinément. Venaient ensuite les adolescents, puis les guerriers.

Lorsque le cercle fut formé, Intchou-Tchouna, en compagnie de Winnetou et de Tangua, s'approcha de nous et dit d'une voix forte :

– Frères et sœurs rouges, guerriers Apaches et Kiowas, écoutez mes paroles !

Il se recueillit une minute et, voyant que toute l'assistance était suspendue à ses lèvres, il continua :

– Les Visages Pâles sont ennemis des guerriers rouges. On n'en voit que très peu qui ressentent pour nous un sentiment d'amitié. Le plus noble parmi ceux-là arriva un jour dans la tribu des Apaches dont il devint l'ami, le maître et le guide. Voilà pourquoi nous lui donnâmes le nom de Klekih-Petra, le Père Blanc. Mes frères le connaissaient tous et l'aimaient comme lui nous aimait. Est-ce que je dis vrai ?

– Howgh ! crièrent en chœur les Apaches.

Le grand chef continua :

– Klekih-Petra nous avait parlé du Grand Esprit des Visages Pâles qui ordonnait aux guerriers rouges et blancs de s'aimer. Les Visages Pâles se conforment-ils à la volonté de leur Grand esprit ? Est-ce en amis qu'ils viennent vers nous ? Non ! Que mes frères confirment si je dis vrai.

– Howgh ! fut à nouveau la réponse.

– Ils sont venus uniquement pour voler ce qui est à nous et pour nous exterminer. Ils y réussissent parce qu'ils sont les plus forts. Dans les steppes, au bord de l'eau où, autrefois, paissaient les buffles et les mustangs, ils bâtissent de grandes cités qui déversent sur nous toutes sortes de maux. Dans la savane, dont jadis les chasseurs rouges étaient les maîtres, le cheval de feu à l'haleine brûlante traîne derrière lui d'immenses chariots qui nous amènent des ennemis. Nous avons rencontré des Visages Pâles dans la forêt et nous sommes entrés en conversation avec eux. Nous leur avons expliqué que cette terre était à nous et non pas à eux. Ils ont dû reconnaître que nous avions raison. Mais lorsque nous les avons invités à partir et à renoncer à amener dans nos pâturages leurs chevaux de feu, ils ont refusé de nous écouter et ils ont tué Klekih-Petra, que tous les Apaches aimaient et vénéraient. Mes frères me diront si j'ai dit vrai.

– Howgh ! cria la foule.

– Nous avons ramené le cadavre de notre maître vénéré et nous l'avons gardé ici pour le jour de la vengeance. Or ce jour est arrivé. Nous allons enterrer aujourd'hui Klekih-Petra, et avec lui son assassin. Nous avons fait prisonniers quatre autres Blancs, compagnons de ce misérable. Ils prétendent qu'ils ne sont pas nos ennemis. Nous voulons être plus justes qu'eux et nous allons les interroger avant de décider de leur sort. Mes frères y consentent-ils ?

– Howgh !

Ayant full de parler, Intchou-Tchouna se retira à l'écart avec Winnetou, Tangua et quelques autres dignitaires, et tous commencèrent à discuter à voix basse. Tout en s'entretenant, ils nous regardèrent à plusieurs reprises. L'expression d'Intchou-Tchouna et de Winnetou devenait de plus en plus sombre et les gestes du chef Kiowa nous indiquaient nettement qu'il était en train de nous calomnier. Quels mensonges n'inventaient-ils pas pour nous faire périr ? Enfin nos juges s'approchèrent de nous et, d'une voix sonore, Intchou-Tchouna nous dit :

– Vous avez entendu mes paroles. Répondez maintenant à mes questions. Avez-vous, oui ou non, appartenu au groupe des Visages Pâles venus pour tracer la route du cheval de feu ?

– Oui, mais aucun de nous n'a rien tracé, répondit Sam. Ils nous avaient tout simplement engagés pour les protéger. En ce qui concerne mon ami Old Shatterhand...

– Tais-toi, interrompit le chef, et réponds à mes questions, nous n'avons que faire de tes bavardages ! Si tu parles plus qu'il ne faut, je te ferai fouetter jusqu'au sang. Et maintenant réponds par oui ou par non si tu as appartenu à ce groupe de Visages Pâles.

– Oui, répondit Sam.

– Alors vous valez encore moins qu'eux. Celui qui protège des voleurs et des assassins mérite un double châtiment. Rattler était-il votre camarade ?

– Sans doute, mais nous n'avons jamais été amis et...

– Tais-toi, chien, cria Intchou-Tchouna Contente-toi de répondre à mes questions. Connais-tu la loi de la Savane ?

– Oui.

– Sais-tu comment on punit le voleur de chevaux ?

– Par la mort.

– C'est bien. Or quel est le plus précieux, de quelques chevaux ou de la magnifique réserve de chasse des Apaches qui s'étend autour de nous ?

Sam ne répondit pas.

– Parle, misérable, sans quoi je vais te faire rompre les os.

Le courageux petit Sam se rebiffa.

– Fais ce que tu veux. Tu n'obligeras pas Sam à parler quand il ne le veut pas.

J'intervins :

– Parlez, Sam, je vous en prie, c'est préférable.

– Eh bien ! réponds, qu'est-ce qui est le plus précieux, les chevaux ou la terre ?

– La terre.

– Donc un voleur de terre mérite encore davantage la mort qu'un voleur de chevaux. De plus, vous étiez les camarades de l'assassin de Klekih-Petra. Cela aggrave encore votre cas. Mais ce n'est pas tout. C'est vous qui nous avez fait tomber entre les mains des Kiowas.

– Ce n'est pas tout à fait exact.

– Tu mens.

– Non, je ne mens pas et je te prie de réfléchir une minute. Nous autres...

– Je veux des réponses courtes et non des discours. C'est en vain que, tel le blaireau, tu cherches à nous égarer par tes détours. Donc, je dis : vous nous avez tendu un piège. Qui d'entre vous l'a dressé ?

– C'est moi.

– Pour une fois tu as dit vrai. Or plusieurs d'entre nous ont été blessés au cours de l'attaque et nous avons même perdu quelques vaillants guerriers. C'est vous qui en êtes responsables et votre crime doit recevoir son châtiment.

– Nous avons pensé...

– Silence. Le Grand esprit nous a envoyé un sauveur inconnu qui nous a fait évader mon fils et moi. Nous avons pu rapidement rejoindre nos guerriers, revenir sur nos pas et vaincre nos ennemis. De nouveau nous avons perdu beaucoup de guerriers et nombre d'entre nous ont été blessés. Seule votre mort peut expier tous ces crimes. Vous n'avez à attendre aucune pitié...

– Ce n'est pas la pitié, c'est la justice, que je réclame, cria Sam en l'interrompant. J'ai toujours été...

– Vas-tu te taire, chien ? hurla Intchou-Tchouna. Tu réclames la justice ? Eh bien ! soit, je vais t'opposer un témoin impartial. Je demande donc à Tangua, chef des Kiowas, si ces Visages Pâles ont jamais été nos amis ?

– Non, répondit le Kiowa, avec une joie maligne dans le regard.

– Ont-ils jamais voulu nous épargner ?

– Au contraire. Ils cherchaient à nous exciter contre vous et nous ont enjoints de vous exterminer aussi rapidement que possible.

Ce mensonge me mit dans une telle colère que je ne pus me contenir. J'éclatai :

– Tu viens de dire un mensonge si abject que, si j'avais une main libre, je t'écraserais comme une punaise !

– Chien galeux, hurla Tangua. Je vais l'abattre !

Il leva le poing, mais je lui criai :

– Frappe donc si tu n'as pas honte d'attaquer un homme réduit à l'impuissance ! On parle ici d'interrogatoire et de justice. Est-ce là un interrogatoire et est-ce là la justice, alors qu'on ne nous laisse même pas nous expliquer. Intchou-Tchouna nous menace du supplice si nous disons autre chose que ce qu'il veut entendre. C'est une façon inadmissible de rendre la justice, car les réponses que nous lui fournissons ainsi ne peuvent qu'aggraver notre cas. Nous ne voulons pas d'une parodie de justice. Commencez plutôt immédiatement à nous torturer. Vous ne nous entendrez pas pousser un seul cri de douleur.

– Uff ! uff ! s'exclama une fraîche voix féminine.

C'était la sœur de Winnetou.

– Uff ! uff ! criait-on maintenant tout autour de nous.

Le courage remplit toujours l'Indien de respect, même s'il se manifeste chez ses ennemis. Je pus continuer sans être interrompu :

– Lorsque je vis pour la première fois Intchou-Tchouna et Winnetou, mon cœur me dit que j'avais devant moi des hommes braves et courageux que je pourrais un jour aimer comme des frères. Je me trompais. Ils ne valent pas mieux que les autres, car ils se fient aux paroles d'un menteur et refusent d'entendre la vérité.

– Chien, tu me traites de menteur, hurla Tangua. Je vais te broyer les os.

Il saisit son arme par le canon et m'aurait, en effet, assommé d'un coup de crosse si Winnetou n'avait pas arrêté son bras.

– Que le chef des Kiowas se calme, dit-il. Old Shatterhand a prononcé des paroles très audacieuses, mais il n'a pas entièrement tort. Intchou-Tchouna, mon père, chef suprême des Apaches, voudra bien lui permettre d'exposer ce qu'il a à dire.

Tangua se mordit les lèvres, Intchou-Tchouna s'approcha de moi et me dit :

– Old Shatterhand est comme l'épervier qui essaie encore de blesser son adversaire même quand il est pris au piège. N'as-tu pas terrassé deux fois Winnetou ? Ne m'as-tu pas terrassé moi-même ?

– L'ai-je fait de bon cœur ? Ne m'y avez-vous pas forcé ?

– Forcé ? demanda-t-il, étonné.

– Oui, forcé. Mais demandez à vos guerriers qui nous ont assaillis si nous avons tué un seul d'entre eux lorsque rien ne nous aurait été plus facile. Tu t'es jeté sur moi sans vouloir écouter mes paroles. J'étais bien obligé de me défendre. J'aurais pu te transpercer le cœur d'un coup de couteau ou te brûler la cervelle, mais je n'ai fait que t'étourdir, car je voulais te ménager. C'est alors que survint Tangua, chef des Kiowas, qui voulait te prendre ton scalpe. Je m'y opposai, je me battis avec lui et je le terrassai à son tour. À ce moment...

– Ce chien de Blanc ment comme s'il avait cent langues, hurla Tangua.

– Ment-il réellement ? demanda Winnetou.

– Bien sûr. J'espère que mon frère rouge Winnetou ne met pas en doute la véracité de mes paroles.

– Lorsque j'arrivai sur les lieux, dit Winnetou, tu étais étendu immobile sur le sol et mon père aussi. Ce fait s'accorde avec les dires de Old Shatterhand. Que celui-ci continue son récit.

– J'ai donc terrassé Tangua pour sauver Intchou-Tchouna. C'est à ce moment qu'est arrivé Winnetou. Il m'a frappé avec la crosse de son fusil, mais, au lieu de m'atteindre à la tête, son coup a glissé sur mon épaule. Ensuite nous luttâmes et Winnetou me blessa au menton et à la langue. Je n'ai donc pas pu lui

parler, sans cela je lui aurais dit que j'étais son ami. J'étais blessé, mon bras droit était paralysé et pourtant je l'ai vaincu. Il est tombé devant moi sur le sol, aux côtés d'Intchou-Tchouna. J'aurais pu les tuer tous les deux. Est-ce que je l'ai fait ?

– Tu l'aurais fait, répondit Intchou-Tchouna, si un guerrier Apache n'était pas arrivé et ne t'avait pas frappé par derrière.

– Je ne l'aurais pas fait, protestai-je, mais Tangua me coupa la parole.

– Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu dis. Ce n'est pas moi, c'est Old Shatterhand qui voulait scalper Intchou-Tchouna. Moi, je tentais de l'en empêcher quand je fus frappé par son poing qui est sans doute habité par le Mauvais Esprit, car personne ne peut lui résister.

Je me tournai de nouveau vers le chef Kiowa et lui dis d'une voix menaçante :

– Oui, personne ne peut, en effet, résister à mon poing ; mais si j'y ai recours, c'est uniquement parce que je ne veux pas répandre le sang. En tout cas, la prochaine fois que je lutterai contre toi ; ce n'est pas mon poing que j'emploierai, mais mes armes, et tu ne t'en tireras pas avec un simple évanouissement. Tiens-le-toi pour dit.

– Tu as la folie de croire que tu pourras encore lutter avec moi ? dit Tangua en partant d'un rire ironique. Tu vas être brûlé et tes cendres seront dispersées au vent !

– N'y compte pas. Je serai libre plus tôt que tu ne le crois et nous nous trouverons encore face à face.

– C'est bien, je souhaite que tes paroles se réalisent. Je ne demande qu'à lutter avec toi, car je sais que je t'écraserai.

Puis, d'une démarche digne, Tangua s'approcha d'Intchou-Tchouna et de Winnetou, qui s'entretenaient à voix basse avec quelques illustres guerriers Apaches. En gesticulant, il chercha à

leur expliquer quelque chose. Bientôt, ce conseil de guerre prit fin. Les guerriers qui y avaient participé regagnèrent leur place et Intchou-Tchouna annonça à voix haute :

– Écoutez, guerriers Apaches et Kiowas, ce que nous avons décidé au sujet de ces quatre Visages Pâles. Le Conseil des Anciens avait déjà prononcé sa sentence : ils seraient jetés à l'eau, où ils devraient lutter les uns contre les autres et, finalement, leurs cadavres seraient brûlés. Mais le plus jeune d'entre eux, Old Shatterhand, a prononcé des paroles qui contiennent quelque chose de la sagesse des vieillards. Sans doute, ils mériteraient la mort, mais il nous semble maintenant que ce ne sont pas d'aussi grands scélérats que nous l'avions cru. C'est pourquoi nous venons de réviser notre jugement et nous voulons que ce soit le Grand Esprit qui décide en fin de compte.

Il fit une courte pause, afin de tendre encore davantage l'attention de l'assistance. Enfin il reprit :

– Il nous apparaît que c'est le nommé Old Shatterhand qui est le plus noble de ces Blancs. Que le sort de ses camarades soit donc remis entre ses mains. Il sera opposé au plus noble d'entre les Apaches, à moi, Intchou-Tchouna, leur chef.

– Diable, diable, Intchou-Tchouna et vous, dit Sam en proie à une grande excitation.

– Uff ! uff ! uff ! criaient les Indiens de toutes parts.

– En effet, reprit le chef, la réputation d'Intchou-Tchouna et de Winnetou est ternie par le fait qu'ils ont été terrassés par le poing d'un Visage Pâle. Le souvenir même de cette honte doit être effacé. L'un de nous devra triompher de Old Shatterhand. Et comme je suis le chef, Winnetou doit me céder le pas.

Il se tut à nouveau.

– Vous pouvez vous féliciter, mon ami, me glissa Sam rapidement. Au moins votre mort sera plus rapide que la nôtre.

Dans les combats de ce genre, les Peaux-Rouges s'arrangent, en effet, toujours pour que ce soit le Blanc qui morde la poussière. Les très rares exceptions ne font que confirmer la règle. Enfin, écoutons la suite de cette comédie.

Intchou-Tchouna continuait :

– Nous allons défaire les liens de Old Shatterhand et il devra traverser le fleuve à la nage, mais nous ne lui donnerons pas d'armes. Je le suivrai, muni de mon seul tomahawk. S'il parvient sur l'autre rive et peut atteindre le cèdre que vous voyez, il aura la vie sauve et il sera libre ainsi que ses compagnons. Mais, si je réussis à le tuer avant qu'il ait pu atteindre l'arbre, ses trois amis mourront avec lui. Sans doute nous renoncerons à les brûler et même à les torturer, mais ils seront fusillés. Que les guerriers Apaches et Kiowas me disent s'ils m'ont bien compris.

– Howgh ! fut la réponse.

On peut imaginer notre excitation. Sam, Stone et Parker ne se tenaient plus d'impatience. Sam eut le temps de me glisser à voix basse :

– Ces gaillards sont diablement rusés. C'est vous qu'ils ont choisi sous prétexte que vous êtes le plus noble d'entre nous, mais moi j'ai bien compris que c'est parce que vous êtes un greenhorn. C'est moi qu'on aurait dû envoyer dans l'eau. Je leur aurais fait voir que Sam Hawkens vaut une naïade.

– Ne vous tourmentez pas, mon vieux Sam, répondis-je. Je ne crois pas que les Rouges aient fait un si mauvais choix. Je suis même persuadé que je vous sauverai tous plus facilement que vous n'auriez pu le faire.

– Vous êtes incorrigible. Sans doute comptez-vous encore sur vos poings.

– Vous l'avez dit.

– Et vous avez tout à fait tort. Il ne vous laissera pas approcher d'assez près.

– Cela dépend aussi de moi.

– Il saura bien vous en empêcher. J'espère que vous savez que le tomahawk n'est pas seulement une arme redoutable dans les corps à corps, mais que c'est aussi un projectile dangereux. Les Indiens sont si habiles à le lancer qu'ils sont capables de vous trancher l'articulation d'un doigt à cent pas de distance. Intchou-Tchouna n'a pas du tout l'intention de vous assommer, il vous décapitera de loin, et aucune force, aucune ruse ne pourra vous sauver.

– Mon cher Sam, je crois pour ma part que la ruse a souvent plus de chances que la force.

– Qu'est-ce que vous entendez par ruse ? Quant à moi, je me crois assez fin et pourtant je ne vois pas comment vous pourrez vous tirer par la ruse de ce mauvais pas. Que valent toutes les ruses du monde contre un tomahawk lancé d'une main sûre ?

– Vous verrez. En tout cas, retenez une chose : *si je me noie, nous serons sauvés.*

– Vous battez complètement la campagne ! Je ne savais pas que l'angoisse pouvait avoir de telles répercussions sur le cerveau.

– Ce n'est pas l'angoisse qui me travaille. Encore une fois, mettez-vous bien dans la tête que, si je me noie, vous n'aurez plus rien à craindre.

– Je pense bien... dit Sam, mais il ne put continuer, car les trois chefs étaient arrivés près de nous. Intchou-Tchouna déclara :

– Nous allons ôter maintenant les liens de Old Shatterhand, mais il est inutile qu'il songe à se sauver. Plusieurs cen-

taines de guerriers lui donneraient la chasse et il n'aurait aucune chance d'échapper.

– Je n'ai nullement l'intention de me sauver, répondis-je. À supposer même que je puisse le faire, ce serait honteux de ma part d'abandonner ainsi mes fidèles compagnons.

Les Peaux-Rouges me délièrent. Je m'étirai pour rétablir la circulation dans mes bras engourdis, puis je dis :

– C'est un grand honneur pour moi que d'avoir à me mesurer avec le chef des Apaches, malheureusement il ne tirera aucune gloire de ce combat.

– Et pourquoi donc ?

– Je crains de ne pas être un adversaire digne de lui à la nage. Sans doute il m'est déjà arrivé de me baigner dans de petits cours d'eau et de me maintenir pendant quelque temps à la surface. Malheureusement, ce fleuve me semble bien profond et bien large.

– Uff ! uff ! Je le regrette beaucoup. Winnetou et moi, nous sommes les meilleurs nageurs de la tribu. Quelle gloire tire un guerrier d'une victoire sur un tel novice ?

– De plus, tu es armé et moi pas. Je vais donc au-devant d'une mort certaine et mes amis ont déjà renoncé à tout espoir. Pourtant je voudrais avoir encore quelques précisions sur notre combat. Qui entrera le premier dans l'eau ?

– C'est toi.

– Et toi tu me suivras ?

– C'est cela.

– Et à partir de quel moment pourras-tu lancer sur moi ton tomahawk ?

– À partir du moment où cela me plaira, dit Intchou-Tchouna avec le sourire orgueilleux de l'artiste qui s'entretient avec un amateur.

– Tu pourras donc t'en servir déjà dans l'eau ?

– Mais oui.

Je simulai un grand abattement et continuai à le questionner d'un ton inquiet.

– Ainsi donc tu auras toutes les facilités pour me tuer. Mais moi, m'est-il seulement permis de te tuer ?

L'expression du visage du chef indiqua clairement qu'à aucun moment il n'avait envisagé cette éventualité. Comment aurais-je pu le tuer, moi, nageur inexpérimenté et ne disposant d'aucune arme ?

Pourtant il répondit :

– Bien entendu tu peux me tuer, car, moi vivant, tu n'atteindras pas le cèdre.

– Et si je te tue, les Apaches se vengeront-ils sur moi de ta mort ?

– Quelle question ! Si tu réussis à me tuer et à atteindre l'arbre, tu seras libre ainsi que tes compagnons et tu ne courras aucun danger. Et maintenant, en avant !

D'un air navré, je me débarrassai de ma veste et de mes bottes. Sam ne cessait de se lamenter près de moi.

– Ça va mal, mon ami, ça va mal. Si vous pouviez voir votre visage, vous seriez effrayé.

Je ne pouvais pas le rassurer, car les trois chefs indiens nous auraient entendus. Je pris donc un air encore plus pitoyable et d'une voix, à dessein tremblante, je balbutiai :

– Monsieur le chef, est-ce qu'on nous rendra ce qu'on nous a confisqué si nous avons la vie sauve ?

Il partit d'un rire méprisant, puis haussa les épaules.

– Bien sûr, on vous rendra tout.

– Nos chevaux et nos armes ?

Il éclata :

– Je t'ai déjà dit que oui. Serais-tu sourd par hasard ? Si tu te montres aussi lâche dans l'eau qu'en ce moment, je regrette de ne pas avoir choisi pour adversaire la plus vieille squaw de ma tribu.

Nous traversâmes le cercle des Apaches, qui s'ouvrit devant nous, et nous descendîmes jusqu'au fleuve. Je me rendais parfaitement compte du danger que je courais. J'aurais beau nager soit en ligne droite, soit en zigzag, je ne pourrais éviter le tomahawk du chef indien. Il ne me restait qu'une seule ressource : nager sous l'eau, ce à quoi, heureusement, j'étais infiniment plus adroit que Intchou-Tchouna ne pouvait s'en douter après mes paroles.

Arrivé près du fleuve, je jetai un rapide coup d'œil sur les lieux. À ma grande satisfaction, je constatai que l'endroit se prêtait à merveille à mon projet. À une centaine de mètres en amont, le fleuve faisait un coude un peu au delà de l'endroit, où la lagune de sable dont j'ai parlé rejoignait la forêt. Je savais que les Indiens, ne me voyant pas remonter à la surface, penseraient sûrement que j'avais été emporté par le courant et me chercheraient en aval. Pour leur échapper, il me fallait donc remonter le cours du fleuve aussi rapidement que possible. Évidemment, tôt ou tard, je devrais remonter à la surface pour emplir d'air mes poumons. Pour cette opération, je fixai mon choix sur un endroit situé un peu avant la bouche du fleuve, du côté de la rive où l'assistance était réunie et où se trouvaient des joncs en abondance ainsi que quelques troncs d'arbres charriés par le

fleuve et qui étaient venus échouer là. Intchou-Tchouna se débarrassa à son tour de ses vêtements, ne conservant qu'une culotte indienne, et déposa ses armes, à l'exception de son tomahawk qu'il garda dans sa ceinture. Puis il me dit :

– Vas-y.

– Je voudrais d'abord mesurer la profondeur de l'eau, fis-je timidement.

Il eut un sourire d'infini mépris, puis, se saisissant de sa lance, il la plongea dans le fleuve. Il ne put avec toute la longueur de l'arme en atteindre le fond. J'en fus ravi, mais je pris un air pleurnichard et me frictionnai les tempes et les bras comme si j'avais redouté une attaque d'apoplexie en pénétrant dans l'eau froide. Derrière moi, je perçus un murmure de mépris : j'avais atteint mon but. Sam me cria :

– Ne vous risquez pas, mon ami, pour l'amour de Dieu ! Cela me fait pitié de vous voir. Il vaut mieux être fusillés tout de suite et en finir.

Je fis volte-face et jetai un coup d'œil sur l'assistance. Le visage de Tangua exprimait une joie maligne, Winnetou avait une moue dédaigneuse, furieux sans doute d'avoir pris ma défense un instant auparavant. Quant à sa sœur, elle gardait les yeux baissés d'un air douloureux et ne voulait même plus me regarder.

– Es-tu prêt, oui ou non ? me cria Intchou-Tchouna. Qu'attends-tu pour entrer dans l'eau ?

– Alors, vraiment, c'est indispensable ? dis-je en gémissant. Ne pourrait-on pas choisir un autre moyen de combat ?

Intchou-Tchouna rugit comme un lion, cependant que de toutes parts les rires fusaient.

– Vas-y, et tout de suite, si tu ne veux pas que je t'assomme avec mon tomahawk.

Lentement, avec d'infinies précautions, je plongeai, dans l'eau, mes bras puis mes jambes, comme pour m'y habituer.

– Mais plonge donc, misérable poltron ! cria Intchou-Tchouna au comble de la fureur, et d'un violent coup de pied il me projeta dans le fleuve.

C'était ce que j'attendais. J'ouvris mes bras, poussai un cri de détresse et disparus dans l'eau.

La comédie était finie. Je bandai toutes mes forces et, avec une vitesse dont je ne me serais pas cru capable, je remontai le fleuve sans m'éloigner de la rive. Quelques instants plus tard, j'entendis un clapotement. C'était Intchou-Tchouna qui venait de plonger à son tour.

En quelques secondes j'atteignis les troncs d'arbres et sortis timidement la tête jusqu'à la bouche. L'endroit était situé de telle sorte que je restai dissimulé aux yeux de l'assistance. Seul le chef indien aurait pu m'apercevoir, mais il semblait me chercher en aval. Je fis encore quelques mètres et je me trouvai au milieu des joncs, où je respirai profondément. Je pus voir mon adversaire qui attendait ma réapparition, tel un requin guettant sa proie. Je pris une profonde respiration, pris mon élan pour la partie la plus importante de mon trajet, jusqu'à l'endroit où commençait la forêt.

Là, je sortis de l'eau. À travers l'épais fourré, je pouvais avancer jusqu'à la bouche du fleuve, sans crainte d'être aperçu. Je m'élançai alors à nouveau dans l'eau et traversai le fleuve.

Une fois sur l'autre rive, je descendis le fleuve jusqu'à l'endroit où là forêt finissait. De là, installé confortablement comme dans une loge, je vis quelques guerriers sauter à l'eau et explorer le fleuve avec leurs lances, à la recherche de mon cadavre. Tout le monde était persuadé que j'avais coulé. Je me demandai si Sam se rappelait ma prédiction : « Si je me noie, nous serons sauvés. »

Je ne me trouvais plus très loin du cèdre et, en courant un peu, j'aurais pu l'atteindre très facilement avant qu'Intchou-Tchouna ait pu m'en empêcher. Cependant je ne voulais-pas devoir ma victoire à ma seule ruse. Je tenais à donner une leçon à Intchou-Tchouna en même temps qu'à gagner sa reconnaissance.

Le chef des Apaches était toujours dans l'eau, non loin de l'endroit où j'avais plongé et où il cherchait mon corps. Évidemment, il ne pouvait pas se douter que je me trouvais déjà sur l'autre rive. Je plongeai donc de nouveau, puis, en nageant sur le dos, de telle sorte que seul mon nez émergeait à la surface, je descendis sans être aperçu à la hauteur où mon adversaire me cherchait. Là je sortis et criai :

– Mon vieux Sam, nous avons gagné la partie !

À ce moment, les Indiens m'aperçurent et commencèrent un vacarme de tous les diables. Intchou-Tchouna m'aperçut et s'élança à la nage dans ma direction en fendant l'eau avec des brasses magnifiques. Je l'attendais sur le rivage.

– Courez, mais courez donc ! hurlait Sam. Dépêchez-vous de toucher le cèdre !

Évidemment, ce n'aurait été pour moi qu'un jeu d'enfant. Intchou-Tchouna aurait été impuissant à me barrer la route. Dans l'eau, il aurait pu m'arrêter avec son tomahawk, mais il ne pouvait tout de même pas le lancer du milieu du fleuve sur un homme qui se trouvait sur le rivage. Cependant j'attendis encore qu'il se rapprochât, désireux de le prendre au piège.

Lorsqu'il ne se trouva plus qu'à une quarantaine de mètres de moi, je commençai à courir dans la direction de l'arbre. Je parcourus la moitié de la distance, environ cent cinquante mètres, puis je m'arrêtai à nouveau. Intchou-Tchouna venait de mettre pied à terre. Il avait immédiatement compris qu'il n'avait plus aucune chance de m'atteindre. Tout au plus pourrait-il lan-

cer sur moi son tomahawk. Il courut vers moi en le sortant de sa ceinture. Je l'attendis encore quelques secondes, jusqu'à ce qu'il se trouvât à une distance devenue dangereuse, puis je repris ma course dans la direction de l'arbre.

Tant que je l'attendais en face, je savais qu'il ne lancerait pas son arme. En effet, en voyant son geste, je pouvais très bien éviter le coup et m'emparer ensuite de l'arme. Il avait donc tout intérêt à la garder pour tâcher de m'assommer dès qu'il m'aurait rejoint, mais je savais aussi que, si je me mettais à courir, il ne manquerait pas de me lancer son tomahawk, puisque, de dos, je ne pouvais prévoir l'instant de son attaque. Je fis donc une vingtaine de pas en avant, puis, faisant brusquement volte-face, je l'attendis de pied ferme.

Mon plan s'avérait bon. Au moment même où je me retournai vers lui, Intchou-Tchouna avait déjà arrêté sa course et pris son élan pour lancer son arme. Il n'avait plus le temps de reculer. Le tomahawk fendit l'air. Je fis un immense bond sur le côté ; l'arme passa près de moi et s'enfonça dans le sable. C'est ce que je voulais. Je courus m'en saisir, puis, au lieu de me diriger vers le cèdre, j'allai, l'arme à la main, au-devant du chef des Apaches qui, aveuglé par la rage, fonçait sur moi.

– Arrête, Intchou-Tchouna, lui criai-je. Old Shatterhand n'est pas un lâche comme tu l'as cru. Reste où tu es. Sinon je te fends la tête avec ta propre arme.

Intchou-Tchouna s'arrêta une seconde et me cria :

– Chien, le Mauvais esprit te protège.

– Tu te trompes encore une fois. C'est le bon Manitou qui est avec moi. Je te conseille donc...

Je ne pus achever, car, en proie à une fureur indescriptible, le chef des Apaches bondit sur moi, les ongles en avant. Il croyait déjà me saisir, mais je lui glissai entre les mains et, emporté par son élan, il trébucha. Je me jetai sur lui, et, mainte-

nant ses bras contre le sol avec mes genoux, je lui saisis d'une main la gorge et de l'autre je brandis le tomahawk.

– Intchou-Tchouna, criai-je, vas-tu demander grâce ?

– Non, jamais !

– Alors je vais te fendre le crâne.

– Tue-moi, chien, dit-il en haletant et en essayant de se dégager.

– Non, je ne te tuerai pas, lui dis-je. Tu vivras. Mais tu me forces maintenant à te mettre hors d'état de nuire.

Je le frappai à la tête avec le dos de la hache. Il poussa un râle, eut un sursaut et s'évanouit.

À la vue de mon geste, les Peaux-Rouges assemblés sur l'autre rive poussèrent des clameurs indescriptibles. Sans y prendre garde, je ligotai en un clin d'œil Intchou-Tchouna avec ma ceinture, le chargeai sur mon épaule et le portai en courant jusqu'au cèdre que je devais atteindre selon notre convention. Arrivé là, je déposai à terre le chef indien et retournai dans la direction du fleuve, que fendaient déjà de nombreux guerriers Apaches, parmi lesquels Winnetou. Arrivé sur la berge, je leur criai :

– Arrêtez ! Votre chef n'est pas mort. Mais, si vous approchez, je le tue. Je désire parler seul à seul avec Winnetou.

Celui-ci se redressa dans l'eau et donna l'ordre à ses guerriers de se retirer. Ils regagnèrent l'autre rive et, quelques secondes plus tard, Winnetou se trouvait à côté de moi.

– Tu as bien fait de renvoyer tes guerriers, lui dis-je, sans quoi ton père ne serait plus en vie.

– Il me semble pourtant que tu l'as déjà achevé.

– Pas du tout. Je l'ai tout simplement étourdi, car il refusait de se rendre.

– Pourtant tu aurais pu l'achever. Il était à ta merci.

– Je n'aime pas les tueries inutiles et surtout je ne voudrais pas tuer le père de Winnetou. Voici son arme. Décide toi-même si j'ai vaincu et si vous devez tenir votre parole.

Winnetou prit le tomahawk que je lui tendais et me regarda longuement. L'expression dure de son visage s'adoucit peu à peu jusqu'à laisser percer une certaine admiration. Enfin il me dit :

– Quel homme es-tu, Old Shatterhand ? Qui pourrait te comprendre ?

– Tu me comprendras un jour.

– Tu me donnes le tomahawk, l'unique arme dont tu disposes, te mettant ainsi à ma merci, alors que tu ne sais même pas encore si nous allons tenir notre parole.

– *Pshaw* ! Je ne crains rien. Il me reste toujours mes jambes et mon poing, et d'ailleurs je sais que Winnetou est un noble guerrier qui ne faillira jamais à sa parole.

Le jeune Apache me tendit la main et dit, le regard brillant :

– Tu as raison. Tu es libre ainsi que tes camarades, à l'exception de celui que vous appelez Rattler. Tu as eu confiance en moi, puissé-je, moi aussi, avoir confiance en toi ?

– Bientôt tu ne douteras plus de moi. Mais, d'abord, revenons à ton père.

– C'est cela. Il faut que je l'examine, car là où frappe le poing de Old Shatterhand, la mort n'est pas loin, même si le jeune guerrier n'a pas l'intention de la provoquer.

Nous allâmes jusqu'au cèdre et détachâmes les liens du chef. Winnetou l'examina et me dit :

– Il est bien en vie, mais il ne va pas reprendre tout de suite connaissance et, après, il aura un sérieux mal de tête. Je vais regagner rapidement l'autre rive et j'enverrai des guerriers le chercher. Mon frère Old Shatterhand veut-il m'accompagner ?

C'était la première fois qu'il me nommait ainsi. Que de fois je devais encore l'entendre par la suite prononcer ce nom, toujours avec le même accent de fidèle sincérité !

Nous retournâmes au fleuve, que nous traversâmes rapidement à la nage. Les Apaches nous regardaient stupéfaits, ahuris, tant par notre soudaine amitié, que par l'aisance avec laquelle je fendais l'eau. Ils s'étaient donc trompés sur mon compte quand ils se moquaient de ma couardise et de ma maladresse ! Lorsque nous eûmes gagné la rive, Winnetou me prit la main et la leva :

– Old Shatterhand a triomphé. Il est libre, lui et ses trois compagnons.

– Uff ! uff ! uff criaient les Apaches.

Nous nous dirigeâmes vers les prisonniers et, chemin faisant, Winnetou me passa son couteau.

– Tu mérites bien la joie de couper leurs liens toi-même, dit-il.

À peine mes trois camarades furent-ils libérés qu'ils m'entourèrent en poussant des cris enthousiastes et me serrèrent si fortement dans leurs bras que je faillis être étouffé. Sam, le cynique Sam, m'embrassait avec une joie d'enfant et, cependant que des larmes coulaient de ses yeux et se perdaient dans la broussaille de sa barbe, il ne cessait de répéter :

– Si j'oublie ce que je vous dois, mon ami, que je sois dévoré tout entier par le premier grizzli que je rencontre ! Comment

avez-vous pu réussir ce tour de force ? Vous avez disparu tout de suite dans l'eau et tout le monde a cru que vous étiez noyé.

– Ne vous avais-je pas dit que, si je me noyais, nous serions sauvés ?

– Old Shatterhand a dit cela ? demanda Winnetou. Alors sa frayeur n'était qu'une feinte ?

Je fis un signe affirmatif de la tête.

– Mon frère est non seulement aussi fort que l'ours, mais aussi rusé que le renard de la prairie. Son ennemi fera bien de se tenir sur ses gardes.

– Mais Winnetou n'est plus mon ennemi, je l'espère.

– Non, il l'a été, mais il ne l'est plus.

– Alors ce n'est plus Tangua, le menteur, mais moi que tu crois ?

Il posa sur moi un regard interrogateur, puis, en me tendant la main, il répondit :

– Tes yeux expriment la bonté et ton visage dit que tu es honnête. Je le crois.

J'avais enfilé des vêtements et je sortis alors de ma poche la boîte à sardines.

– Mon frère Winnetou a deviné la vérité. Je vais le lui prouver. Reconnaît-il ceci ?

Je lui tendis la mèche de cheveux que je venais de prendre dans la boîte. Il poussa un cri de stupeur.

– Intchou-Tchouna a dit tout à l'heure que les Kiowas vous avaient attachés à un arbre, mais que le Grand Esprit vous avait envoyé un sauveur invisible, invisible pour les Kiowas. Ce sau-

veur n'a plus à se cacher désormais. Es-tu maintenant convaincu que je n'ai jamais été ton ennemi ?

– Ainsi donc, c'est toi qui as coupé nos liens ? C'est donc à toi que nous devons notre liberté et notre vie ? dit Winnetou de plus en plus étonné.

Il me prit la main et me conduisit vers sa sœur, qui ne nous avait pas quittés des yeux.

– Regarde, Nso-Tsi, ce courageux guerrier, dit-il, c'est lui qui nous a sauvés sans que nous le sachions ; mon père et moi, quand les Kiowas nous avaient attachés aux arbres. Remercie-le.

Ce disant, Winnetou me serra sur sa poitrine et m'embrassa. Nso-Tsi me tendit la main en disant simplement :

– Pardonne-moi.

Au lieu de me remercier, elle s'excusait. J'en compris très bien la raison. Dans son for intérieur elle avait été injuste envers moi, alors que, elle qui m'avait soigné, aurait dû me connaître mieux que les autres. Maintenant il lui semblait plus important de réparer l'injustice qu'elle avait commise à mon égard que de me remercier.

Je lui serrai la main et répondis :

– Nso-Tsi se souvient-elle de mes paroles ? Elle voit maintenant que j'avais raison. Veut-elle avoir désormais confiance en Old Shatterhand ?

– Je croirai mon frère blanc.

Tangua se tenait tout près de nous. Sa colère transparaissait sur son visage. Je voulais absolument lui donner une leçon. J'allai à lui et dis :

– Tangua, chef des Kiowas, est-il un menteur ou dit-il la vérité ?

– Old Shatterhand devrait savoir que je dis avant tout la vérité, grogna-t-il maussade.

– Très bien. Ainsi donc, tu as également l'habitude de tenir ta parole.

– Oui.

– Tu fais bien, car celui qui ne tient pas sa parole est méprisé de tous. Te souviens-tu encore de ce que tu m'as dit ?

– Quand ?

– Tout à l'heure, quand j'étais encore attaché au poteau.

– J'ai dit bien des choses.

– C'est juste, mais je vais te rafraîchir un peu la mémoire. Tu voulais me broyer les os ou quelque chose dans ce genre.

Cette évocation ne parut pas l'enchanter. Il fronça les sourcils d'un air méfiant.

– Je ne me souviens pas exactement de mes paroles. Old Shatterhand m'a sans doute mal compris.

– Non, Winnetou était présent, il t'a très bien entendu, et il pourrait en témoigner.

– Oui, j'étais en effet présent, dit Winnetou. Il est exact que le chef des Kiowas a prononcé les paroles que mon frère lui reproche.

– Reconnais-tu maintenant avoir tenu de tels propos ? Tiendras-tu enfin ta parole ?

– Pshaw ! Je ne peux combattre que contre un chef.

– Eh bien ! je suis un chef.

– Prouve-le.

– Je te le prouverai en te pendant à cet arbre, si tu refuses de me donner satisfaction.

On ne peut imaginer insulte plus grave pour un Indien que la menace d'être pendu à un arbre. Tangua sortit aussitôt son couteau en poussant un rugissement.

– Chien, veux-tu que je t'ouvre le ventre ?

– Oui, tu pourras m'ouvrir le ventre, non point comme tu en as l'intention, mais dans un duel honnête. Homme contre homme, couteau contre couteau.

– Je vais réfléchir, dit Tangua soudain raisonnable. Je te ferai connaître ma réponse en temps voulu.

– Un guerrier courageux n'a pas besoin de réfléchir en pareil cas. Ou bien tu acceptes, ou bien tu avoues ta lâcheté.

Il bomba fièrement le torse et s'écria :

– Tangua, un lâche ? Je percerai le cœur de celui qui osera le prétendre.

– Eh bien ! c'est moi qui ai cette audace, dit Winnetou sur un ton calme et fier. Tu es un lâche si tu ne tiens pas ta parole.

– Soit, je la tiendrai. J'accepte le combat sur-le-champ. Je voudrais déjà voir jaillir le sang de ce chien galeux.

– C'est bien, dit Winnetou. Il ne nous reste qu'à choisir l'arme. Old Shatterhand, c'est à toi de décider.

– Uff ! Pourquoi à lui ? s'écria Tangua.

– Parce que c'est toi qui l'as insulté.

– Ce n'est pas juste. Lui aussi m'a insulté, et, par surcroît, je suis chef, alors que lui n'est rien.

– Old Shatterhand aussi est un chef. Ses actes l'ont prouvé.

– Il le prétend peut-être, mais il ne peut en fournir aucune preuve réelle. La vantardise ne tient pas lieu de preuve.

J'intervins pour mettre fin à cette discussion oiseuse.

– Je consens à ce que Tangua choisisse lui-même. Peu importe l'arme avec laquelle je le vaincrai.

– Tu ne vaincras pas, hurla-t-il hors de lui. Tu crois peut-être que je vais choisir un combat à coups de poing, où tu l'emportes sur tout le monde, ou le couteau qui t'a permis de triompher de Meta-Akwa, ou encore le tomahawk dont tu t'es si bien servi contre Intchou-Tchouna ?

– Eh bien ! que choisis-tu ?

– Le fusil. Nous tirerons l'un sur l'autre et ma balle te traversera le cœur.

– Soit, j'accepte. Mais mon frère Winnetou a-t-il entendu ce que Tangua vient d'avouer ?

– Je n'ai rien, avoué, dit Tangua d'un air méprisant.

– Tu as avoué que j'ai combattu avec Meta-Akwa et que je l'ai tué. Or si j'ai lutté contre lui, c'était pour sauver les Apaches prisonniers du poteau de torture. J'avais donc raison en traitant Tangua de menteur.

– Menteur, moi ? hurla le chef Kiowa. Tu paieras ces paroles de ta vie ! Qu'on me donne mes armes ! Je vais réduire au silence ce chien qui aboie.

Il prit son arme et, pendant que Winnetou envoyait au pueblo un Apache pour chercher mes armes, il se détourna de nous d'un air digne. Lorsque mes armes furent arrivées, Winnetou s'adressa à moi :

– Mon frère blanc va nous dire la distance à laquelle les adversaires se placeront et décider combien de fois ils auront le droit de tirer l'un sur l'autre.

– Cela m'est indifférent, dis-je. Que celui qui a choisi l'arme en décide.

– Je l'ai déjà décidé, cria Tangua. Nous tirerons à deux cents pas de distance et jusqu'à ce que l'un de nous ne puisse plus se relever.

– C'est bien, dit Winnetou. Je veillerai à ce que tout se passe régulièrement. Je me tiendrai ici avec mon fusil et je contrôlerai si vous tirez bien à tour de rôle. Je logerai une balle dans la tête de celui qui tirera avant son tour. Mais qui commencera ?

– Moi, naturellement, dit Tangua.

Winnetou hocha la tête d'un air de réprobation, puis déclara :

– Tangua réclame pour lui tous les avantages. C'est Old Shatterhand qui tirera le premier.

– Non point, répondis-je. Qu'on fasse comme il veut. Il tirera le premier coup de fusil, ensuite ce sera mon tour, et tout sera fini.

– Pas du tout, cria Tangua, nous tirerons jusqu'à ce que l'un de nous soit mis hors de combat.

– C'est bien ce que je pense, mais ma première balle suffira.

– Insolent !

– Pshaw ! Tu mériterais que je te tue, mais je me contenterai de t'infliger une punition exemplaire : je te logerai une balle

dans le genou droit. Et ce sera encore un châtiment bien trop doux pour tous tes crimes.

– Vous l'avez entendu ? s'écria Tangua en riant. Ce Visage Pâle que ses propres amis traitent de greenhorn veut bien me prédire qu'il me logera une balle dans le genou droit à deux cents pas de distance ! Moquez-vous de lui, guerriers, moquez-vous de lui !

Il jeta un regard sur l'assistance, mais personne ne broncha.

– Il vous fait peur, continua-t-il, mais moi il ne m'effraie pas. Allons vite, mesurons les deux cents pas.

Pendant qu'on mesurait la distance et que je chargeais mon arme, Sam vint me trouver.

– Alors vous avez vraiment l'intention de lui loger une balle dans le genou ? me demanda-t-il.

– Oui, ce sera une punition suffisante.

– Je ne crois pas. Il faut abattre sans pitié un fauve aussi dangereux, si je ne m'abuse. Tous nos malheurs et tout ce qui aurait pu encore nous arriver, c'est sa tentative pour voler les chevaux des Apaches qui en est la cause.

– Les Blancs qui l'y avaient encouragé sont tout aussi coupables que lui.

– C'est une question d'appréciation. En tout cas, Tangua, lui, ne visera pas votre genou, mais bien votre tête.

– Ou ma poitrine, cela ne fait pas de doute.

– Mais il ne vous atteindra pas. Les fusils de ces gaillards sont tout juste bons pour la ferraille.

Cependant, nos places étaient déjà désignées. Nous nous installâmes. J'étais calme comme d'habitude, mais Tangua dé-

versait sur moi un flot d'injures intarissables. Enfin Winnetou, qui se trouvait un peu sur le côté, à égale distance de chacun de nous, perdit patience.

– Que le chef des Kiowas se taise ! ordonna-t-il. Je compte jusqu'à trois et il pourra tirer. Je préviens une dernière fois les adversaires que celui qui tirera en dehors de son tour recevra une balle dans la tête.

Les guerriers Apaches et Kiowas, en proie à une grande excitation, se rangèrent en deux demi-cercles autour de nous en laissant une large distance libre aux deux extrémités, là où les balles devaient passer. Un profond silence se fit.

– Que le chef des Kiowas commence, dit Winnetou. Un... deux... trois...

Au signal du jeune Apache, Tangua m'avait mis en joue. Il visa soigneusement et tira. La balle passa tout près de moi. L'assistance garda un silence absolu.

– Et maintenant, c'est le tour de Old Shatterhand, annonça Winnetou. Un... deux...

– Attends, criai-je. Moi je me suis présenté honnêtement de face devant lui, tandis que lui il se tourne de côté.

– Personne ne peut me forcer à me tenir d'une manière ou d'une autre, cria Tangua. Nous n'avons rien convenu à ce sujet.

– C'est juste, répondis-je. Eh bien ! que Tangua se tienne donc comme il veut. Je comprends pourquoi il se tourne de côté. Ainsi il offre une cible plus étroite et espère pouvoir s'en tirer plus facilement. Mais il se trompe, car ma balle ne rate jamais son but. Je pourrais tirer sans l'avertir ; mais je veux un combat honnête. J'avais l'intention de lui loger une balle dans le genou droit. S'il se tient de côté, la balle transpercera fatalement ses deux genoux. J'ai parlé.

– Ce n'est pas en paroles que tu dois tirer, mais avec ton fusil, me cria mon adversaire d'un ton ironique, et il se plaça complètement de profil, de sorte que ses deux jambes ne formaient plus qu'une seule ligne.

– C'est le tour de Old Shatterhand, reprit Winnetou. Un... deux... trois...

La balle partit. Tangua poussa un rugissement terrible, laissa tomber son arme, battit l'air de ses bras, chancela et s'effondra sur le sol.

– Uff ! uff ! uff ! criait-on de toutes parts. Et tout le monde se précipita pour voir où il était blessé.

J'allai moi aussi vers lui. Les rangs des guerriers s'ouvrirent devant moi, respectueusement.

– Les deux genoux... les deux genoux, entendis-je répéter autour de moi.

Lorsque j'arrivai près du chef des Kiowas, je trouvai Winnetou penché sur lui en train d'examiner ses blessures. M'ayant aperçu, il me dit :

– La balle est entrée exactement comme mon frère blanc l'avait prédit. Les deux genoux du chef des Kiowas sont broyés. Jamais plus Tangua ne pourra quitter son village à cheval pour aller voler les troupeaux d'une autre tribu.

Lorsque le blessé m'aperçut, il déversa sur moi un nouveau flot d'injures violentes. Je lui lançai un coup d'œil qui le fit taire.

– Je t'ai averti, lui dis-je, mais tu n'as pas voulu m'écouter. Tant pis pour toi !

Il n'osait pas crier, car un Indien ne doit pas laisser voir qu'il souffre, aussi atroce que soit sa douleur, mais il se mordait les lèvres, et enfin il murmura d'un air sombre :

– Avec ma blessure je ne pourrai pas regagner ma tribu. Il va falloir que je reste chez les Apaches.

Winnetou secoua négativement la tête et lui dit d'un ton ferme :

– Tu vas rentrer chez toi, car nous n'avons pas de place ici pour les voleurs de chevaux et les assassins de nos guerriers. Old Shatterhand, blessé bien plus grièvement que toi, a dû pourtant supporter un long voyage. Que cette pensée te console. Si, demain matin, nous trouvons un seul Kiowa à proximité de notre pueblo, il subira le sort qui avait été réservé à ces Blancs. J'ai parlé. Howgh !

Il me prit le bras et m'entraîna. Lorsque nous fûmes sortis de la foule, nous vîmes Intchou-Tchouna en train de traverser le fleuve à la nage en compagnie des deux guerriers que Winnetou avait envoyés pour le chercher. Le jeune Indien alla jusqu'à la berge pour attendre son père et j'en profitai pour rejoindre mes amis. Sam, Stone et Parker m'accueillirent avec des manifestations de joie.

– Enfin, vous voilà, seigneur, dit Sam. Voulez-vous nous dire d'abord, car je n'y tiens plus de curiosité, quelle était cette mèche que vous avez montrée à Winnetou ?

– C'est une mèche que je lui avais coupée.

– Et quand donc ?

– Quand je les ai libérés, lui et son père.

– Diable ! C'est vraiment inouï... Vous, vous... c'est vous le greenhorn, qui avez coupé leurs liens ? Mais comment vous y êtes-vous pris ?

– Tout simplement à la manière d'un greenhorn.

– Ne dites pas de bêtises ! En tout cas, vous êtes un drôle de corps. Vous libérez les chefs indiens ; vous avez dans votre

boîte à sardines la mèche miraculeuse qui peut nous rendre la liberté et vous n'en soufflez pas mot ! Ce n'est pas croyable. Et puis vos exploits d'aujourd'hui... Je n'ai pas encore pu arriver à comprendre comment vous avez fait tout cela. On vous croit noyé pendant un quart d'heure et tout à coup on vous voit réapparaître sur l'eau...

Je lui racontai en quelques mots comment j'avais conçu mon projet. Lorsque j'eus fini, il s'écria :

– Vous êtes tout de même un drôle d'oiseau, si je ne m'abuse. Il faut que je vous félicite pour la façon dont vous vous en êtes tiré. Pour de la belle ouvrage, c'était de la belle ouvrage ! Mais il ne faut pas que les éloges vous montent à la tête et je sais que vous commettez en revanche des gaffes d'importance. Je serais bien étonné que vous puissiez devenir un jour un vrai chasseur du Wild West...

Il aurait encore continué sur ce ton pendant encore une demi-heure si, tout à coup, Winnetou n'était pas arrivé en compagnie d'Intchou-Tchouna. Le chef me fixa à son tour longuement dans les yeux comme avait fait son fils.

– Winnetou m'a tout raconté, dit-il enfin. Tu es libre et j'espère que tu nous pardonneras. Tu es un guerrier très courageux et très rusé à la fois, qui triomphera encore de nombreux ennemis. Celui qui fera de toi son ami est un sage. Veux-tu fumer avec nous le calumet de paix ?

– Volontiers. Je voudrais être votre ami et votre frère.

– Eh bien ! viens alors au pueblo avec moi et ma fille Nso-Tsi. Je veux t'offrir une habitation digne de mon vainqueur. Winnetou va rester avec les guerriers pour régler le départ des Kiowas.

En compagnie d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi, je regagnai le pueblo d'où, quelques heures auparavant, on m'avait emmené vers la mort.

CHAPITRE II

DANS LA CITÉ ROUGE

Ce n'est qu'en regagnant le pueblo que je pus admirer toute l'immensité majestueuse de cette construction colossale. Nous gravîmes lentement les échelles et arrivâmes au troisième étage. C'était là que semblaient se trouver les habitations les plus choisies. C'était là qu'habitait Intchou-Tchouna avec ses deux enfants et qu'on nous avait désigné à chacun une pièce, à Sam, à Dick, à Will et à moi.

Nso-Tsi me fit pénétrer dans une vaste pièce vide qu'elle eut vite fait de meubler. À l'aide de peaux, de fourrures, de couvertures, elle ne tarda pas à remplir ces quatre murs d'une atmosphère d'intimité telle que, étant donnée la situation, je pouvais m'y sentir tout à fait comme chez moi.

Lorsque la pièce fut tout à fait installée, Nso-Tsi m'apporta un magnifique calumet de paix et du vrai tabac. Elle le bourra, l'alluma et me le tendit. Pendant que je fumais, elle m'expliqua :

– C'est mon père Intchou-Tchouna qui t'envoie ce calumet de paix, c'est lui qui a apporté de la montagne l'argile sacrée dont il est fait et c'est moi qui l'ai façonné. Tu es la première personne à le fumer. Nous te demandons de l'accepter en présent et de penser parfois à nous quand tu le fumeras.

– Vous êtes très bons pour moi, répondis-je, et j'ai presque honte de ne pouvoir rien vous offrir en remerciement.

– Nous te devons déjà tant que jamais nous ne pourrons te témoigner assez de reconnaissance. N'as-tu pas sauvé à deux reprises la vie de mon père et de mon frère ? Aujourd'hui en-

core, tu aurais pu faire mourir impunément Intchou-Tchouna et tu ne l'as pas fait. C'est pourquoi nous te demandons d'être notre frère et de permettre à nos guerriers de te considérer comme tel.

– C'est un grand honneur pour moi. Intchou-Tchouna est un grand chef et, quant à Winnetou, dès le moment où je l'ai vu, j'ai tout de suite ressenti de l'affection pour lui. Mais pourrais-je vous demander de faire bénéficier mes compagnons de la même faveur ?

– Il ne tient qu'à eux d'être considérés comme de vrais Apaches.

– Merci infiniment... Tu dis donc que tu as façonné toi-même ce calumet. Comme tu es habile !

Cet éloge fit rougir Nso-Tsi. Elle répondit :

– Je sais bien que les femmes et les filles des Blancs sont encore plus-habiles que nous. Mais attends une seconde.

Elle disparut et revint une minute plus tard avec mes revolvers, mes cartouches, mon couteau et tous les menus objets que je ne portais pas sur moi. Car, ainsi que je l'ai déjà dit, rien de ce qui était dans mes poches n'avait été touché. Je la remerciai encore, constatai que plus rien ne me manquait et demandai où se trouvaient nos chevaux.

– Tout ce qui vous appartient est ici, dit-elle. Désormais tu auras ton cheval et Sam Hawkens sa Mary.

– Tiens, tu connais le nom du mulet de Sam.

– Oui et je sais aussi qu'il appelle son arme Liddy. Je lui ai souvent parlé pendant que tu étais malade. C'est un homme qui aime bien les plaisanteries, mais c'est un bon chasseur.

– C’est juste, mais il est bien davantage : c’est un camarade fidèle et prêt au sacrifice, qu’on ne peut qu’aimer. Mais puis-je encore te poser une question ? Et me diras-tu la vérité ?

– Nso-Tsi ne ment jamais, dit-elle d’un ton simple et pourtant plein de fierté. Et moins à toi qu’à tout autre.

– Vos guerriers ont-ils tout confisqué aux Kiowas et à mes camarades après leur victoire ?

– Oui.

– Mais, alors, comment se fait-il qu’on ait laissé intact le contenu de mes poches ?

– C’est mon frère Winnetou qui l’a voulu ainsi.

– Et sais-tu pourquoi ?

– Parce que tu lui étais très sympathique.

– Bien qu’il me considérât comme un ennemi ?

– Oui. Tu as dit tout à l’heure que tu l’avais pris en affection dès le premier moment. Pour lui, c’était la même chose. Il a toujours regretté au fond de son cœur que vous soyez ennemis.

– J’espère qu’il comprend maintenant qu’il se trompait en croyant cela. Mais une dernière question. Que devient Rattler, l’assassin de Klekih-Petra ?

– On est en train de l’attacher au poteau de torture.

– Grands dieux, pourquoi ne m’a-t-on pas averti ?

– C’est Winnetou qui a défendu de t’en parler. Il pensait que tes yeux et tes oreilles ne pourraient ni voir ce spectacle, ni entendre ces cris.

– Il ne s’est pas trompé. Et pourtant je voudrais savoir à quel endroit aura lieu la torture.

– En bas, près du fleuve, là d'où nous venons maintenant. Si mon père t'a amené ici, c'est précisément pour que tu ne sois pas témoin de cette scène.

– Mais moi, je tiens absolument à y assister. Quelle torture doit-on lui faire subir ?

– Tout. C'est le Visage Pâle le moins digne de pitié que nous ayons jamais fait prisonnier. Il a tué notre Père Blanc que nous vénérions tous, qui a été notre maître, à Winnetou et à moi. De plus il l'a tué sans aucune raison et c'est pourquoi il a mérité toutes les tortures.

– Il ne faut pourtant pas lui infliger des tourments si cruels. C'est inhumain.

– Ce n'est que justice.

– Et toi, tu voudrais, assister au supplice ? Tu voudrais contempler un tel spectacle ?

– Oui.

– Et pourtant tu n'es qu'une jeune fille !

Nso-Tsi baissa les yeux. Pendant une seconde, elle regarda le sol, puis elle plongea son regard dans le mien d'un air de reproche et me dit :

– Cela t'étonne ?

– Oui, ce ne sont pas là des spectacles pour les jeunes filles.

– Ce n'est pas l'habitude chez vous ?

– Non.

– Je n'ai jamais été dans vos villes, mais Klekih-Petra ; m'a raconté comment y était la vie. Tu me dis que vos squaws n'assistent jamais aux tortures, mais ne voit-on pas chez vous des milliers de squaws admirer les courses de chevaux où les ca-

valiers frappent sans pitié leurs montures et les font courir jusqu'au dernier souffle ? Vos squaws n'assistent-elles pas aux combats de boxe où le sang coule du visage meurtri des lutteurs ? Pense donc à ces centaines de squaws blanches, parfumées et délicates, qui dans les provinces du sud font torturer jusqu'à la mort leurs esclaves noirs et regardent en souriant le sang gicler sous le fouet des négriers ? Or, ici, il ne s'agit que de la torture d'un assassin. Suis-je vraiment cruelle en voulant y assister ? Et quand bien même ce serait de la cruauté ? À qui la faute si les yeux des Peaux-Rouges sont habitués à de tels spectacles ?

– Tu ne peux pourtant pas dire qu'un juge blanc ait condamné à la torture un Indien prisonnier.

– Un juge ! Ne te fâche pas si l'emploie une fois le mot dont Sam Hawkens use si souvent en parlant de toi : greenhorn ! Ici, dans le Wild West, c'est le plus fort qui est le juge, et le plus faible, le condamné. Crois-tu que les nombreux Indiens qui ont résisté aux envahisseurs soient tous morts sans avoir souffert ? Combien d'entre eux ont été mis à la torture par les Blancs et qui cependant n'avaient rien fait d'autre que de défendre leurs droits ? Oui, autrefois nous n'aurions peut-être pas agi de même... Mais vous nous avez habitués à la vue du sang et vous nous avez appris à regarder et à endurer les tortures sans sourciller. Oui, je veux voir comment sera puni le meurtrier de Klekih-Petra.

La jeune Indienne m'avait paru jusqu'alors douce et timide, mais maintenant ses yeux lançaient des éclairs, ses joues étaient en feu, elle semblait une véritable incarnation de la déesse de la vengeance. Elle en paraissait encore plus belle... Avais-je donc le droit de la condamner ?

– C'est bien, lui dis-je. Vas-y, mais j'irai avec toi.

Lorsque nous eûmes gagné la terrasse, nous trouvâmes Sam Hawkens confortablement installé en train de fumer sa pipe.

– Intchou-Tchouna est-il déjà parti ? lui demandai-je.

– Oui, il vient de descendre dans la direction du fleuve.

– Savez-vous ce qui se passe là-bas ?

– Oui, je le devine. Les Apaches sont sans doute en train de souhaiter bon voyage à nos aimables Kiowas.

– Vous n'y êtes pas du tout.

– Alors que se passe-t-il ?

– On torture Rattler.

– Tonnerre de Dieu ! Je veux voir ça. Venez, Seigneur, nous irons ensemble.

– Vous avez l'intention de contempler toute la scène ? Cela ne vous fait pas horreur ?

– Horreur ? Et pourquoi donc ? Vous n'êtes qu'un greenhorn, mon cher ami. Ce scélérat a bien mérité son sort et il sera exécuté à la façon indienne, c'est tout.

– Peut-être a-t-il, en effet, mérité la mort, mais le torturer est inadmissible, c'est un homme après-tout.

– Un homme qui en tue un autre sans aucune raison n'est plus un homme. Et puis il était saoul comme une bourrique.

– Raison de plus pour l'excuser. Il ne savait pas ce qu'il faisait.

– Allons donc, vous me faites rire ! Peut-être est-ce, en effet, là une excuse, une circonstance atténuante dans la bouche d'un habile avocat prononçant sa plaidoirie devant un tribunal

régulier. Mais, ici, au contraire, c'est une circonstance aggravante. Celui qui s'enivre au point de se jeter comme un fauve sur son prochain mérite un double châtiment. Je n'ai pas la moindre pitié pour ce Rattler. Je vous conseille de vous en désintéresser, vous aussi, si vous ne voulez pas vous mettre mal avec ces braves Peaux-Rouges. Alors, on y va ? Mais afin que vous ne fassiez pas de bêtises, j'emmène avec nous Dick et Will.

Il disparut dans son gîte et réapparut bientôt avec ses deux camarades. Nous descendîmes les échelles. Nso-Tsi était partie devant et nous ne la voyions plus.

Lorsque nous débouchâmes dans la vallée du Rio Pecos, nous nous aperçûmes tout de suite que les Kiowas avaient disparu. Quant aux Apaches, ils formaient un cercle autour de notre chariot à bœufs et je vis les deux chefs en conversation avec Nso-Tsi. Lorsqu'ils nous aperçurent, Winnetou se dirigea rapidement au-devant de nous et me demanda d'un air contrarié :

– Pourquoi mes frères blancs ne sont-ils pas restés au pueblo ? Les logements qu'on leur a donnés ne leur plaisent-ils pas ?

– Nous sommes enchantés de nos logements, répondis-je, nous en sommes très reconnaissants à nos frères rouges. Si nous sommes revenus, c'est parce que nous avons appris que vous alliez mettre Rattler à mort.

– C'est juste. Il est dans le chariot près du cercueil de sa victime. Il mourra au poteau de torture.

– La sentence est-elle irrévocable ?

– Oui.

– Mes yeux ne pourront pas voir un tel spectacle.

– C’est précisément la raison pour laquelle mon père Intchou-Tchouna vous avait ramenés au pueblo. Pourquoi l’avez-vous quitté ?

– J’espère pouvoir assister à la fin de Rattler sans avoir à détourner les yeux avec horreur. Je te prie d’adoucir sa peine et, puisqu’il faut qu’il meure, de le faire mourir sans souffrances inutiles.

– Ce qui est décidé ne peut être changé.

– N’y a-t-il donc aucun moyen de vous faire revenir sur votre décision ?

Winnetou baissa les yeux et fixa longuement le sol d’un air soucieux, puis me dit :

– Si, il existe tout de même un moyen. Mais, avant même de te l’indiquer, je te demanderai de ne pas y avoir recours.

– Ce serait donc là quelque chose de méprisable ?

– Oui, selon l’opinion des hommes rouges.

– Eh bien ! dis-moi donc de quoi il s’agit ?

– Tu pourrais faire appel à notre reconnaissance.

– Howgh ! un homme ne peut s’abaisser à faire chose pareille.

– Cependant, si tu le faisais, tu pourrais nous obliger, mon père et moi, à convoquer de nouveau le conseil des Anciens et à le faire revenir sur sa décision primitive. Bien entendu, tout ce que tu as fait pour nous te serait ainsi payé et nous serions quittes pour toujours. Mais Rattler mériterait-il un sacrifice pareil ?

– Je ne le crois pas.

– Je comprends parfaitement les sentiments qui animent mon frère blanc, mais mes guerriers, eux, ne pourraient jamais les comprendre. L'homme qui chez nous implore la reconnaissance est méprisé de tous. Old Shatterhand, qui peut devenir le guerrier le plus célèbre parmi les Apaches, voudrait-il quitter notre camp la honte dans le cœur et voir nos guerriers cracher sur son passage ?

Il était bien difficile de lui répondre. Mon cœur réclamait tout de même cette requête, mais ma raison et surtout ma fierté se rebellaient. Enfin Winnetou comprit mon hésitation et dit :

– Je parlerai à mon père Intchou-Tchouna. Que mon frère attende quelques minutes.

Je le vis s'approcher de son père, lui parler longuement d'un air très sérieux, puis tous deux se dirigèrent vers moi. Intchou-Tchouna prit le premier la parole :

– Si Klekih-Petra ne m'avait pas parlé des principes de sa religion, je te considérerais comme un homme avec lequel il est honteux de discuter. Mais, ainsi, je comprends fort bien ta pensée. Malheureusement, il n'en serait pas de même de mes guerriers. Cependant, j'essaierai malgré tout de t'être agréable. Réponds à ma question : le meurtrier était-il ton ennemi ?

– Oui.

– Et tu lui as pardonné ?

– Oui.

– Alors, écoute-moi. Nous allons voir s'il a conservé une parcelle d'honneur. Si oui, je tâcherai d'accéder à ta demande sans que tu aies à en souffrir. Assieds-toi ici et attends que je te fasse signe. Puis tu iras demander à Rattler qu'il te fasse des excuses avant de mourir. S'il obéit, sa mort sera douce.

– Je pourrais le lui dire ?

– Oui.

Intchou-Tchouna rejoignit alors ses guerriers en compagnie de Winnetou, et nous nous assîmes là où nous nous trouvions.

– Je n'aurais jamais cru, dit Sam, que le chef vous écouterait. Il faut qu'Intchou-Tchouna vous tienne en très grande estime.

– Je ne crois pas que ce soit la raison.

– Quel serait son motif alors ?

– C'est l'influence de Klekih-Petra qui se fait sentir même après sa mort. Ces Peaux-Rouges ont assimilé plus qu'ils ne le pensent eux-mêmes de l'essence de religion chrétienne. Je suis curieux de voir la suite.

– Vous allez la connaître tout de suite. Attention !

Le cercle humain formé autour du chariot s'ouvrit tout à coup. Les Indiens s'emparèrent d'une sorte de meuble allongé comme une armoire, auquel était attaché un homme.

– C'est le cercueil, dit Sam. Il est fait de troncs d'arbres brûlés sur lesquels on a tendu des peaux humides. En séchant, la peau se rétrécit et le cercueil se trouve hermétiquement clos.

Non loin de l'endroit où la vallée du confluent débouchait dans celle du Rio Pecos se dressait un roc surmonté d'un tumulus de pierre. Les Apaches y transportèrent le cercueil avec l'homme qui y était attaché. C'était Rattler.

– Savez-vous à quoi sert ce tumulus de pierre ?

– Ce sera la tombe du père Blanc.

– Oui, une double tombe. On enterrera le meurtrier avec sa victime ? D'ailleurs, c'est ce qu'il faudrait faire pour tous les assassins.

– C’est tout de même terrible d’être attaché au cercueil de sa victime, en sachant qu’on va bientôt être exécuté.

Cependant, on avait dressé le cercueil, de sorte que Rattler se trouvait debout. L’homme et le cercueil furent attachés ensemble au tumulus avec des courroies. Les Indiens, hommes ; femmes et enfants, se rangèrent en demi-cercle. Un silence profond se fit. Winnetou et Intchou-Tchouna se placèrent près du cercueil, l’un à droite, l’autre à gauche. Puis le chef prit la parole :

– Les guerriers Apaches se sont réunis à cet endroit pour rendre justice. Une terrible offense a été faite à notre tribu et le coupable doit l’expier de sa mort.

Avec quelques paroles émues et évocatrices, Intchou-Tchouna parla encore de Klekih-Petra, de sa bonté et de sa vie exemplaire. Puis il relata les circonstances du meurtre. Il expliqua également comment Rattler avait été fait prisonnier et proclama le jugement en vertu duquel l’assassin devait être d’abord soumis à la torture, puis attaché ainsi qu’il l’était au cercueil, enterré avec sa victime.

Lorsqu’il eut fini, il me chercha du regard et me fit signe.

Nous nous étions déjà levés et nous nous approchâmes. Jusque-là, je n’avais pas très bien pu voir le condamné, étant donnée la distance qui nous séparait, mais, maintenant, à quelques mètres seulement, sa vue éveilla en moi la pitié, bien que je susse que c’était un homme méchant et indigne.

Les mains attachées derrière le dos et les jambes écartées, Rattler était ligoté au cercueil. Sa bouche était bâillonnée et sa tête maintenue si fortement par des courroies qu’il ne pouvait la bouger. On voyait cependant à son aspect qu’il ne souffrait ni de la faim, ni de la soif.

Lorsque je fus arrivé près de lui, Intchou-Tchouna lui arracha le bâillon de la bouche.

– Mon frère blanc veut parler à cet assassin. Que sa volonté soit faite.

Rattler voyait que j'étais libre, il pouvait donc comprendre que c'était les Indiens qui m'avaient rendu la liberté ; de plus il pouvait entendre que le chef me parlait avec amitié. J'espérais donc qu'il me demanderait d'intervenir en sa faveur. Mais, contrairement à mon attente, il me cria, aussitôt qu'il put parler, tout écumant de colère :

– Que me voulez-vous ? Allez au diable ! Je n'ai rien à vous dire.

– Vous êtes condamné à mort, Mr. Rattler, lui dis-je. La décision est irrévocable. Je le déplore très sincèrement, mais je voudrais pourtant...

– Fiche-moi la paix, crapule, hurla-t-il en m'interrompant et il essaya de me cracher au visage sans cependant m'atteindre.

Je continuai d'une voix calme :

– Vous devez malheureusement mourir, mais la façon dont vous serez exécuté dépend en partie de vous. D'après le jugement, vous devez subir de très longues tortures durant toute cette journée et peut-être même encore celle de demain. Je voudrais vous épargner cette fin horrible. À ma demande, Intchou-Tchouna m'a promis de vous faire mourir, rapidement si vous remplissiez la condition qui vous sera posée.

Je m'arrêtai, croyant qu'il allait me questionner. Il n'en fit rien et se contenta de proférer de grossiers jurons.

– Cette condition est que vous me demandiez pardon, dis-je tranquillement.

– Vous demander pardon ? hurla-t-il, j'aime mieux me mordre la langue et souffrir tous les supplices que ces ignobles Peaux Rouges sauront inventer. Allez au diable, votre visage hypocrite me dégoûte !

– Si je vous obéis, tout est fini et je ne pourrai plus rien pour vous. Soyez donc raisonnable et dites ces quelques mots avant de mourir. Ce n'est même pas à moi que je souhaite que vous demandiez pardon, mais à tous ceux auxquels vous avez fait du mal.

– Menteur, hypocrite ! hurla-t-il. Tu étais de connivence avec ces Peaux-Rouges pour me faire tomber dans leurs mains, aussi...

– Vous vous trompez, interrompis-je. Vous n'avez donc rien à me demander ? Vous n'avez pas de parents à qui vous voudriez adresser un dernier message ? Vous n'avez donc pas une dernière volonté à exprimer ?

– Si, une seule : que tu crèves bientôt encore plus misérablement que moi. Voilà ma dernière volonté !

Et il déversa encore sur moi une bordée d'injures.

Intchou-Tchouna me prit alors par la main, m'entraîna doucement et me dit :

– Mon jeune frère blanc peut constater lui même que cet assassin ne mérite pas la moindre pitié.

Que pouvais-je lui répondre ? Je ne m'attendais pas à ce que Rattler se comportât de la sorte ? Auparavant, il se montrait plutôt lâche et tremblait quand on lui parlait de la vengeance des Indiens. Et, maintenant, il faisait semblant de se moquer de tous les supplices du monde.

– Ne croyez pas que ce soit du courage, me dit Sam. C'est de la rage, rien que de la rage.

– Mais pourquoi cette rage ?

– Il croit que c'est vous qui l'avez livré aux Rouges, tout simplement. Mais, aussitôt que commenceront les tortures,

vous le verrez prendre une toute autre attitude, si je ne m'abuse. Attention !

Les spectateurs s'assirent et la triste cérémonie commença. Quelques jeunes guerriers sortirent du cercle, le couteau à la main, et se placèrent à une quinzaine de pas de l'assassin. Ils lancèrent leurs couteaux dans sa direction, mais en prenant garde de ne pas l'atteindre. Les lames se fichèrent dans le cercueil sur lequel Rattler était attaché. Les deux premières vinrent se placer à droite et à gauche tout près de ses chevilles, les autres en montant le long de ses jambes.

Au début, Rattler se tint assez bien, cependant, à mesure que les lames approchaient de sa tête, il manifestait de l'inquiétude. Chaque fois qu'une lame fendait l'air il poussait un cri de terreur qui se fit de plus en plus aigu lorsque les couteaux lui frôlèrent le visage.

Pourtant ce n'était là qu'un prélude qui devait servir aux jeunes gens à montrer leur habileté à lancer le couteau. Ceux-ci, après être allés retirer leurs armes, vinrent se rasseoir parmi la foule.

Intchou-Tchouna désigna alors des guerriers plus âgés qui devaient lancer leurs couteaux à une distance de trente mètres. Pendant que le premier s'apprêtait à lancer son arme, le chef alla près de Rattler, désigna un endroit de son bras et ordonna :

– Touche ici !

La lame fendit l'air et avec une exactitude miraculeuse vint s'enfoncer à l'endroit désigné. Elle traversa les muscles et se ficha dans le bois du cercueil. C'était déjà beaucoup plus sérieux et Rattler se mit à hurler comme si sa fin était déjà arrivée. La deuxième lame toucha le bras gauche au même endroit, la troisième et la quatrième se logèrent dans la cuisse, toujours à l'endroit exact désigné par le chef. On ne voyait pas couler le

sang ; car Rattler était habillé, et les Indiens devaient prendre garde de ne point toucher aucun point vital.

Rattler avait-il pensé au début que toute cette mise en scène n'était qu'une comédie ? Je ne sais, mais, en tout cas, il lui fallut déchanter. Il reçut encore des couteaux dans l'avant-bras et dans les mollets. Il hurlait sans s'arrêter.

L'assistance faisait entendre des murmures de désapprobation et de mépris. C'est qu'un Indien se comporte tout autrement au poteau de torture. Quand le spectacle qui ne se terminera que par sa mort commence, il entonne son chant mortuaire où il vante ses actions et raille ses tortionnaires Plus ses souffrances sont vives et plus il insulte violemment ses bourreaux, mais il ne profère ni une plainte ni un cri de douleur. Quand il est mort, ses ennemis eux-mêmes chantent sa gloire et lui font de magnifiques funérailles. C'est, en effet, un honneur pour un Peau-Rouge que d'avoir contribué à donner une mort aussi glorieuse à un guerrier.

Il en est tout autrement quand il s'agit d'un lâche qui hurle à la moindre blessure et implore la pitié. Torturer un tel individu n'est plus une gloire, cela devient même une honte. Les guerriers finissent même par refuser de le torturer. On l'assomme, on le pend ou on l'exécute d'une autre manière aussi avilissante.

Rattler faisait partie des lâches de ce genre. Sans doute ses blessures le faisaient-elles souffrir, mais on ne pouvait pas encore parler de tortures. Il hurlait cependant comme s'il endurait tous les tourments de l'enfer en ne cessant de crier mon nom et de m'appeler auprès de lui. Intchou-Tchouna arrêta alors le supplice et me dit :

– Que mon jeune frère blanc aille le voir et lui demande pourquoi il hurle à ce point. Ce n'est sans doute pas les blessures des couteaux qui lui font pousser ces cris.

Je m'approchai de Rattler et lui demandai :

– Que me voulez-vous ?

– Retirer ces couteaux de mes bras et de mes jambes.

– Mais voyons, ce n’est pas possible.

– Mais je vais en mourir. Qui pourrait supporter tant de blessures ?

– Vous croyiez qu’on allait vous épargner ?

– On vous a bien épargné, vous !

– Moi, je n’ai assassiné personne.

– Vous savez que, lorsque je l’ai fait, j’étais ivre.

– Cela ne change rien à l’affaire. Je vous ai toujours mis en garde contre l’alcool, vous n’avez jamais voulu m’écouter et maintenant vous en supportez les conséquences.

– Vous n’avez pas de cœur. Parlez-leur, je vous en prie, en ma faveur.

– Je l’ai déjà fait. Demandez-moi pardon et vous aurez une mort rapide.

– Une mort rapide ?... Mais moi je ne veux pas mourir... Je veux vivre, vivre !

– Malheureusement c’est impossible.

– Impossible ? Il n’y a donc plus d’espoir, plus d’espoir ?

– Non.

– Plus d’espoir ! Oh ! oh ! oh !

Il poussait des hurlements si effroyables qu’il me fut impossible de rester près de lui. Je le quittai.

– Restez ici, je vous en supplie, me cria-t-il. Sans cela ils vont recommencer.

– Cesse tes lamentations, chien, lui cria Intchou-Tchouna. Tu n'es qu'un coyote puant, et un brave guerrier ne salira pas son arme en te touchant.

Puis, s'adressant à ses guerriers, il continua :

– Quel fils des nobles Apaches voudrait s'occuper de ce lâche ?

Un silence profond régnait dans les rangs.

– Il n'y a donc personne ?

Nouveau silence.

– Uff ! L'assassin n'est pas digne d'être tué par nous. Il n'est pas digne non plus de partager la tombe de Klekih-Petra. Comment un tel crapaud pourrait-il vivre dans les territoires de chasse éternels auprès d'un cygne ? Coupez ses liens.

Il fit signe à deux garçonnets qui coururent à Rattler, retirèrent les couteaux de ses membres et délièrent les courroies qui l'attachaient au cercueil.

– Attachez ses mains par derrière, ordonna le chef.

Les deux enfants – ils ne pouvaient pas avoir plus de dix ans – obéirent, Rattler ne manifesta aucune velléité de résistance.

– Conduisez-le au fleuve et jetez-le à l'eau, cria Intchou-Tchouna. S'il parvient à l'autre rive, il aura la vie sauve.

En entendant ces paroles, Rattler poussa un cri de joie. Il se laissa précipiter dans l'eau par les enfants, il n'avait même pas le courage de s'y lancer lui-même. Il disparut d'abord, mais bientôt il remonta à la surface et essaya de gagner l'autre rive en

nageant sur le dos. Bien que ses mains fussent attachées par derrière, sa tâche n'était guère difficile.

Fallait-il le laisser atteindre l'autre bord et se sauver ? Je ne pouvais pas souhaiter chose pareille. Il avait amplement mérité la mort et, en le laissant se sauver, nous serions responsables des multiples crimes qu'il serait encore amené à commettre dans sa vie. Les deux enfants étaient toujours sur le bord du fleuve à le regarder s'éloigner. Intchou-Tchouna leur dit alors :

– Prenez des fusils et visez-le à la tête.

Les deux garçonnets coururent à l'endroit où se trouvaient les armes des guerriers et choisirent deux fusils. Ils les maniaient avec beaucoup d'adresse. Ils s'agenouillèrent au bord du fleuve et visèrent Rattler.

– Ne tirez pas ! cria celui-ci.

Les deux enfants échangèrent quelques paroles, puis, comme s'il s'agissait d'un sport, laissèrent Rattler s'éloigner encore pendant quelques minutes. Le chef les observait d'un air attentif et je pus voir qu'il savait très bien ce qu'il pouvait attendre de ces enfants. Enfin ceux-ci poussèrent un cri sonore et tirèrent.

Rattler, touché à la tête, disparut aussitôt dans les flots.

On n'entendit point ce cri de triomphe que poussent toujours les Indiens à la mort de leur ennemi. Un lâche comme celui-ci n'en était pas digne. Les Indiens ressentaient un tel mépris pour lui qu'ils ne se soucièrent même pas de son cadavre et le laissèrent emporter par le fleuve. Pourtant, il était fort possible qu'il ne fût pas touché à mort et que tout simplement il ait feint d'être atteint comme moi je l'avais fait. Mais peu importait ! Les Indiens ne jetèrent même pas un coup d'œil dans sa direction.

Intchou-Tchouna se dirigea vers moi et me demanda :

– Mon jeune frère blanc est-il content de moi ?

– Oui, je te remercie.

– Il n'y a pas de quoi. Je n'aurais pas agi autrement, même si tu ne m'avais pas prié de ne pas le supplicier. Ce chien n'était pas digne de mourir au poteau de torture.

– Pourrais-je assister à l'enterrement de Klekih-Petra ? dis-je pour changer de sujet de conversation.

– Oui, je te le demande même... Avant sa mort, tu t'es entretenu avec lui, avant que nous soyons allés chercher les chevaux. Ne vous êtes-vous entretenus que de choses indifférentes ?

– Non, d'ailleurs j'ai l'intention de vous faire connaître notre conversation d'alors.

Je disais « vous », car Winnetou était venu nous rejoindre.

– Après votre départ, dis-je, nous nous assîmes l'un près de l'autre et il me fit des confidences. Il me parla de ses souffrances et de son passé. Puis il me dit qu'il vous aimait beaucoup et que son seul désir était de donner sa vie pour Winnetou. Le Grand esprit allait exaucer ce vœu quelques minutes plus tard.

– Pendant que je tenais sa tête sur mes genoux, alors qu'il agonisait, dit Winnetou, il a parlé dans une langue étrangère que je n'ai pas comprise.

– Il parlait en français.

– Et puis-je savoir ce qu'il t'a dit ?

– Il m'a demandé de ne pas t'abandonner.

– De ne pas m'abandonner ? Mais nous nous connaissions à peine. Et qu'as-tu répondu ?

– Je lui ai promis de me conformer à son désir.

– C'était sa dernière volonté. Tu t'es engagé à ne pas m'abandonner et moi, pendant ce temps-là, je te traitais en ennemi mortel. Un autre aurait succombé au coup de couteau que je t'ai donné, mais par bonheur ton corps a eu assez de vigueur pour le supporter. Je te dois tant ! Sois mon ami.

– Il y a longtemps que je le suis.

– Mon frère !

– De tout mon cœur, si tu le veux.

– Eh bien ! scellons donc notre alliance sur la tombe de celui qui me confia à toi. Un noble Visage Pâle nous a quittés, mais, avant d'aller dans les Prairies Célestes, il nous a laissé un remplaçant. Intchou-Tchouna, le grand chef, nous permettra de sceller cette alliance.

Intchou-Tchouna me tendit la main et dit, d'une voix vibrante de sincérité :

– Je vous le permets. Et vous serez plus même que des frères. Une âme dans deux corps, l'âme d'un vaillant guerrier. Howgh !

J'allai à l'endroit où l'on creusait déjà le tombeau et demandai un tomawak, puis, accompagné de Sam, de Dick et de Will, je me rendis dans la forêt proche. Là, nous choisîmes un arbre que nous élaguâmes et avec lequel nous confectionnâmes une croix primitive.

Lorsque nous fûmes prêts, nous regagnâmes la grève près du fleuve. La cérémonie funéraire était déjà commencée. Les Indiens, accroupis en demi-cercle autour du tombeau de pierre qui s'élevait rapidement, chantaient une longue mélopée. Parfois leur chant était entrecoupé de cris de douleur, pareils aux éclairs qui traversent un ciel sombre et chargé de nuages.

Sous la surveillance de leur chef, une douzaine d'Indiens édifiaient le tombeau. J'aperçus, entre le groupe des travailleurs

et celui des guerriers, un individu vêtu d'une manière étrange et couvert de totems, qui exécutait une danse singulière.

– Qui est-ce ? demandai-je à Sam, intrigué.

– Le sorcier, répondit-il. Il vous déplaît, si je ne m'abuse.

– Je dois l'avouer.

– Tâchez de n'en rien laisser paraître. Vous offenseriez mortellement les Apaches ; ne les heurtons pas dans leurs coutumes, ils se montrent eux-mêmes tolérants envers nous en nous laissant planter cette croix.

À ce moment, survint Nso-Tsi, qui revenait du pueblo, portant dans chaque main une petite tasse. Elle alla jusqu'au fleuve, remplit les tasses, puis les plaça à droite et à gauche du cercueil.

Intchou-Tchouna fit alors un signe de sa main et le chant religieux s'arrêta net. Le sorcier se jeta à terre. Le chef marcha lentement jusqu'au cercueil et commença à parler d'une voix solennelle :

– Le matin, le soleil se lève à l'est et, le soir, il se couche à l'ouest. La nature se réveille au printemps et s'endort aux approches de l'hiver. Il en est de même pour les hommes. Ai-je dit vrai ?

– Howgh ! gronda la tribu.

– Mais si le soleil se couche le soir, le lendemain, de bonne heure, il surgit à nouveau à l'horizon. Quand la nature se meurt en hiver, elle ressuscite au printemps. Ai-je dit vrai ?

– Howgh !

– Klekih-Petra nous a enseigné que l'homme dont nous enterrons le corps dans un cercueil ressuscite après sa mort comme le soleil à l'aube et la nature avec la première lune de printemps, pour vivre désormais dans les Prairies Célestes, au-

près du Grand Esprit. En ce moment, Klekih-Petra sait déjà s'il nous a dit vrai puisqu'il a disparu comme le soleil au crépuscule et que son âme est allée rejoindre le pays des morts auquel elle avait tant aspiré.

– Howgh !

– Il a été assailli par un misérable agresseur comme un agneau par une bête puante. Il était en bonne santé et joyeux, prêt à rejoindre avec nous le camp des Apaches, lorsqu'il fut frappé à mort par la balle meurtrière. Pleurez sa mort, mes frères !

Un sourd murmure s'éleva, de plus en plus vibrant, qui se prolongea en un lugubre et profond cri de douleur. Puis le chef continua :

– Nous avons vengé sa mort. Mais, avant de nous quitter, il nous a désigné un autre Visage Pâle pour être notre ami et notre frère. Voici Old Shatterhand, qui connaît toutes les sciences auxquelles Klekih-Petra nous a initiés. Il abat le grizzli d'un coup de couteau et terrasse ses ennemis de son poing redoutable. Intchou-Tchouna et Winnetou sont tombés à plusieurs reprises dans ses mains, mais, au lieu de les tuer, il les a protégés et est toujours, au fond du cœur, resté notre ami. Ai-je dit vrai ?

– Howgh !

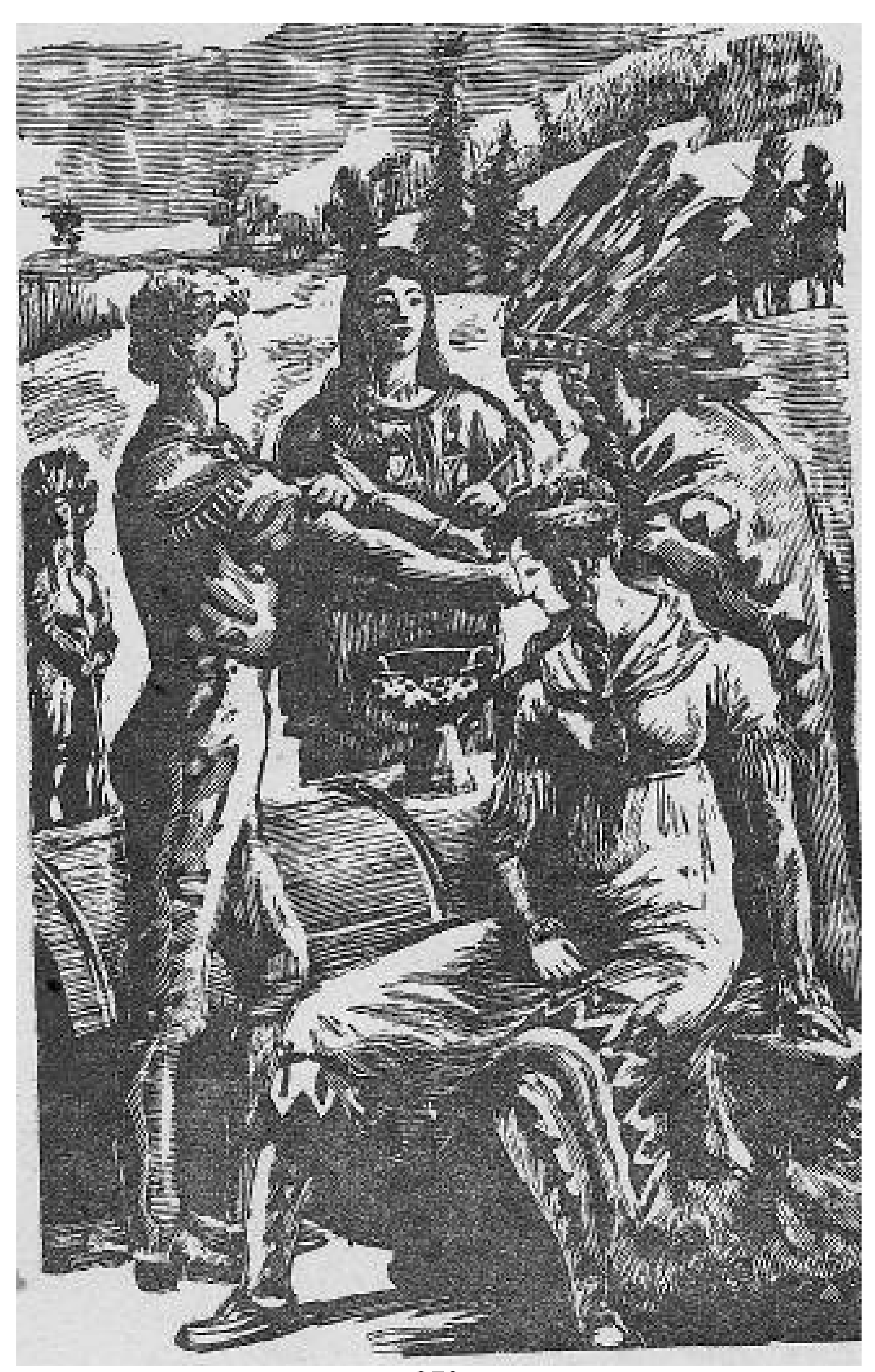
– Le dernier vœu de Klekih Petra a été que Old Shatterhand lui succède parmi nous, comme conseiller fidèle des guerriers Apaches. Old Shatterhand lui a promis de satisfaire son désir et c'est pourquoi je vous demande de l'admettre dans notre tribu. Il faudrait pour cela qu'il fume le calumet de paix avec chacun de nos guerriers. Mais nous ferons mieux : il boira le sang de Winnetou, et Winnetou boira son sang. Ainsi, il deviendra le sang de notre sang, la chair de notre chair. Les guerriers Apaches y consentent-ils ?

– Howgh ! Howgh ! Howgh ! clamèrent les Apaches.

– Je demande donc à Old Shatterhand et à Winnetou de s’avancer jusqu’au cercueil et de verser quelques gouttes de leur sang dans cette eau de l’amitié.

Nous nous plaçâmes de chaque côté du cercueil et Intchou-Tchouna, retroussant les manches de son fils, lui fit une légère piqûre au bras avec un poignard. Quelques gouttes de sang tombèrent dans la tasse que le vieux chef tendait sous la blessure. Puis ce fut à mon tour de me soumettre à la même cérémonie. Enfin, il me tendit la tasse qui contenait le sang de Winnetou et, se retournant vers celui-ci, lui présenta l’autre tasse où avait coulé le mien. Il dit alors :

– L’âme vit dans le sang. Que les âmes de ces deux guerriers s’unissent inséparablement pour n’en former qu’une seule, noble et puissante. Que la pensée de Old Shatterhand devienne celle de Winnetou, et que la volonté de Winnetou soit aussi celle de Old Shatterhand. Buvez ce sang !



Nous vidâmes chacun notre tasse, emplie par l'eau pure de la rivière et à peine troublée par les quelques gouttes de sang qu'elle contenait. Le chef me tendit alors la main et me dit :

– Tu es maintenant comme Winnetou, fils de mon sang et guerrier de ma tribu. Ton nom retentira bientôt dans les savanes les plus éloignées et sera vénéré de tous. Tu es devenu le chef des Apaches et chaque tribu de notre peuple te doit le respect.

Ma situation avait bien rapidement changé du tout au tout. Simple précepteur à Saint-Louis, il y a quelques mois encore, j'étais maintenant promu au rang de chef dans une tribu de sauvages. Mais j'avoue que ces sauvages me plaisaient beaucoup plus que tous les Blancs que j'avais rencontrés jusqu'à présent.

Lorsque Intchou-Tchouna eut terminé son discours, les Apaches, y compris les enfants, se levèrent et m'acclamèrent à grands cris. Le chef ajouta encore quelques mots :

– Nous venons d'admettre au sein de notre tribu un nouveau Klekih-Petra. Ensevelissons maintenant ce cadavre dans son tombeau.

Je prononçai une courte prière sur le cercueil, qui fut ensuite placé dans le mausolée. Pendant qu'on en fermait l'ouverture à l'aide de gros blocs de pierre, les guerriers entonnèrent un nouveau chant funèbre, et ce ne fut que lorsque la dernière pierre eut été posée que les Apaches se dispersèrent peu à peu...

Après le repas du soir, qui nous fut servi à la table du grand chef, Winnetou me demanda :

– Mon frère désire-t-il se reposer ou préfère-t-il sortir avec moi ?

– Je vais avec toi, lui répondis-je, sans lui demander où il comptait aller.

Nous quittâmes le pueblo et nous dirigeâmes vers le fleuve. Je m'y attendais. Un esprit aussi délicatement élevé que celui de Winnetou devait souhaiter dire adieu dans le silence et le recueillement à son maître disparu.

Lorsque nous fûmes à proximité de la tombe, nous nous assîmes sans mot dire. Winnetou me prit la main et la garda entre les siennes. La nuit était tombée et un profond silence régnait. Enfin, Winnetou parla :

– Mon frère Old Shatterhand pourra-t-il oublier que nous avons été ennemis ?

– Je l'ai déjà oublié, lui répondis-je avec chaleur.

– Pourtant il y a quelque chose que tu ne pourras pas oublier.

– Quoi donc ?

– L'insulte que mon père t'a faite.

– Quand il m'a craché au visage ?

– Oui. Tu sais qu'une telle insulte ne peut se laver qu'avec le sang.

– Mon frère Winnetou ne doit pas se tourmenter à cette pensée. C'est oublié, et définitivement.

– Vraiment ?

– Crois-tu que Old Shatterhand aurait pu tolérer une telle insulte sans la venger aussitôt s'il l'avait prise pour telle ?

– En effet, nous avons été étonnés que tu n'aies rien fait pour y répondre... Tu ne peux pas encore connaître les coutumes de notre peuple. Aucun guerrier ne reconnaît volontiers qu'il a commis une erreur et un chef encore moins que tout autre. Intchou-Tchouna sait bien qu'il a été injuste à ton égard, mais il ne peut s'humilier devant toi. Il m'a confié la mission de

t’en parler. C’est donc Winnetou qui vient te demander pardon à la place de son père.

– Il n’en est nul besoin.

– Nous t’en sommes infiniment reconnaissants. Et maintenant, permets-moi de te poser une question. Pourquoi mon frère a-t-il quitté son pays natal ?

Les Peaux-Rouges n’ont pas l’habitude de s’enquérir ainsi des affaires d’autrui. Cependant Winnetou était devenu mon frère et sa curiosité était légitime. D’ailleurs, ce n’était peut-être pas le seul motif qui le poussait à me poser cette question.

– Pour tenter ma chance, lui dis-je.

– Qu’est-ce, au juste, que la chance ?

– La fortune.

À peine eus-je prononcé cette parole qu’il me lâcha la main qu’il avait gardée dans les siennes. Je compris sa pensée. Il devait se dire qu’il s’était mépris sur mon compte.

– La fortune, dit-il enfin à voix basse. C’est donc pour cela... pour cela.

– Que veux-tu dire ?

– C’est pour cela que tu es venu... avec...

Je voyais qu’il ne pouvait achever sa phrase, tant ses pensées étaient douloureuses.

– Avec les voleurs de terre, achevai-je d’un ton décidé.

– Tu l’as dit. Tu t’es joint à leur groupe pour acquérir la richesse. Mais crois-tu que la richesse procure le bonheur ?

– Mais oui.

– Tu te trompes. La richesse a fait le malheur des Peaux-Rouges, c'est pour l'or qu'ils sont, encore aujourd'hui, chassés de pays en pays par les Blancs. Ils nous suivent de prairie en prairie, de montagne en montagne, nous dépouillant de nos steppes, de sorte que nous disparaîtrons tôt ou tard de cette terre. C'est l'or qui en est la cause. Mon frère ne devrait pas se faire le serviteur de l'or.

– Je n'en suis pas le serviteur.

– Et pourtant tu viens de dire que c'est la fortune que tu venais chercher ici.

– C'est exact. Mais il y a richesses et richesses. D'aucuns ont beaucoup d'argent, d'autres, beaucoup de connaissances, des expériences utiles, une grande réputation, la gloire, enfin ! si Dieu la leur accorde.

– Uff ! uff ! Cela change complètement. Mais comment se fait-il donc que Old Shatterhand se soit pourtant joint aux voleurs de terre. Ne savait-il pas que ceux-ci commettaient un crime contre les Rouges ?

– Certes, j'aurais dû le savoir, mais je t'avoue que je n'y avais jamais songé auparavant. J'étais heureux de devenir prospecteur, car on me promettait une récompense honnête pour mon travail.

– Une récompense ? Mais vous n'avez pourtant pas achevé votre travail ? Ou peut-être vous a-t-on payé d'avance ?

– Non, on ne nous a donné qu'un acompte. Je ne pourrai toucher le salaire de mon travail que lorsque notre tâche sera achevée.

– Cela veut dire que tu as travaillé en vain ?

– Oui.

– Cette perte est-elle importante ?

– Dans ma situation, j’avoue qu’elle l’est.

Il se tut une minute, puis :

– Je regrette que nous t’ayons, involontairement, causé du tort. Tu n’es sans doute pas riche.

– Non, je ne manque de rien, mais, en ce qui concerne l’argent, je ne suis qu’un pauvre diable.

– Et combien de temps vous fallait-il encore pour achever vos travaux d’arpentage ?

– Quelques jours.

– Uff ! Uff ! Si je t’avais connu à ce moment, j’aurais attendu un peu avant d’attaquer les pionniers.

– Pour que je puisse achever mon travail ? demandai-je, ému de tant de noblesse de cœur.

– Mon frère l’a dit.

– Tu aurais donc consenti au vol de ces terres qui sont vôtres.

– Non. Pas au vol, mais, après tout, les traits que tu marques sur du papier ne peuvent guère nous faire de tort. On ne peut parler de vol que lorsque les ouvriers des Visages Pâles arrivent pour construire la route du cheval de feu à travers nos territoires de chasse. Je pourrais…

Il se tut tout à coup, comme pour mettre de l’ordre dans ses idées. Puis il ajouta :

– Pour avoir ton argent, tu as sans doute besoin des papiers avec les dessins ? Malheureusement, mes guerriers les ont brûlés. Nous n’avons gardé que vos instruments, car je sais qu’ils ont une grande valeur.

– J’ai la copie de tous ces dessins.

– Uff ! uff ! comment se fait-il ?

– Ils sont dans ma poche. Tu as été assez bon pour ordonner à tes guerriers de me laisser mes objets personnels...

– Uff ! uff !

Cette exclamation était poussée d'une voix mi-surprise, mi-satisfaite. Puis il se tut et plongea dans ses pensées. J'appris plus tard qu'il envisageait un projet qui n'aurait sans doute jamais germé dans le cerveau d'un Blanc, mais Winnetou était plus noble et plus désintéressé que quiconque de notre race. Enfin, il se leva.

– Maintenant, nous allons rentrer, dit-il. Mon frère blanc a subi un grand tort à cause de nous, mais Winnetou fera le nécessaire pour le réparer. Toutefois, auparavant, il faut que tu te rétablisses complètement parmi nous.

Nous regagnâmes le pueblo, où nous passâmes, Sam, ses deux compagnons et moi, notre première nuit de liberté.

Le lendemain matin, au cours d'une cérémonie solennelle, les guerriers rouges fumèrent le calumet de paix avec Sam, Dick et Will. Bien entendu, cela ne se passa pas sans d'interminables discours. Le plus fleuri et le plus applaudi fut naturellement celui de Sam, qui était à tel point farci de plaisanteries inattendues que les Indiens eurent toutes les peines du monde à conserver leur gravité ordinaire. Il termina par une péroraison où il était longuement question de moi et dans laquelle il prouvait qu'au fond, si j'avais réussi à avoir la vie sauve, ce n'était que grâce à une chance extraordinaire qui ne pouvait échoir qu'à un greenhorn. Mais il dit tout cela avec tant de gentillesse qu'il me fut impossible de lui en garder rancune.

Vint ensuite une période de calme, mais non pas de farniente. Sans doute, Sam, Dick et Will étaient ravis de l'hospitalité qui leur était accordée par les Apaches et passaient leurs journées à se reposer ; tout au plus, Sam faisait-il chaque

jour de longues randonnées avec sa Mary afin de continuer le dressage de la bête. Quant à moi, je n'avais guère le loisir de me reposer sur mes lauriers. Winnetou avait décidé de me mettre à l'école de la Prairie.

Nous sortions tous les matins de bonne heure et parfois nous restions absents une ou deux journées. Nous faisions de longues promenades à cheval et je devais apprendre toutes les ficelles utilisées par les Apaches dans la chasse ou dans la lutte. Nous errions dans la forêt et Winnetou m'enseignait l'art d'avancer en rampant sans être aperçu par l'ennemi. Souvent il me quittait et je devais alors retrouver sa piste quand il avait dissimulé sa trace autant que possible. Que de fois il restait caché dans un fourré d'arbustes ou de joncs près du Rio Pecos ou dans la forêt à m'observer, pendant que je peinais en vain à rechercher sa trace ! Il m'indiquait ensuite mes fautes et m'expliquait comment j'aurais dû agir. C'était un parfait professeur, qui avait autant de goût pour l'enseignement que je prenais de plaisir à ses leçons. Sans doute, ne me décernait-il jamais d'éloges, mais il ne me décourageait jamais non plus.

Que de fois je rentrais de ces excursions, les membres rompus ! Mais, une fois au pueblo, ce n'était pas encore le repos qui m'attendait, car je m'étais proposé d'apprendre à fond le langage des Apaches. Intchou-Tchouna, Nso-Tsi et Winnetou m'enseignaient tour à tour leur langue. Parfois la sœur de Winnetou participait à nos excursions. Elle était toujours visiblement enchantée quand je parvenais à résoudre les problèmes qui m'étaient posés.

Un jour que nous nous trouvions dans la forêt tous les trois, Winnetou m'enjoignit de m'éloigner et de ne revenir qu'au bout d'un quart d'heure. Il m'assigna pour tâche de retrouver les traces de sa sœur, qu'il se chargeait de cacher. Je m'éloignai donc et ne revins qu'au bout du temps convenu. Je pus d'abord distinguer assez nettement la trace de mes amis, mais, à un en-

droit précis, les marques laissées par les légers mocassins de la jeune fille disparurent complètement.

Je savais certes que son pas était léger comme l'empreinte d'un oiseau, mais, comme le terrain était assez humide, elle ne pouvait cependant avoir disparu ainsi. Et cependant, malgré tous mes efforts, je ne pouvais plus rien distinguer, pas même une herbe foulée sous ses pieds, alors que pourtant le sol était tout indiqué pour garder les empreintes. Je pouvais bien distinguer celles de Winnetou, mais c'était sa sœur que je devais retrouver.

Une fois de plus j'examinai la piste, sans rien relever de nouveau. Pourtant je me dis qu'il était impossible, malgré tous les artifices de Winnetou, de faire disparaître aussi complètement une trace... Peut-être, après tout, n'avait-il même pas eu à l'effacer ? Peut-être les pieds de Nso-Tsi n'avaient-ils pas même touché le sol ?

J'examinai de plus près la trace de Winnetou, ses empreintes étaient gravées profondément dans l'herbe, plus profondément qu'avant la disparition des traces de sa sœur. Après avoir réfléchi, j'en conclus qu'il avait dû prendre sa sœur dans ses bras et l'avait ainsi conduite dans le fond du fourré. La solution du problème devenait ainsi un jeu d'enfant.

Si Winnetou avait avancé tout seul, me dis-je, de ses bras libres il aurait pu facilement écarter les branches qui barraient son chemin. Mais s'il avait sa sœur dans les bras, je trouverais sans doute des branches cassées. Je suivis donc sa trace et en effet, bien que Nso-Tsi ait sans doute fait de son mieux pour aider son frère, je distinguai sur la piste quelques rameaux cassés que je n'aurais sans doute pas trouvés si Winnetou avait marché seul.

La piste conduisait à une clairière de la forêt, puis se continuait de l'autre côté du fourré. Ils étaient sans doute tous les deux dans un buisson, persuadés que je ne trouverais pas faci-

lement la trace de Nso-Tsi. J'aurais pu les rejoindre directement, mais je voulus leur faire une surprise et, avec d'infinies précautions, je contournai la clairière. Parvenu de l'autre côté ; je me mis de nouveau en quête des traces de Winnetou.

Comme mes amis ne pouvaient être très éloignés, je me jetai à plat-ventre à la recherche des empreintes. Celles-ci s'arrêtaient là, j'étais donc certain qu'ils se cachaient non loin de la clairière.

Tout à coup, je les aperçus. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, en me tournant le dos, car ils m'attendaient plutôt par l'autre chemin. Ils se parlaient à voix basse, de sorte que je ne pouvais rien entendre de leur conversation. Je me rapprochai encore d'eux et j'étais déjà sur le point de manifester ma présence, lorsque, tout à coup, j'entendis s'élever légèrement la voix de Winnetou :

– Vais-je aller le chercher ?

– Non, répondit Nso-Tsi, il nous retrouvera bien.

– Ma sœur se trompe, je le crains. Old Shatterhand a déjà beaucoup appris, il est vrai, mais cette fois-ci il ne pourra parvenir jusqu'à nous. Les traces de ma sœur ont disparu dans les airs, comment pourrait-il les retrouver ?

– Il les retrouvera. Mon frère Winnetou m'a dit que nul ne pouvait plus tromper Old Shatterhand. Pourquoi prétend-il maintenant le contraire ?

– Sans doute ses yeux reconnaissent aujourd'hui toutes les traces laissées sur la terre, mais il ne pourra trouver celles qui n'y sont pas inscrites.

– Et pourtant il y arrivera, car il parvient à tout ce qu'il tente.

Elle parlait à voix basse et pourtant elle avait prononcé ces paroles sur un ton de telle conviction que je m'en sentis fier.

– Oui, continua Winnetou, je n'ai encore vu personne comprendre toutes choses avec autant de facilité. Pourtant, il y a une chose qu'il semble ne pas comprendre et cela chagrine beaucoup le cœur de Winnetou.

– De quoi parles-tu ?

– Tu le sais bien ; de cette chose que nous désirons tous...

J'étais déjà sur le point de trahir ma présence, mais, à ces paroles, je résolus d'attendre encore avant de sortir de ma cachette. Quel était donc le souhait mystérieux de ceux qui m'étaient si chers ?

– Mon frère Winnetou lui en a-t-il déjà parlé ? demanda la jeune fille.

– Non.

– Et notre père, Intchou-Tchouna ?

– Non, il avait l'intention d'en faire la proposition à Old Shatterhand, mais je l'ai prié d'attendre.

– Et pourquoi donc ? Nso-Tsi aime ce Visage Pâle et elle est fille du plus grand chef Apache.

– Certes ! Chaque guerrier rouge et même chaque Visage Pâle serait heureux d'apprendre que Nso-Tsi souhaite de devenir sa squaw. Tous, sauf Old Shatterhand.

– Son cœur serait-il donc déjà pris-par une femme blanche ?

– Non.

– Tu en es sûr ?

– Oui, nous avons parlé à plusieurs reprises des femmes blanches et j'ai compris qu'il n'avait jamais donné son cœur à personne.

– Eh bien ! c'est à moi qu'il le donnera.

– J'ai bien peur que ma sœur ne se trompe. Old Shatterhand pense autrement que tu ne le crois. La squaw qu'il se choisira devra tenir parmi les femmes la même place que celle qu'il tient, lui, parmi les hommes.

– Et moi, ne puis-je pas tenir cette place ?

– Si, mais seulement parmi nous. Ma sœur connaît-elle le monde ? Possède-t-elle l'instruction des femmes blanches ? Elle a certes tous les talents de nos squaws, mais n'a aucune notion de la façon dont doit se conduire la femme d'un Visage Pâle. Or, Old Shatterhand méprise la richesse et un beau visage ne peut le satisfaire entièrement. Il aspire à d'autres dons que ceux qu'il peut trouver chez une fille de nos tribus.

Nso-Tsi pencha la tête, et se tut. Winnetou lui caressa alors le visage et lui dit :

– Mon cœur est triste de verser la douleur dans l'âme de ma sœur, mais Winnetou dit toujours la vérité, même quand elle est pénible. Peut-être pourtant pourrait-il indiquer à Nso-Tsi la voie qu'elle doit suivre pour obtenir ce qu'elle désire.

La jeune fille leva ses yeux, qui brillèrent d'un éclat incomparable tandis qu'elle demandait d'une voix pleine d'espoir :

– Quelle voie ?

– Celle qui conduit aux villes des Visages Pâles.

– Mon frère pense-t-il que je doive m'y rendre ? Pourquoi donc ?

– Pour apprendre tout ce qui te sera nécessaire pour conquérir l'amour de Old Shatterhand.

– S'il en est ainsi, je désire partir aussi vite que possible. Winnetou accède-t-il à la demande que je veux lui faire ?

– De quoi s’agit-il ?

– Parle à Intchou-Tchouna, notre père, et demande-lui de me laisser partir pour les cités des Visages Pâles. Il ne repoussera pas ma demande si tu... ?

Je ne voulus pas écouter plus longtemps leur conversation et, un peu confus, je rebroussai chemin. Il me semblait presque criminel d’avoir ainsi surpris cette conversation intime entre le frère et la sœur. Quelle situation embarrassante pour nous trois si j’avais trahi ma présence ! Je devais donc redoubler de précautions dans ma retraite, car le moindre bruit, le craquement d’une branche auraient aussitôt révélé à mes amis que j’avais percé le secret de la belle Indienne.

Je réussis à me retirer sans les alerter, contournai la clairière et me présentai devant eux par le chemin par lequel ils m’attendaient.

Winnetou manifesta une légère surprise en me voyant ainsi surgir brusquement, et Nso-Tsi fut tout heureuse de pouvoir lui dire :

– J’avais bien dit à mon frère que Old Shatterhand arriverait à nous trouver, malgré toutes nos précautions !

– Ma sœur avait raison et j’avoue m’être trompé. Old Shatterhand peut désormais suivre la piste des hommes non seulement avec ses yeux, mais aussi par la pensée. Il n’a plus rien à apprendre de moi.

C’était le premier éloge que j’entendais de sa bouche et j’en fus plus fier qu’autrefois de ceux de mes professeurs de lycée.

– Il y a cependant bien des choses qu’il me faut encore apprendre, lui répondis-je. Mon frère Winnetou est trop indulgent pour moi, mais je ferai tout mon possible pour ne pas me montrer indigne d’un tel maître.

Le soir de cette mémorable journée, Winnetou m'apporta un costume de chasse à l'indienne, en cuir blanc piqué de rouge.

– Nso-Tsi te demande, me dit-il, de porter désormais ce vêtement. Le tien, ajouta-t-il en souriant, n'est plus guère digne de ce nom.

Winnetou disait vrai. Même pour la Prairie, mes vêtements étaient passablement loqueteux et si je m'étais présenté, ainsi vêtu, dans une ville européenne, la police m'aurait immédiatement couru sus. Mais pouvais-je accepter un si précieux cadeau de la part de Nso-Tsi ?

Winnetou parut avoir deviné ma pensée et me dit.

– Tu peux accepter ce vêtement sans hésiter, car c'est moi qui l'ai commandé et ma sœur n'a fait qu'exécuter mes instructions. C'est un cadeau de Winnetou.

Le lendemain matin, j'essayai mon nouveau costume. Il m'allait à merveille. Le meilleur tailleur de New-York n'aurait pu mieux réussir. Je me rendis aussitôt auprès de ma jolie couturière, qui fut ravie de mes compliments.

Un peu plus tard arrivèrent Dick et Will qui, eux aussi, avaient reçu des vêtements flambant neufs, confectionnés par des Indiens.

Lorsque nous nous fûmes suffisamment admirés, je descendis dans la vallée du Rio Pecos pour m'exercer au lancement du tomahawk. Tout à coup, j'aperçus une curieuse silhouette humaine qui se dirigeait vers moi avec majesté. Je distinguai un vêtement indien tout neuf et une immense paire de mocassins. On voyait encore un chapeau de feutre grand comme une meule, aux bords mélancoliquement inclinés, sous lesquels je crus apercevoir une barbe broussailleuse, un nez imposant et deux petits yeux rusés. Je reconnus alors Sam Hawkens. Il planta droit devant moi ses jambes grêles et me demanda avec orgueil :

– Connaissez-vous, sir, le gentleman qui se présente devant vous ?

– Hum ! répondis-je, il me faut d'abord l'examiner soigneusement.

Je le pris par le bras, le fit pirouetter trois fois sur lui-même, l'examinai sur toutes ses faces et lui déclarai finalement :

– Ce magnifique seigneur est Sam Hawkens en personne, si je ne m'abuse.

– Yes, mylord ! Vous ne vous abusez pas. C'est moi-même en chair et en os, grandeur naturelle. Constatez-vous un changement dans ma personne ?

– Je vois ce splendide vêtement de peau d'ours. Qui l'a confectionné ?

– Vous ne connaissez pas la jolie Kliuna-Ay ?

– Non, mais je sais que Kliuna-Ay veut dire Lune. S'agit-il d'une jeune fille ou d'une femme ?

– Ni de l'une, ni de l'autre… C'est-à-dire…

– Ce serait donc une vénérable grand'mère.

– Erreur profonde ! Puisqu'elle n'est ni jeune fille ni femme, c'est donc une veuve. La veuve d'un guerrier Apache tombé dans la lutte avec les Kiowas.

– Et que vous vous proposez sans doute de consoler ?

– Well, sir, dit-il en acquiesçant de la tête ; elle m'a tapé dans l'œil et maintenant je cherche de mon mieux à lui être agréable.

– Mais voyons, Sam, une Indienne.

– Et puis après ? D'ailleurs, c'est un excellent parti.

– En quoi ?

– Elle est réputée pour savoir admirablement tanner les peaux.

– Vous voulez peut-être lui confier la vôtre pour la faire tanner aussi ?

– Pas de plaisanteries stupides, mon ami ! Je parle sérieusement. Je pense au mariage, comprenez-vous ?... Elle a un gentil minois, rond comme la lune. Je vais l'épouser, si je ne m'abuse.

– Et vous, est-ce que vous lui plaisez ?

– Je pense bien !

– Elle a le goût délicat.

– Certes ! et je ne la laisserai pas languir longtemps. Notre mariage aura lieu très prochainement.

– Mes félicitations ! Et qu'avez-vous fait de votre vieux costume ?

– Je l'ai jeté, je n'en ai plus besoin.

– Pas possible ! Autrefois vous m'aviez dit que vous ne le céderiez pas pour dix mille dollars.

– C'était autrefois. Je ne connaissais pas encore Kliuna-Ay. Les temps ont changé.

Le lendemain matin, je l'aperçus devant le pueblo. Il avait l'air absorbé.

– Quel souci astronomique vous tourmente, mon cher Sam ?

– Pourquoi astronomique ? Je ne comprends pas.

– À vous voir, on dirait que vous scrutez le ciel pour y découvrir une nouvelle comète, ou plutôt une nébuleuse couvrant le visage de la lune.

– Au fond, c'est presque cela… Je croyais avoir découvert une comète, et puis je vois que ce n'est qu'une nébuleuse.

– Quelle comète ?

– Elle… Kliuna-Ay.

– Ah bon ! Eh bien ! la pleine lune serait-elle devenue aujourd'hui une nébuleuse ?. Comment cela ?

– Je lui ai demandé si elle voulait se remarier. Elle m'a répondu qu'elle n'en avait aucune envie.

– Il ne faut pas pour cela abandonner tout espoir. Ayez confiance. Rome non plus n'a pas été construite en un jour.

– C'est vrai. Pour faire mon costume aussi, il a fallu plus d'un jour. J'envisagerai donc l'avenir avec confiance.

Les jours suivants, je revis encore Sam, constatai que son visage devenait de plus en plus morose. La pleine lune devait diminuer à vue d'œil.

Quelques jours plus tard, enfin, il vint me trouver, vêtu de son ancien costume.

– Qu'est-ce que cela veut dire, mon ami ? m'exclamai-je. Je croyais que vous ne vouliez plus de votre ancienne défroque et, si je ne m'abuse, vous m'aviez même affirmé que vous l'aviez jetée.

– C'est vrai.

– Et, pourtant, vous la remettez ?

– Oui, parfaitement.

– Par dépit ?

– Et comment ! Je crève de rage.

– Alors, dernier quartier, hein ?

– Pis, éclipse. Je ne veux plus revoir cette Kliuna-Ay.

– Serait-il indiscret de vous demander quelques détails ?

– Pas du tout. Hier, je suis allé la voir comme à l'ordinaire, pour lui faire la cour. Je dois d'ailleurs vous dire que, ces derniers temps, elle répondait assez mal à mes sentiments. Elle me parlait à peine et ne me répondait que par monosyllabes. Eh bien ! figurez-vous qu'hier, dans mon chagrin, je m'appuyai la tête contre le tronc d'arbre. Il y avait là une coquine de petite branche, mes cheveux s'y entortillèrent, et figurez-vous que, lorsque je me levai, j'éprouvai une drôle de sensation sur la tête. Je me retourne pour voir ce que c'est et… que vois-je ?

– Votre perruque, si je ne m'abuse ?

– Ma perruque, sir, qui était restée accrochée à la branche. Mon chapeau était tombé par terre.

– Mais l'éclipse…

– Elle se produisit sans plus tarder. Tout d'abord elle me regarda comme… comme bref, comme on regarde un homme qui n'a plus de cheveux.

– Et puis ?

– Et puis, elle se mit à hurler comme si ç'avait été elle qui serait chauve et non pas moi.

– Non ?

– Parfaitement. Elle s'enfuit en criant toujours et je ne l'ai pas revue depuis.

– La nouvelle lune pourra pourtant revenir bientôt et réapparaître au firmament de vos désirs.

– Jamais. D'ailleurs, elle m'a envoyé un message.

– Que vous a-t-elle fait dire ?

– Elle me demande de ne plus aller la voir, car, dans sa sottise, elle veut à tout prix un homme qui ait des cheveux sur la tête. Sauvage ! Elle ne comprend même pas qu'au fond une perruque vaut mieux, coûte de l'argent, est un objet d'art, alors que tout le monde peut avoir bêtement des cheveux.

– Eh bien ! à votre place et puisque c'est ainsi, je me ferais repousser les cheveux.

– Vous vous moquez de moi, mon ami. C'est mal. Je viens vous trouver pour que vous mettiez du baume dans ma blessure et vous retournez le couteau dans la plaie. Tant pis. Il ne me reste qu'à vous souhaiter d'avoir, vous aussi, une perruque et d'être par-dessus le marché mis à la porte par une squaw rouge. Adieu !

Et il s'éloigna avec dignité.

– Sam ! criai-je. Encore une question ?

– Que voulez-vous ? fit-il en s'arrêtant.

– Qu'est devenu votre nouveau costume ?

– Je le lui ai renvoyé. Je voulais le mettre pour mon mariage, mais, puisqu'il n'y aura pas de mariage, je n'en ai plus besoin. Howgh !

Un peu plus tard, lorsque la colère de mon ami se fut tant bien que mal apaisée, il m'avoua qu'au fond il se félicitait de rester célibataire. Il était content de se retrouver dans sa vieille veste de chasse, qui était bien plus pratique et surtout bien plus confortable que tous les oripeaux à la mode indienne.

Le soir, après le dîner, Intchou-Tchouna me parla, à propos du mariage manqué de Sam, de l'union des Blancs et des Peaux-Rouges en général. Je compris qu'il voulait me sonder et lui répondis avec réserve, car pour rien au monde je n'aurais voulu blesser mes nouveaux amis. Je sus plus tard qu'Intchou-Tchouna avait déduit de mes paroles que, si Nso-Tsi voulait épouser un Blanc, il lui faudrait d'abord se civiliser. Quant à moi, bien entendu, je souhaitais à Nso-Tsi d'épouser le plus vaillant des guerriers rouges, mais si j'étais venu dans le Wild West, ce n'était pas pour épouser une Indienne. D'une manière générale, je ne pouvais pas songer au mariage, car ma vie vagabonde ne s'y prêtait guère.

Ce n'est que le lendemain matin, que j'appris l'importance qu'Intchou-Tchouna avait attribuée à notre conversation. Il m'entraîna au plus haut étage du pueblo, là où je n'étais encore jamais allé. Il me montra dans une case tous nos instruments de précision, qui y avaient été soigneusement rangés.

– Regarde bien si rien ne manque, me dit le chef d'un ton affable.

Je le remerciai avec chaleur de sa bonté, mais Intchou-Tchouna me coupa la parole et me dit :

– Ces instruments étaient à toi et nous te les avons pris parce que nous te considérions comme un ennemi. Maintenant nous savons que tu es notre frère et il est juste que nous te rendions ce qui t'appartient. Tu n'as donc pas à me remercier. Mais que comptes-tu faire maintenant de ces instruments ?.

– Quand je partirai, je les emporterai et je les rendrai à ceux qui me les ont confiés.

– Dans quelle ville vivent-ils ?

– À Saint-Louis.

– Je sais où cette ville se trouve et Winnetou y est déjà allé. Tu veux donc nous quitter ?

– Je le regrette sincèrement, mais il faudra bien que je parte.

– Moi aussi, je le regrette. Tu es devenu membre de notre tribu et tu aurais pu devenir-un jour un grand chef. Nous espérions que tu resterais avec nous jusqu'à la fin de tes jours, comme Klekih-Petra.

– Ç'aurait été mon plus vif désir, malheureusement mes aspirations sont toutes différentes des siennes. Mais vous me reverrez très souvent, car mon cœur me ramènera toujours parmi vous.

– Je suis heureux de l'apprendre et tu seras toujours le bienvenu dans notre pueblo. Je voudrais cependant savoir ce que tu comptes faire quand tu seras de retour dans la ville des Visages Pâles. Comptes-tu rester avec ceux qui construisent la route du cheval de feu ?

– Certainement pas.

– À la bonne heure. Tu es devenu notre frère et tu ne dois pas rester du côté de ceux qui viennent ici pour nous voler nos territoires de chasse. Mais je sais aussi que, dans les villes des Visages Pâles, tu ne pourras pas vivre de la chasse, comme ici. Winnetou m'a dit que tu étais pauvre. Tu aurais pu avoir de l'argent si nous ne t'avions pas attaqué et mon fils m'a demandé de t'offrir une compensation. Veux-tu de l'or ?

Il me regarda d'un œil si perçant que je compris qu'il voulait me mettre à l'épreuve.

– De l'or ? Vous ne m'avez pas pris d'or, par conséquent je ne peux pas vous en demander.

C'était une réponse diplomatique, ni oui ni non. Mais quel Blanc aurait pu répondre par un refus catégorique à cette ques-

tion ? Je ne pouvais tout de même pas nier que l'or, en tant que *moyen* pour arriver à mes fins, pouvait m'être d'une certaine utilité, mais, bien entendu, le chef des Apaches ne pouvait comprendre ce point de vue.

– Sans doute, répondit Intchou-Tchouna, mais nous t'avons causé un tort certain et je tiens à t'en dédommager. Je peux te confier que, dans les montagnes qui entourent cette vallée, il y a beaucoup d'or. Les hommes Rouges en connaissent les gisements. Nous n'avons qu'à y aller et à en rapporter. En veux-tu ?

D'autres auraient accepté avec enthousiasme, mais je doute fort qu'ils auraient reçu quoi que ce soit. Je flairai le piège dans l'expression du visage d'Intchou-Tchouna.

– Merci, tu es trop bon, répondis-je. La fortune acquise sans effort ne me tente pas. Je suis pauvre, c'est vrai, mais je suis tout de même sûr de ne pas mourir de faim quand je retournerai dans la cité des Blancs.

La lueur de méfiance qui brillait au fond des yeux d'Intchou-Tchouna disparut alors tout à coup. Il me serra la main et me dit, d'une voix chaleureuse :

– Tes paroles me montrent d'une façon éclatante que nous ne nous sommes pas trompés sur ton compte. La poudre d'or que cherchent les Blancs dans nos montagnes est la poudre de la mort. Elle anéantirait ton âme en même temps que ton corps. J'ai voulu te mettre à l'épreuve. Non, je ne t'aurais pas donné d'or, car je t'aime trop pour cela, mais nous allons te dédommager dans la mesure du possible. Tu achèveras le travail que tu as dû interrompre et tu recevras la prime à laquelle tu as droit.

– Tu veux donc que j'achève le travail pour lequel tu as puni de mort mes camarades, fis-je, stupéfait. Pourtant tu t'y étais opposé catégoriquement lors de notre première rencontre.

– Sans doute, mais, à ce moment, vous agissiez sans mon autorisation. D'ailleurs, cette proposition m'a été inspirée par Winnetou. Il m'a dit qu'au fond tu ne nous ferais aucun tort en achevant ton travail.

– C'est une façon de voir. Mais la ligne ferroviaire sera construite et les Visages Pâles viendront sans doute jusqu'ici.

Intchou-Tchouna regarda fixement devant lui d'un air morne, puis dit :

– Tu as raison. Nous ne pouvons pas les empêcher de venir jusqu'ici et de voler nos domaines. D'abord, ils n'enverront que de petits groupes de reconnaissance comme le vôtre, mais, si nous résistons, ils viendront par armées et nous devrons nous replier si nous ne voulons pas être anéantis. Mais cela ne sera pas de ta faute. Tu n'y peux rien. Crois-tu qu'ils ne viendraient pas si tu n'achevais pas ta tâche ?

– Certes si. Quoi que vous fassiez, le cheval de feu passera par les sentiers que les Blancs ont choisis.

– Alors, tu peux accepter ma proposition. Je me suis mis d'accord avec Winnetou. Nous allons t'accompagner à cheval, lui, moi et trente guerriers, pour te protéger contre toute attaque éventuelle. Puis, nous irons vers l'Est, jusqu'à l'endroit où nous prendrons le navire qui fume, qui nous conduira jusqu'à Saint-Louis.

– Comment ! Ai-je bien compris mon frère Rouge ? Accepterait-il de venir dans l'Est ?

– Oui. Winnetou, Nso-Tsi et moi, nous t'accompagnerons.

– Nso-Tsi viendra avec nous ?

– Oui. Elle voudrait habiter les villes des Visages Pâles et y rester jusqu'à ce qu'elle devienne pareille aux squaws blanches. Crois-tu que Nso-Tsi pourra trouver des gens chez lesquels elle puisse habiter et étudier ?

– Sans doute. J’en ferai mon affaire. Cependant, le chef des Apaches devra prendre en considération le fait que les Visages Pâles ne sont pas en général aussi hospitaliers que les Indiens.

– Je sais, je sais. Quand les Visages Pâles se présentent devant nos wigwams, nous leur donnons volontiers tout ce dont ils ont besoin sans rien leur demander. Mais quand c’est nous qui allons chez eux, nous devons payer le double de ce que paierait un Blanc, et même alors on ne nous donne que des marchandises de rebut. Je sais que Nso-Tsi devra payer.

– C’est malheureusement vrai, mais vous n’aurez pas à vous en préoccuper. Votre noble proposition me rend riche d’un seul coup et je peux maintenant vous demander d’être mes invités.

– Uff ! uff ! Mon jeune frère Blanc prend-il le chef des Apaches pour un mendiant ? Il possède un grand trésor, dans une cachette inaccessible. Ne t’inquiète pas. Nso-Tsi emportera avec elle assez de poudre d’or pour rester dans la ville le temps qu’il faudra. Quand mon frère Blanc compte-t-il partir ?

– Quand cela vous conviendra le mieux.

– Eh bien ! il faudrait nous hâter, car nous sommes déjà à la fin de l’automne et bientôt ce sera l’hiver. Heureusement les guerriers rouges n’ont pas à faire de longs préparatifs pour leurs voyages. Ainsi donc, nous pourrons partir dès demain si tu es prêt.

– Sans doute, je suis prêt, seulement...

– Ne te soucie de rien. Winnetou a pourvu à tout ce qui nous sera nécessaire. Mon jeune frère Blanc n’a plus qu’à enfourcher sa monture.

Nous redescendîmes alors de l’étage supérieur et j’allais regagner ma chambre quand, tout à coup, j’aperçus Sam qui se dirigeait vers moi en manifestant une joie débordante. Winnetou

venait de le mettre au courant de la conversation que j'avais avec son père.

– Il faut vous avouer qu'ils sont formidables de vous laisser achever votre travail. Ils sont très gentils, nos hôtes, très gentils.

– Je pense bien !

– Et puis, comme cela, vous pourrez avoir votre argent et nous le nôtre... Dites donc, j'ai une idée.

– Laquelle ?

– Vous savez que vous avez droit au salaire de toute l'équipe.

– Je ne vois pas pourquoi.

– C'est pourtant très simple. Le travail sera terminé et il faudra le payer. Si les autres sont morts, ce n'est pas de votre faute. C'est à vous que la Compagnie devra l'achèvement des travaux et c'est donc vous qui devez empocher la totalité de la prime !

– N'y pensez pas, mon vieux. Je connais les directeurs de la Compagnie et vous pouvez être certain qu'ils ne se montreront pas aussi larges. D'ailleurs, je me rendrais ridicule si je demandais plus que ce à quoi j'ai droit.

– Vous n'êtes qu'un greenhorn ; sachez que, dans ce pays, vous n'arriverez pas à grand-chose avec vôtre modestie. Si vous ne savez pas faire valoir vos droits, je saurai le faire à votre place et je vous mettrai l'argent de force dans votre poche.

En continuant à maugréer de la sorte sur mon caractère, il s'éloigna, toujours avec beaucoup de dignité.

Le lendemain, dès l'aube, il vint me réveiller et m'informa que tout était prêt pour le départ.

C'était une froide et brumeuse matinée d'hiver, qui appuyait les paroles d'Intchou-Tchouna sur l'approche de la mauvaise saison. Il avait raison, chaque jour était précieux.

Après un déjeuner frugal, nous descendîmes au fleuve où tous les habitants du pueblo, des enfants jusqu'aux vieillards, s'étaient rassemblés. Nous allions assister à une cérémonie religieuse : le sorcier devait prédire l'issue de notre voyage.

Je me trouvais entre Winnetou et sa sœur. Nso-Tsi était vêtue d'un costume d'homme et avait un air très martial. Cependant, elle restait en même temps si charmante et si féminine que les yeux de tous les guerriers étaient fixés sur elle. Comme je portais le costume qui m'avait été confectionné par elle, nous étions tous trois vêtus d'une façon uniforme.

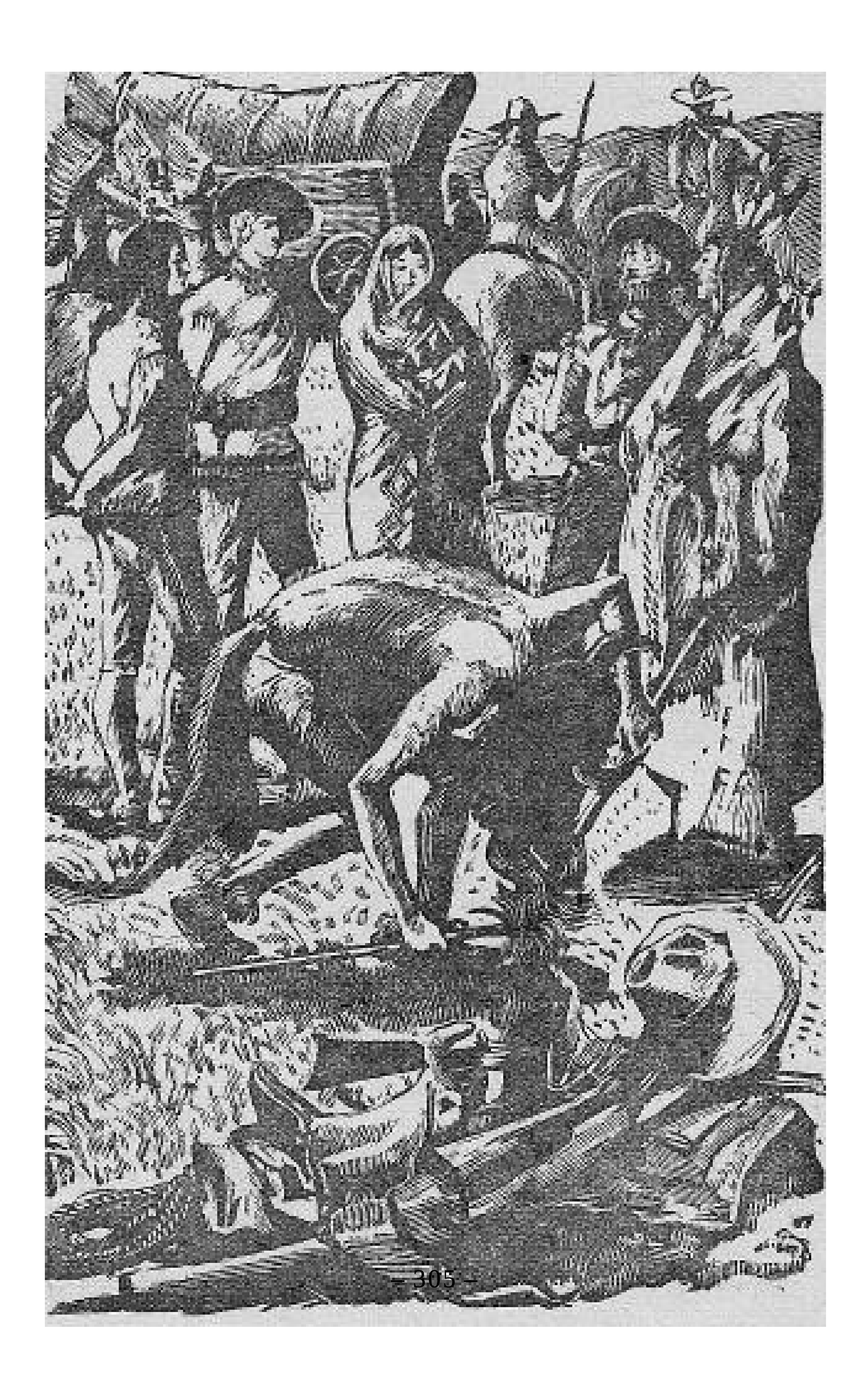
Les spectateurs étaient assis en demi-cercle autour de notre lourd chariot à bœufs, que nous ne pouvions emmener dans notre voyage, car il aurait sensiblement retardé notre marche. C'était autour de cette voiture que s'affairait le sorcier qui murmurait, en gesticulant, d'étranges paroles.

Je ne devais pas avoir une expression très recueillie, car Winnetou me dit à voix basse :

– Mon frère ne connaît pas encore nos cérémonies, et, en lui-même, il trouve peut-être tout cela très ridicule.

– Je ne trouve ridicule aucune cérémonie religieuse, aussi étrange et incompréhensible qu'elle me paraisse.

– Tu dis bien cérémonie religieuse. Chaque parole, chaque geste du sorcier a un sens symbolique. Ce que tu entends maintenant, c'est le combat entre le bon et le mauvais Esprit.



Soudain le murmure monotone du sorcier s'entrecoupa de hurlements sauvages. Je compris que le sorcier hurlait quand il voyait de mauvais présages et murmurait d'un ton satisfait quand les indices étaient favorables. Enfin, il se mit à courir, comme un fou, autour du chariot. Peu à peu, ses pas se ralentirent et il commença une danse étrange qui semblait d'autant plus effrayante que son visage était couvert d'un masque hideux et que toutes sortes de talismans bizarres dansaient sur sa poitrine. Enfin, il se tut, s'arrêta de danser, s'assit, pencha la tête et resta longtemps immobile. Tout à coup, il se releva et annonça d'une voix sombre ce que le sort lui avait révélé.

– Écoutez-moi, fils et filles des Apaches. Écoutez ce que le Grand Manitou, le Grand Esprit, vient de me communiquer : Intchou-Tchouna et Winnetou, chefs des Apaches, avec Nso-Tsi et Old Shatterhand, escortés de grands guerriers rouges, vont se rendre vers l'Est, dans la cité des Visages Pâles. Le Grand Esprit est tout prêt à les défendre. Ils connaîtront de grands périls, mais aucun malheur ne les frappera et ils rentreront ici sans encombre. Nso-Tsi restera longtemps dans la cité des Visages Pâles, mais elle reviendra parmi nous pleine de santé. Il n'y a qu'un seul guerrier de toute la troupe qu'à notre grande tristesse nous ne reverrons plus.

– Uff ! uff ! firent les Apaches, mais aucun d'eux n'osa demander le nom du prédestiné.

Comme le sorcier, toujours accroupi, ne manifestait aucune intention d'ouvrir de nouveau la bouche, Sam, perdant patience, lui cria :

– Eh ! dis donc ! veux-tu bien nous dire quel sera cet homme ?

Le magicien fit un geste convulsif, comme polir écarter cette question, puis, en me fixant d'un air sombre, il s'écria après une longue pause :

– Il aurait mieux valu, hélas ! ne pas me poser cette question. J'aurais cent fois préféré ne rien dire, mais puisque Sam Hawkens, le curieux Visage Pâle, y met tant d'insistance, je ne peux me taire plus longtemps. C'est Old Shatterhand qui ne reviendra plus dans notre forteresse. Une mort certaine le guette et l'atteindra bientôt. Que ceux auxquels j'ai prédit un retour heureux redoutent de rester en sa compagnie, car ils connaîtront le même sort que lui. Le Grand Esprit a parlé par ma bouche. Howgh !

Ce disant, il se redressa et grimpa dans le chariot à bœufs. Des cris effrayés montèrent des rangs des Peaux-Rouges. Des guerriers et leurs femmes me fixèrent avec effroi. À partir de ce moment, je devenais pour eux un réprouvé.

– Quel imbécile ! me dit Sam, à voix basse. Quel mouche le pique de proférer des prédictions aussi stupides ?

– C'est pourtant simple, lui dis-je en souriant. Cet escroc rouge est jaloux de notre influence sur la tribu et, évidemment, il a saisi la première occasion de se venger.

– Voulez-vous, mon ami, que j'aille lui administrer une de ces corrections dont il pourrait bien se souvenir pendant longtemps ?

– Ne faites pas de bêtises, Sam. Toute cette histoire n'a aucune importance.

En entendant les prédictions du sorcier, Intchou-Tchouna, Winnetou et Nso-Tsi s'étaient regardés d'un air consterné. Je crois qu'au fond ils ne prenaient pas très au sérieux les vaticinations du magicien, mais ils savaient fort bien quelle influence elles auraient sur les guerriers qui devaient nous accompagner. Si ces trente hommes se persuadaient que ma présence constituait pour eux un danger mortel, il pouvait s'ensuivre une série d'incidents fort ennuyeux.

C'est pourquoi Winnetou et Nso-Tsi me prirent par la main, tandis qu'Intchou-Tchouna faisait un pas en avant et criait d'une voix sonore :

– Écoutez, frères, la parole de votre chef. Sans doute, les yeux de notre sorcier percent-ils souvent les secrets de l'avenir ; sans doute ses prédictions sont-elles exactes pour la plupart. Cependant il lui est déjà arrivé plus d'une fois de se tromper. Il y a deux ans, pendant la grande sécheresse, il nous a prédit la pluie pour le changement de lune et, pourtant, les nuages ne sont pas venus. Lorsque, quelques semaines plus tard, nous partîmes en guerre contre les Comanches, il nous promit un butin extraordinairement riche, alors que nous ne trouvâmes en tout et pour tout qu'une dizaine de pauvres haridelles et quelques vieux fusils rongés par la rouille et inutilisables. L'automne passé, il nous conseilla impérieusement d'aller près de la rivière de Tugah, où nous devions trouver un magnifique troupeau de buffles. Nous avons suivi son conseil et n'avons vu aucun troupeau, de sorte que, pendant l'hiver, nous avons été à deux doigts de la famine. Je pourrais vous rappeler encore d'autres exemples pour vous montrer que, parfois, l'avenir s'obscurcit aux yeux de notre sorcier et que ses prédictions sont alors erronées. Il est donc fort possible qu'il vienne encore de se tromper en parlant du danger que courent Old Shatterhand et ses compagnons de route. Pour ma part, je considère ses paroles comme nulles et je demande à tous mes frères et à leurs squaws de suivre mon exemple. Nous verrons bien, plus tard, si le sorcier a dit vrai.

À peine avait-il prononcé ces paroles que Sam s'avança et dit d'une voix onctueuse :

– Ce n'est pas plus tard qu'on le verra, mais tout de suite. Mes frères rouges savent sans doute qu'ils ne sont pas seuls à avoir des sorciers et que nous autres, Blancs, nous en avons aussi de fameux. Si ma modestie innée ne me l'interdisait pas, je

vous avouerais bien que c'est en vérité moi qui suis le plus fameux et le plus réputé de tous les sorciers blancs.

– Uff ! uff ! s'écrièrent les Apaches, en proie à un vif étonnement.

– Je demande maintenant à mes frères rouges, poursuivit Sam, que quelques-uns d'entre eux prennent leur tomahawk et me creusent un trou dans la terre. Il devra être étroit, mais assez profond.

Quelques guerriers Apaches s'offrirent et eurent vite fait de creuser le trou que réclamait Sam.

– Ne faites pas de comédie, Sam, lui dis-je à voix basse. Si les Indiens s'aperçoivent que vous voulez les rouler, vous ne ferez qu'empirer la situation.

– Comment ? comédie ? fit Sam indigné. Et que vient de faire leur sorcier, à eux ? S'il a le droit de faire ses mômeries, je ne vois pas pourquoi je me priverais de l'imiter. Laissez-moi faire.

J'esquissai encore une protestation, mais Sam se détourna avec désinvolture et s'approcha des Indiens pour examiner si son trou était assez profond.

Après quelques dernières instructions données sur un ton inspiré, il renvoya les Indiens et se dépouilla de son vieux manteau de cuir. Il le boutonna soigneusement et le posa droit sur le trou. Cette respectable antiquité était à tel point rapiécée qu'elle se tenait raide comme une carapace. Sam l'installa comme un tuyau au-dessus du trou, la caressa avec affection, enfonça les mains dans les poches, fit un pas en arrière et dit, de sa voix la plus solennelle.

– Que les guerriers Apaches, leurs squaws et leurs enfants ouvrent bien grands leurs yeux. Aussitôt que j'aurai prononcé la formule magique, la terre ouvrira ses entrailles devant moi et

me dévoilera tout ce qui nous adviendra, au cours des semaines à venir.

D'un pas majestueux, il contourna son manteau, cependant qu'à ma stupéfaction il récitait d'une voix sinistre et scandée la table de multiplication. Mais comme il parlait en anglais et très vite, les Apaches n'y virent que du feu. Arrivé à la table des neuf, il se mit à courir, sauta plusieurs fois en l'air et se mit à pousser de véritables rugissements en agitant ses bras comme des ailes de moulin à vent. Enfin exténué et devenu presque aphone, il s'approcha de son manteau, s'inclina profondément et regarda par le trou de l'encolure.

Il resta ainsi assez longtemps, élevant parfois ses bras avec ravissement ou effroi, pour montrer qu'il voyait des choses formidables. Enfin, il sortit sa tête du tuyau, en rajustant sa perruque qui avait failli y rester. Il avait un air à la fois austère et important.

– Vite, vite, que mes frères rouges ferment immédiatement le trou, afin que le mauvais Esprit ne puisse s'en échapper.

Lorsque le trou fut comblé, il fit une profonde aspiration, comme pour rassembler ses forces, et cria :

– Hélas ! hélas ! Je m'en doutais bien. Le sorcier de mes frères rouges a été dupe du mirage du mauvais Esprit. Ses prédictions sont vraies, mais justes à l'envers, si je ne m'abuse. J'ai vu des arbres, dans le trou, et j'ai entendu le bruit d'un échange de balles. Nous devons donc nous préparer au combat. Mais comme la dernière balle est sortie du « tueur d'ours », de mon ami Old Shatterhand, dont je reconnaîtrais la détonation entre mille, j'en conclus, comme vous en conclurez vous-même, qu'il est sorti vainqueur de la bataille. Mes frères rouges sont certes menacés d'un danger. Ce danger, ils le conjureront aisément en soutenant toujours Old Shatterhand, mais malheur à eux s'ils suivent les conseils de leur sorcier trompé par les démons. J'ai parlé. Howgh !

Ces paroles ébranlèrent profondément l'auditoire. Je vis que les Rouges, du moins pour l'heure, ajoutaient foi aux prédictions du sorcier improvisé. Je m'attendais à ce que le magicien sortît de son chariot pour nous couvrir de malédictions. Mais il resta coi et nous en conclûmes qu'il se sentait battu.

Pendant toute cette scène, Winnetou nous avait regardés d'un air impassible, mais combien éloquent ! Lorsque Sam eut fini, Intchou-Tchouna se dirigea vers nous et dit à mi-voix :

– Mon frère Sam est très intelligent ; il a su dissiper le venin que le sorcier avait répandu. Il a un manteau étrange qui contient, paraît-il, des choses mystérieuses. La réputation de ce manteau ira jusqu'à la Grande Eau ! Cependant mon frère Sam est allé un peu trop loin.

– Comment donc, trop loin ? demanda Sam, d'un air indigné.

– Il aurait suffi de dire que Old Shatterhand ne pouvait nous attirer aucun malheur. Pourquoi mon frère a-t-il ajouté que nous courions un danger ?

– Je l'ai vu dans le trou.

Intchou-Tchouna l'arrêta d'un geste.

– C'est bon, c'est bon. Le chef des Apaches sait très bien ce qu'il doit penser de la sorcellerie de mon ami Sam. Il était inutile de parler de danger et de remplir d'angoisse les membres de la tribu. Maintenant, nous allons partir.

On fit avancer les chevaux. Plusieurs étaient chargés d'instruments, de vivres et d'ustensiles.

La coutume indienne veut que les membres de la tribu accompagnent ceux qui partent en expédition pendant une partie du chemin. Mais, cette fois, Intchou-Tchouna décida qu'il n'en serait rien. Les trente cavaliers qui devaient partir avec nous ne prirent même pas congé de leurs femmes et de leurs enfants ; ils

l’avaient sans doute fait auparavant en particulier, car, chez les Indiens, manifester son émotion en public est considéré comme indigne d’un guerrier.

Un seul d’entre nous fit ses adieux à une femme : Sam Hawkens, qui avait aperçu Kliuna-Ay parmi les autres squaws de la tribu. Il dirigea son mulet vers elle et lui demanda :

– La Lune a-t-elle entendu ce qu’a vu Sam Hawkens dans le trou ?

– Oui, j’ai entendu, répondit la jolie veuve.

– J’ai vu encore bien des choses ; ainsi, j’aurais pu révéler pas mal de choses qui te concernent.

– Vraiment ? Tu as donc vu mon image dans le sein de la terre ?

– Oui, j’ai vu tout ton avenir. Veux-tu que je te le dise ?

– Je t’en prie, fit la Lune d’une voix suppliante. Que m’apportera l’avenir ?

– Hélas ! rien du tout. Au contraire, il te privera de quelque chose de très cher.

– De quoi donc ? fit Kliuna-Ay, d’un ton angoissé.

– De tes cheveux. Dans quelque temps, tu perdras tes cheveux et deviendras chauve comme la lune. À ce moment fais-moi signe et je t’enverrai ma perruque. Adieu !

Et il s’éloigna. Tout le monde rit et Kliuna-Ay se détourna, honteuse d’avoir vu sa curiosité raillée ainsi devant tous.

Nous partîmes. Intchou-Tchouna, Winnetou, Nso-Tsi et moi avions pris la tête de la caravane, suivis de Sam, Parker et Stone et des trente Apaches qui s’occupaient à tour de rôle des bêtes de somme.

Nso-Tsi était montée à califourchon sur son cheval, à la façon des cavaliers. Elle était belle, très belle. Malgré ses allures masculines.

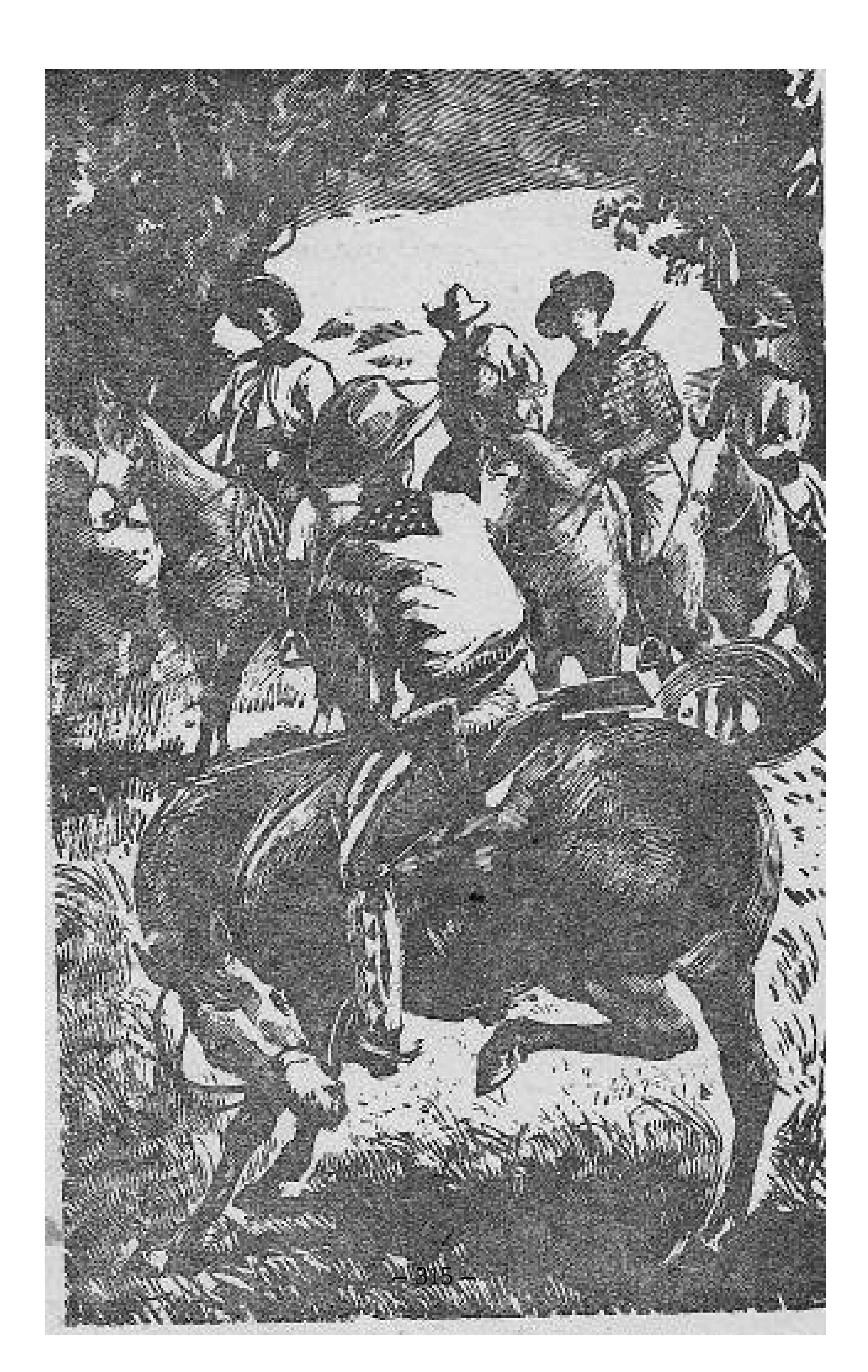
Après trois journées de marche sans obstacle, nous arrivâmes à l'endroit où Rattler avait tué Klekih-Petra. Là, nous fîmes halte et les Apaches érigèrent une sorte de monument commémoratif avec des pierres. Winnetou semblait encore plus taciturne et plus grave qu'à l'ordinaire.

Le lendemain matin, nous atteignîmes l'endroit où nous avions, dû interrompre notre travail par suite de l'attaque des Apaches. Cependant, je ne pus me remettre aussitôt au travail, car un triste devoir m'attendait. Les Apaches n'avaient, au lendemain de la bataille, donné de sépulture ni aux Blancs, ni aux Kiowas tombés dans la lutte, et les cadavres ou plutôt les restes dédaignés par les rapaces gisaient encore au milieu de la plaine. Je les enterrai avec l'aide de mes trois camarades blancs, car, naturellement, les Apaches ne nous assistèrent pas dans cette besogne.

Le lendemain matin, je me remis à mes travaux d'arpentage. En dehors des guerriers Apaches qui me passaient de temps à autre les instruments nécessaires, c'était surtout Winnetou qui me venait le plus en aide. Nso-Tsi suivait tous mes gestes avec intérêt, et m'était également d'un secours très précieux.

Malgré les difficultés du terrain, nous avancions rapidement, grâce au dévouement de mes collaborateurs d'occasion. Il me fallut à peine trois jours pour achever les travaux d'arpentage. La quatrième journée, je la consacrai à compléter mes plans et mes calculs. Je me félicitai d'ailleurs d'avoir pu aller si vite, car l'hiver approchait de jour en jour, et les nuits étaient si froides que nous devions laisser le feu de camp allumé jusqu'au matin.

Je viens de dire que j'étais aidé par certains des guerriers Apaches. C'était vrai, mais je dois ajouter que, si ces Peaux-Rouges se montraient utiles, c'était uniquement sur l'ordre catégorique de leur chef. En effet, comme je pus bientôt m'en rendre compte, ils n'avaient pas encore oublié les terribles prédictions de leur sorcier, que l'impression produite par Sam n'avait pu complètement effacer. D'autre part, bien que j'eusse l'autorisation de leur chef de continuer mon travail, je n'en faisais pas moins là une tâche sacrilège à leurs yeux. Quand nous faisions halte, ils s'éloignaient toujours davantage de notre groupe que ne l'exigeait strictement la déférence due au chef, et je voyais bien sur leurs visages qu'ils conservaient leurs préventions contre nous.



Cette situation était vraiment pénible, mais j'aurais eu tort de m'en plaindre, car, somme toute, je n'avais affaire qu'à Int-chou-Tchouna et à ses enfants, qui se montraient infiniment prévenants à mon égard. Nso-Tsi semblait deviner toutes mes pensées et veillait avec tant de soin à mon confort qu'elle m'épargnait la moindre peine. Elle avait une mémoire excellente, un don aigu d'observation, et comme, chaque fois que je parlais, elle était suspendue à mes lèvres, j'étais devenu, bon gré mal gré, son professeur.

Le cinquième matin, nous quittâmes la place et nous nous dirigeâmes vers Saint-Louis par le même chemin que Sam nous avait fait prendre à travers le Wild West, à mes compagnons et à moi.

Pendant deux jours, nous avançâmes sans aucun incident, mais, le troisième jour, nous aperçûmes au loin quatre cavaliers blancs. Ils étaient vêtus à la manière des cow-boys, armés de couteaux et de revolvers. Ils s'arrêtèrent un moment, ne sachant trop s'ils devaient venir à notre rencontre ou nous éviter, mais, en apercevant des Blancs parmi les membres de la caravane, ils s'enhardirent. Cependant, lorsqu'ils se trouvèrent à une vingtaine de mètres de nous, ils arrêtèrent leurs chevaux et épaulèrent leurs fusils.

– Bonjour, messieurs, cria l'un d'eux. Devons-nous presser la gâchette ou remettre le fusil en bandoulière ?

– Du calme, les amis, du calme ! leur cria Sam. Pas la peine de vous servir de ces mignons-là. Nous n'avons pas l'intention de vous manger. D'où venez-vous ?

– Du côté du Mississipi.

– Et où allez-vous ?

– Dans le Nouveau-Mexique et de là en Californie. Nous avons entendu dire que dans ce pays on avait besoin de cow-boys et qu'on les payait bien.

– C'est peut-être vrai, sir, mais pour trouver cet emploi mirifique il vous reste encore pas mal de chemin à faire. Quant à nous, nous nous dirigeons vers Saint-Louis. Pourriez-vous nous dire si les chemins sont sûrs par ici ?

– Je le crois et, même dans le cas contraire, vous n'avez rien à craindre. Vous êtes assez nombreux pour faire face à toute attaque. Mais peut-être ces gentlemen rouges ne font-ils pas route avec vous jusqu'à Saint-Louis.

– Non. À l'exception d'Intchou-Tchouna et de Winnetou, chefs des Apaches, et de Nso-Tsi, fille du grand chef.

– Pas possible ! Une lady rouge qui veut se rendre à Saint-Louis ! C'est extraordinaire. Pourrions-nous savoir comment vous vous nommez ?

– Bien volontiers. Nous avons tous des noms honnêtes et nous n'avons aucune raison de les cacher. Moi, je m'appelle Sam Hawkens, si je ne m'abuse. Voici mes camarades Dick Stone et Will Parker, et voici Old Shatterhand, qui d'un seul coup de couteau abat le grizzli et qui a raison d'un coup de poing de l'homme le plus robuste. Voulez-vous, maintenant, vous présenter à votre tour ?

– Je m'appelle Santer, et je ne suis qu'un simple cow-boy, dont la renommée ne peut rivaliser avec la vôtre.

Il nomma également ses trois camarades, dont j'ai oublié les noms. Nous échangeâmes encore quelques mots avec eux, puis ils partirent.

Lorsqu'ils furent déjà assez éloignés, Winnetou s'adressa à Sam.

– Pourquoi mon frère Sam a-t-il donné des renseignements si précis à ces Visages Pâles ?

– Je ne vois pas pourquoi je les leur aurais refusés, dit l'autre en haussant les épaules. À courtoisie, courtoisie et demie. Tel est du moins le principe de Sam Hawkens.

– Je n'ai pas grande confiance dans la courtoisie de ces gens-là, dit Winnetou. Ils avaient un regard sournois et, s'ils se sont montrés aimables, c'est uniquement parce que nous étions huit fois plus nombreux qu'eux.

– Je ne suis pas de votre avis. Mais, à supposer que vous ayez raison, ils ne feront rien. Ils sont partis dans l'autre direction et je ne vois pas pourquoi ils rebrousseraient chemin et chercheraient à nous nuire.

– J'aimerais pourtant savoir ce qu'ils comptent faire. Que mes frères avancent lentement à cheval, moi, en compagnie de Old Shatterhand, je tâcherai de suivre la trace de ces gaillards. Il faut absolument que j'apprenne s'ils continuent vraiment leur chemin ou s'ils veulent seulement nous donner le change.

À vrai dire, ces gens m'avaient également fortement déplu, mais je ne comprenais cependant pas très bien les intentions de Winnetou. À supposer que ce fussent des bandits, ils ne pouvaient tout de même pas s'imaginer que nous emportions des objets de valeur. Je demandai finalement à Winnetou son avis sur ce point.

– Ils n'ont qu'à réfléchir un peu, me dit-il, pour comprendre que nous ne voyageons pas les mains vides. Sam Hawkens a eu l'imprudence de leur dire que nous étions des chefs de tribu et que nous nous dirigions vers Saint-Louis. Ils peuvent naturellement en conclure que nous connaissons des gisements d'or ou que nous emportons avec nous un trésor. Au reste, ils se tromperaient, puisque nous n'avons encore rien sur nous.

– Comment ? fis-je étonné. Il me semblait pourtant que vous vous proposiez d'emporter de l'or.

– Jusqu'ici, nous n'en avons pas encore eu besoin. Nous aurons ce qu'il nous faut avant d'être parvenus aux premières fortifications. Nous nous en munirons dès demain.

– Ainsi donc, votre trésor est à proximité ?

– Oui, il est caché dans les montagnes que nous appelons Nugget-Tsil. Les étrangers, qui ne savent pas qu'on peut y trouver de l'or, l'appellent autrement. Nous y arriverons ce soir et nous prendrons la quantité dont nous aurons besoin.

J'avoue qu'une admiration mêlée d'un peu de jalousie m'envahit à ces paroles. Ces Indiens, possesseurs de trésors inestimables, au lieu de les employer, vivaient d'une vie qu'on ne peut guère qualifier de civilisée.

Nous continuâmes à suivre prudemment la piste de Santer et de ses amis, que nous aperçûmes en effet, au loin, au bout d'une demi-heure environ. Ils avançaient rapidement, sans s'arrêter, de sorte que, les voyant ainsi continuer leur route avec ardeur, nous rejoignîmes, tranquillisés, nos compagnons.

Ni Winnetou ni moi n'avions cependant percé les véritables intentions des rusés gaillards. Ils avaient deviné que nous allions les suivre et ils avaient feint de se hâter sur leur route, mais, plus tard, ils rebroussèrent chemin et suivirent notre piste.

Nous passâmes la nuit près d'une rivière limpide, sur les rives de laquelle s'étendaient de riches pâturages, où nous laissâmes paître nos chevaux.

Selon l'habitude qu'ils avaient adoptée, les Indiens s'installèrent assez loin de nous. Nous allumâmes un grand feu pour nous protéger tant bien que mal du vent glacial de la nuit.

Après le dîner, nous nous réunîmes auprès du foyer pour causer, comme d'ordinaire. Au cours de la conversation, Intchou-Tchouna nous annonça que nous ne continuerions notre

chemin que le lendemain vers midi, car il lui faudrait s'absenter dans la matinée. Sam s'en montra étonné, et le chef nous donna de plus amples précisions, ce que je ne devais pas tarder à regretter amèrement.

– Au fond, je ne devrais pas vous en parler, disait le chef en souriant, mais je n'ai pas de secrets pour mes frères Blancs si ceux-ci me promettent de ne pas essayer de nous suivre.

Nous l'assurâmes naturellement de notre entière discrétion, sur quoi il continua :

– Demain, de bonne heure, je partirai avec mes enfants pour chercher du *nugget* et je ne pense pas pouvoir revenir avant midi.

– Il y a donc de l'or dans les environs ? demanda Sam tout étonné.

– Certainement, répondit Intchou-Tchouna. Mais personne, pas même mes guerriers, ne le sait. C'est de mon père que je connais l'existence du trésor, et lui-même le tenait de son père. Pareil secret se transmet de père en fils et se garde toujours jalousement. Je vous en parle maintenant, mais sans préciser où se trouve la cachette, et j'abattrais d'un coup de fusil quiconque oserait nous suivre pour l'apprendre.

Il prononça cette phrase comme un avertissement, pour mettre fin à cette conversation, et je m'empressai de changer de sujet. Nous parlions de notre prochaine arrivée à Saint-Louis, quand tout à coup Sam, qui était assis face à moi et des deux Indiens, poussa un cri, se leva brusquement et envoya une balle dans le fourré.

Ce coup de feu inattendu jeta naturellement l'alarme dans le camp et les guerriers Apaches accoururent dans notre direction. Nous nous étions levés et demandions à Sam pourquoi il avait tiré.

– Je viens d'apercevoir une paire d'yeux derrière Intchou-Tchouna.

Les guerriers Apaches, avec des torches improvisées, se jetèrent dans le fourré et en battirent les moindres recoins, sans aucun résultat. Rassurés, nous nous rassîmes.

– Sam Hawkens se sera sans doute mépris, fit Intchou-Tchouna. Ce sont sans doute les ombres du feu qui l'ont trompé.

– Je ne crois pas, fit Sam en hochant la tête. Il me semble bien avoir vu une paire d'yeux.

Winnetou restait assis, silencieux et méditatif. Enfin, il parla :

– De toute façon, mon frère Sam vient de commettre là une erreur de tactique.

– Une erreur ? Je ne vois pas pourquoi, fit Sam.

– Il ne fallait pas tirer. Peut-être cet espion n'avait-il pas de mauvaises intentions à notre égard et cherchait seulement à savoir qui nous sommes avant de manifester sa présence.

– Évidemment, c'est possible.

– De toute manière, continua Winnetou implacable, ce coup de feu ne pouvait être d'aucune utilité. Ou bien mon frère Sam se trompait et cette balle était inutile et ne pouvait avoir d'autre résultat que d'alarmer les ennemis que nous pouvons avoir dans ces parages, ou bien il a bien vu et alors il avait encore tort de tirer à l'aveuglette. Je sais que mon frère est un excellent tireur, mais l'espion qui aperçoit un fusil braqué sur lui a trop beau jeu pour s'esquiver avant que le coup ne parte.

– Et bien ! qu'aurait donc fait mon frère rouge à ma place ?

– J'aurais tiré du genou ou bien je me serais levé comme si de rien n'était pour essayer de le surprendre par derrière.

Le tir du « genou » est un des coups les plus difficiles à exécuter et il faut des années d'exercice pour le réussir. Quand le chasseur du Wild West aperçoit, comme Sam, un être suspect dans un buisson, il doit chercher à l'atteindre sans lui avoir donné l'alarme. S'il braquait son fusil pour tirer, son adversaire s'en apercevrait immanquablement ; il lui faut donc viser à l'insu de l'espion. Pour ce faire, il faut plier le genou de sorte que la jambe forme un angle tel, qu'une ligne tracée entre son genou et les yeux de l'espion soit rigoureusement droite. Évidemment, cette manœuvre est très lente, et il faut veiller à ce qu'elle paraisse naturelle. Puis, de la seule main droite – chose infiniment difficile – il faut ramener doucement son fusil sur son genou, le fixer, toujours d'une seule main et enfin appuyer sur la gâchette. Un chasseur sur cent, à peine, est capable de réussir ce tir d'autant plus délicat qu'aucun regard trop appuyé ne doit le trahir, et que la lumière vacillante du feu de camp est des plus incertaines.

C'est à ce coup difficile qu'avait pensé Winnetou, qui était passé maître dans ce genre d'exercice.

Pour s'assurer que ses guerriers avaient soigneusement examiné le terrain, mon ami se leva peu après et s'enfonça dans le fourré, à la recherche de l'espion. Il resta près d'une heure absent.

– Non, il n'y a personne, dit-il en revenant près de nous. Mon ami Sam s'est décidément trompé.

Pourtant, pour ne négliger aucune précaution, il fit doubler la garde et donna des instructions sévères à ses guerriers afin qu'ils opérassent des rondes à des intervalles réguliers. Enfin, nous nous installâmes pour dormir.

Le lendemain matin de bonne heure, Intchou-Tchouna partit en compagnie de ses enfants. Avant leur départ, je les suppliai de me laisser les accompagner au moins pendant

quelque temps, car, sans raison, la pensée de l'espion qui avait pu nous écouter ne me quittait pas.

– Nous savons que mon frère Old Shatterhand méprise l'or, dit Intchou-Tchouna, mais si tu nous accompagnais tu devinerais la direction dans laquelle se trouve le trésor et, malgré toi, tu attraperais la fièvre mortelle du métal jaune qui tourmente tant de chasseurs et qui ruinerait ton corps et ton âme. Nous te demandons donc, non pas par méfiance, mais par amitié, de ne pas nous suivre.

Je ne pouvais que m'incliner devant la volonté du chef qui partit bientôt en compagnie de Winnetou et de Nso-Tsi. Comme ils allaient à pied, je devinai que l'endroit dont ils parlaient se trouvait sans aucun doute à proximité.

Quant à moi, je m'étendis sur l'herbe et, après avoir allumé une pipe, j'essayai d'entrer en conversation avec mes amis pour me débarrasser de la véritable angoisse qui ne cessait de m'opprimer Malheureusement, rien n'y faisait. Un peu plus tard, je me relevai, pris mon fusil en bandoulière et partis. J'espérais pouvoir chasser un peu pour détourner ainsi le cours de mes pensées.

Intchou-Tchouna était parti dans la direction du sud, je me dirigeai donc vers le nord, afin qu'il ne pût croire que, malgré sa défense, je m'obstinais à suivre sa trace.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, un quart d'heure plus tard, j'aperçus trois traces toutes fraîches de mocassins qui ne pouvaient provenir que de mes amis. Sans doute étaient-ils partis vers le sud uniquement pour me dérouter.

Je décidai de ne pas continuer ma route dans cette direction et je tournai dans la direction de l'est. À peine avais-je fait un kilomètre environ que j'aperçus d'autres traces également toutes fraîches. Je me penchai immédiatement pour les examiner et je pus voir sans aucune peine qu'elles avaient été laissées

par quatre hommes portant des bottes et des éperons. Je pensai aussitôt à Santer et décidai immédiatement de suivre cette piste.

Bientôt celle-ci déboucha dans le fourré – dans la direction des traces laissées par les trois Indiens – et j'y pénétrai à mon tour avec d'infinies précautions.

À quelques pas de la savane, j'aperçus quatre chevaux attachés à un chêne. Je reconnus aussitôt les chevaux de Santer et de ses hommes. C'était sans doute là leur campement de la nuit. Ils étaient bien revenus sur leurs pas, probablement en nourrissant de sombres desseins à notre égard. Sam ne s'était donc pas trompé, il avait bien vu les yeux d'un espion dans le buisson. Mais cet endroit était encore relativement éloigné de notre camp et je ne parvenais pas à comprendre comment ils avaient pu nous apercevoir de là.

J'examinai attentivement les arbres, dont l'écorce était par endroits arrachée, ce qui sans, aucun doute provenait du frottement des éperons. Ainsi donc, les bandits étaient montés aux arbres et, de ce poste d'observation, avaient fort bien pu suivre les allées et venues de notre camp.

Tout à coup, une pensée terrifiante me glaça le sang dans les veines. La veille au soir, immédiatement avant que Sam eût aperçu la paire d'yeux, nous avions parlé de la cachette du trésor et Intchou-Tchouna avait déclaré qu'il comptait s'y rendre dès le matin avec ses enfants. L'espion avait très certainement entendu ces paroles et, ayant vu mes amis partir, les aventuriers n'avaient certainement pas manqué de les suivre. Winnetou, Intchou-Tchouna et Nso-Tsi couraient donc un danger mortel. Il n'y avait pas une minute à perdre si je voulais prévenir une catastrophe.

J'enfourchai immédiatement un des chevaux et, à bride abattue, me lançai sur la piste des quatre bandits blancs, qui ne tardait pas à rejoindre celle de mes amis.

Pendant ma course, je me remémorai encore tous les détails de notre conversation de la veille. Winnetou m'avait parlé d'un Nugget-Tsil. Nugget signifie Poudre d'Or et Tsil veut dire Montagne. Je devais donc, sans trop m'attacher à la piste, me diriger vers les montagnes qui s'élevaient vers le sud. Ma course me conduisit, par monts et par vaux, à travers des lits de rivière desséchés, à une carrière où je perdis complètement la piste. L'endroit devenait d'ailleurs si rocheux que je dus abandonner mon cheval que j'attachai à un arbre. Je continuai ma course en haletant et parvins à une forêt dense où peu à peu cependant les arbres se clairsemaient de plus en plus. J'en conclus que j'allais atteindre une clairière. Cependant, avant que j'eusse pu y parvenir, j'entendis le bruit de plusieurs détonations, suivies de cris terribles qui me percèrent le cœur. C'était le cri de mort des Apaches !

Je ne courais plus, je volais littéralement. Tout à coup, j'entendis un nouveau coup de fusil, suivi immédiatement d'un autre... Je reconnus la détonation du fusil à double canon de mon ami. Il était donc encore en vie ! Un dernier bond et j'atteignis la clairière, mais je m'arrêtai, pour m'appuyer à un arbre, tant le spectacle qui s'offrait à ma vue, en me perçant de douleur, me laissait privé de force.

Au milieu de la clairière, gisaient Intchou-Tchouna et sa fille, morts ou grièvement blessés. Non loin de là, Winnetou s'abritait derrière un rocher, occupé à recharger son arme. À ma gauche, protégés par des arbres, se tenaient deux des bandits, le fusil braqué dans sa direction, tandis que le troisième se glissait dans les buissons pour chercher à atteindre Winnetou par derrière. Le quatrième était étendu à terre, le crâne percé d'une balle.

Les deux premiers bandits me parurent plus dangereux pour la vie de Winnetou que le troisième. Je les visai donc et les abattis de deux coups de mon rifle, puis, sans même recharger mon arme, je courus vers le troisième. Celui-ci, s'étant aperçu

du renfort imprévu que venait de recevoir Winnetou, s'agenouilla et tira un coup de feu dans ma direction. Je réussis à esquiver la balle et continuai ma course. Santer, car c'était lui, abandonna la partie et s'enfuit dans la forêt. Je me mis à sa poursuite, mais, comme il avait déjà une avance assez sensible, je ne pouvais espérer l'atteindre rapidement. Songeant que mon ami pouvait avoir besoin de moi, je rebroussai donc chemin dans la direction de la clairière.

Lorsque je parvins enfin sur les lieux du drame, je trouvai mon ami agenouillé près de son père et de sa sœur, en train d'examiner leurs plaies d'un air d'angoisse. S'apercevant de ma venue, il se leva. Je ne pourrai jamais oublier l'expression de ses yeux traversés de lueurs sauvages exprimant tantôt la rage et tantôt la douleur avec une violence qui me sembla voisine de la folie.

– Mon frère Old Shatterhand voit ce qui vient de se passer. Nso-Tsi, la plus belle et la plus douce des filles des Apaches, n'ira jamais dans la cité des Visages Pâles. Son âme veille encore sur son corps, mais je doute fort qu'elle ouvre encore les yeux sur ce monde.

La langue collée au palais, j'étais incapable d'articuler une parole. À quoi bon, d'ailleurs ! Ils gisaient là, abattus par les balles des bandits, Intchou-Tchouna et Nso-Tsi ! Le père, dont une balle avait traversé la tête, était mort sur le coup. Nso-Tsi, atteinte à la poitrine, respirait encore faiblement, mais son teint légèrement bronzé pâlissait de minute en minute. Ses joues, si pleines de santé autrefois, étaient maintenant creuses et l'expression solennelle de la mort se peignait sur ses traits jadis si animés.

Cependant, tout à coup, elle ouvrit les yeux. Elle tourna son visage vers le cadavre de son père et l'aperçut baignant dans son sang. Elle eut un sursaut de douleur et essaya de se rappeler ce qui s'était passé, tout en portant sa petite main à son cœur. Elle

sentit son sang chaud couler de sa plaie et eut un profond soupir.

– Nso-Tsi, ma sœur, ma pauvre petite sœur, je ne t'oublierai jamais ! fit Winnetou d'une voix déchirante.

– Venge… moi. Venge… moi !

Elle s'aperçut alors de ma présence et un sourire ineffablement doux se dessina sur ses lèvres.

– Old… Shatter… hand… Toi… ici. Je meurs et…

Elle ne put achever et l'aile de la mort s'appesantit sur elle. Je sentais mon cœur battre comme un glas funèbre et poussai un cri de désespoir qui retentit longuement à travers les montagnes.

Winnetou se releva péniblement, comme courbé vers le sol par un poids trop lourd. Il m'étreignit et me dit :

– Ils sont morts tous les deux ! Le plus grand et le plus brave des chefs des Apaches, et ma sœur Nso-Tsi, qui t'avait donné son âme. Elle est morte, ton nom sur ses lèvres. Souviens-t'en, mon frère, souviens-t'en !

– Je ne l'oublierai jamais ! m'écriai-je.

Son visage se durcit et ses paroles résonnèrent comme un orage lointain :

– Je vengerai leur mort comme jamais mort ne fut encore vengée. Tu as vu leur assassin ? C'était un Blanc. C'est sa race tout entière qui est responsable de son crime, et c'est à sa race que je demanderai des comptes. Le regard de tous les Apaches va maintenant être fixé sur moi, dans l'attente de ce que je vais faire. Que mon frère Old Shatterhand soit le témoin du serment que je vais proférer devant les restes de mon père et de ma sœur. Je jure sur le Grand Esprit et sur les mânes de tous mes ancêtres qu'à partir de ce jour, avec le fusil qui est tombé des

mains de mon père, j'abattrai comme un chien tous les Visages Pâles et je les…

– Attends ! lui criai-je, la voix glacée d'horreur, car je savais que, s'il terminait cet affreux serment, il le tiendrait jusqu'au bout. Attends, on ne doit jurer qu'avec une âme paisible !

Il se tenait devant moi, droit et majestueux, vengeur inexorable de sa race persécutée. Oui, cet homme pouvait aller jusqu'au bout de ce qu'il avait décidé. Il parviendrait sans doute à rassembler tous les guerriers rouges et à commencer avec eux une lutte terrible contre tous les Blancs, une lutte de haine et de désespoir, dont l'issue sans doute n'était pas douteuse, mais qui rougirait du sang de milliers de cadavres le sol sauvage du Wild West. C'est à ce moment qu'allait se décider si la faux de la mort s'abattrait sur les prairies et les savanes.

Je lui pris la main et lui dis :

– Certes, tu es capable de réussir tout ce que tu entreprendras, et de faire triompher ta volonté. Cependant, j'ai une prière à te faire qui sera peut-être la dernière, car il se peut que tu n'entendes plus jamais la voix de ton frère Blanc. Au nom de l'amour de Nso-Tsi, je te supplie de ne faire aucun serment avant que la tombe de la plus noble et de la plus belle fille des Apaches ne soit creusée et refermée.

Il me regarda d'un air sombre, puis son regard retomba sur les cadavres. Je vis ses traits se détendre peu à peu. Enfin, il parla :

– Mon frère Old Shatterhand a un grand pouvoir sur tous ceux qui l'approchent. Nso-Tsi obéissait avec joie et j'obéirai comme elle l'aurait fait. Ce n'est que lorsque mes yeux ne verront plus les restes de ceux que j'ai tant aimés que je déciderai si les eaux du Mississipi charrieront les cadavres des Rouges et des Blancs. J'ai parlé. Howgh !

Je lui serrai chaleureusement les mains et lui dis pourquoi, malgré l'interdiction de son père, je m'étais décidé à suivre leur piste. La religion de Winnetou ne lui permettait pas de se mettre à la poursuite du meurtrier des siens avant que leurs corps n'eussent reçu une sépulture. Il devait rester près d'eux jusqu'à la cérémonie. Il fut donc entendu que je me lancerais aux trousses de l'assassin, seul, mais sans perdre une minute.

J'allai cependant d'abord jeter un coup d'œil sur le corps des trois bandits que nos fusils avaient abattus. Quel ne fut pas mon étonnement en constatant que l'un d'eux, atteint cependant en pleine poitrine, râlait encore. Son œil déjà trouble se fixa sur nous et il murmura quelques paroles indistinctes. Je me penchai sur lui et demandai :

– Rassemblez vos forces et répondez-moi. Me reconnaissez-vous ?

Il m'examina d'abord d'un œil hébété, puis sa vue se fit plus lucide, et il balbutia :

– Où est... Santer ?

– Il s'est enfui, dis-je, car je ne voulais pas mentir à un moribond, fût-il assassin. Tous tes camarades sont morts et toi-même, tu n'en as plus pour longtemps. Tâche de te repentir de tes crimes avant qu'il soit trop tard et dis-moi d'où vient ce Santer. Est-ce son vrai nom ?

– Il en a plusieurs.

– Où alliez-vous ?

– Nulle part... là où il y a de l'argent... de l'or.

– Vous formiez somme toute une association de brigands ? Comment avez-vous eu l'idée d'attaquer les trois Apaches ?

– Les Nug... nugget.

Il parlait avec peine et il fallait deviner ce qu'il voulait dire.

– Donc, sachant que les chefs allaient vers l'Est, c'est-à-dire vers les villes, vous avez pensé qu'ils devaient avoir de l'or. Vous êtes revenus sur vos pas après nous avoir dépassés, et le soir vous nous avez espionnés, n'est-ce pas ?

Il acquiesça de la tête.

– Lequel d'entre vous est venu ainsi nous épier ?

– Santer... lui-même.

– Tout s'est donc passé comme je l'avais pensé. Le matin, vous êtes montés sur des arbres et vous nous avez épiés ? Vous vouliez savoir d'où les Apaches tiraient leur or ?

Le bandit ferma les yeux et ne répondit pas.

– Mais pourquoi avez-vous tiré sur eux, au lieu de repérer l'emplacement du trésor, ce qui...

Winnetou m'interrompit.

– Il est inutile que mon frère continue cet interrogatoire. Le Visage Pâle est mort. Ces chiens voulaient découvrir le trésor des Apaches, mais ils sont arrivés trop tard et ne nous ont trouvés qu'au retour. Mon frère Blanc connaît maintenant toute l'histoire et il peut partir à la recherche du misérable qui s'est enfui.

Le cœur lourd, je pris congé de mon ami et commençai à me mettre à la poursuite de Santer. J'étais un excellent coureur et j'espérais pouvoir rattraper son avance. Malheureusement, il n'en fut rien, car je ne tardai pas à m'apercevoir que dans sa fuite l'assassin avait trouvé la monture qu'en venant j'avais attachée à un arbre. Pour continuer la poursuite, il me fallait avant tout rentrer au camp pour prendre un cheval à mon tour.

De ma vie, je ne me souviens pas d'avoir fourni une course aussi folle. J'étais talonné par la pensée qu'à chaque minute l'avance de Santer augmentait. Je bénis Winnetou qui m'avait appris l'art de courir sans m'essouffler de longues distances. Pour des courses pareilles, les Indiens font porter le poids du corps sur une seule jambe et ils peuvent ainsi alterner lorsque celle-ci est fatiguée. De cette façon, on peut courir des heures durant, à condition d'avoir le cœur et les poumons solides.

Il était déjà midi passé lorsque j'atteignis le camp. Je rassemblai aussitôt les guerriers Apaches et mes amis pour leur apprendre la triste nouvelle. Sam et ses acolytes furent littéralement atterrés et les Peaux-Rouges se mirent à pousser de tels hurlements de colère que le meurtrier aurait été glacé d'effroi s'ils étaient parvenus jusqu'à lui. J'eus la plus grande peine à rétablir à peu près le silence.

– Que les guerriers Apaches se taisent. Hurler ne sert à rien, leur dis-je. Nos cris n'arrêteront pas l'assassin dans sa fuite. Il faut avant tout que vous m'obéissiez. Mes frères rouges peuvent maintenant constater si leur sorcier a menti. Intchou-Tchouna et Nso-Tsi sont morts parce qu'ils s'étaient éloignés de moi et c'est ma seule présence qui a sauvé Winnetou. Est-ce donc la vie ou est-ce la mort, que j'apporte à mes amis ?

Un nouveau cri s'éleva des rangs des guerriers, que je pus calmer cette fois d'un geste de la main.

– Silence, fis-je d'une voix brève. Il nous faut nous hâter pour atteindre l'assassin. Écoutez mes ordres et suivez-les exactement.

Je partageai alors les Indiens en deux groupes. Je pris avec moi les dix meilleurs cavaliers, qui devaient me suffire pour la poursuite, et j'envoyai les vingt autres à Winnetou. Je donnai ensuite le signal du départ et la chasse commença.

Des montagnes rocheuses s'élevaient devant nous et, dans ce sol rocailleux et sec, il était inutile de chercher à retrouver la piste du meurtrier. Je décidai donc de tâcher de la reprendre dans la savane qui entourait le pied de ces montagnes et scindai de nouveau notre groupe ; dix Indiens partirent vers l'est, mes camarades et moi vers l'ouest. Nous devions nous retrouver de l'autre côté des montagnes.

Avant d'aller plus loin, je réfléchis qu'il pourrait être utile de revenir là où Santer avait passé la nuit avec ses camarades. Une fois à cet endroit je cherchai sur le sol une trace bien nette des sabots du cheval qui portait Santer et je la reportai sur une feuille afin de pouvoir la comparer avec celles que nous ne manquerions pas de trouver dans la Prairie.

Puis nous donnâmes un coup d'éperon à nos chevaux, et reprîmes notre course. Nous avions déjà parcouru presque en entier le chemin que nous nous étions assigné, sans avoir encore relevé la moindre empreinte dans l'herbe, quand, enfin, j'aperçus une piste d'abord très incertaine, ensuite plus nette, que, grâce à mon croquis, je pus identifier comme étant celle de Santer. Malheureusement, il nous fallut attendre ensuite les dix Apaches qui venaient vers nous par l'autre versant des montagnes, ce qui occasionna un nouveau retard. Lorsqu'ils furent près de nous, j'envoyai l'un d'eux à Winnetou pour lui annoncer que nous avions retrouvé la piste de l'assassin.

Hélas ! la nuit ne tarda pas à tomber et nous dûmes abandonner la poursuite pour la journée. C'était une froide nuit d'automne et la bise aigre qui sifflait, jointe aux tristes émotions que je venais de ressentir, m'empêchèrent de trouver le sommeil. Dès que l'aube apparut et que, tant bien que mal, nous pûmes discerner les traces de Santer, nous repartîmes, à un galop effréné, dans la direction qu'il avait suivie et qui semblait être celle de l'est.

Vers midi, nous arrivâmes à l'endroit où Santer avait fait halte pour la nuit. Il avait dormi sans doute plus longtemps qu'il

n'aurait voulu, car la piste qui reprenait ensuite était toute fraîche et semblait ne remonter qu'à deux heures et demie environ. Nous étions donc plus près de lui que la veille.

À quelque distance de là, la piste obliqua vers le sud. Il semblait que l'assassin eût décidé de quitter les vallées de la Canadienne pour se rapprocher de la Red River.

Dans le courant de l'après-midi, nous examinâmes à nouveau la piste et il nous apparut que Santer ne devait plus être qu'à trois quarts d'heure de notre troupe. Bientôt une ligne noire barra l'horizon.

– C'est une forêt, dit Sam. Quel dommage qu'il ait quitté la Prairie !

Il avait raison, car, dans la Prairie, nous aurions pu l'apercevoir de loin, tandis que dans la forêt la poursuite devenait bien plus difficile. Une fois de plus, le sauvage assassin d'Intchou-Tchouna pouvait reprendre son avance.

Cependant, quand nous arrivâmes à la lisière de la forêt, nous constatâmes qu'elle était clairsemée et qu'en fin de compte c'était moins une forêt que des groupes d'arbres disséminés sur les bords d'une large rivière.

À la tombée de la nuit, nous étions si près du fuyard que nous nous attendions à chaque minute à l'apercevoir. Cette attente redoublait nos forces ; je pris la tête de la petite troupe, d'abord parce que mon coursier était celui qui avait le plus d'endurance de tous et ensuite parce que je brûlais du désir de m'emparer moi-même du misérable.

À ce moment, nous nous engageâmes dans un fourré, à gauche de la rivière. Lorsque j'en eus atteint les derniers arbres, je m'aperçus que la piste tournait à droite et s'engageait dans le lit du fleuve. Je m'arrêtai alors, pour annoncer cette découverte à mes amis. Je m'en félicitai d'ailleurs, car, en jetant les yeux sur

l’autre bord de la rivière, j’aperçus un spectacle qui me poussa à me retirer vivement dans le fourré et à m’y cacher.

En effet, à cinq cents mètres à peine du fourré où je me trouvais, j’en apercevais un autre, devant lequel plusieurs Indiens promenaient leurs chevaux. J’aperçus également des poteaux, entre lesquels étaient tendues des courroies qui maintenaient de grands morceaux de viande sèche. Si je m’étais encore avancé de dix mètres, les Indiens n’auraient pas manqué de m’apercevoir.

Je mis pied à terre et montrai ce tableau aux Apaches.

– Des Kiowas, me dit l’un d’eux.

– Oui, des Kiowas, acquiesça Sam.

Ceux que nous apercevions étaient peu nombreux, mais nous ne pouvions savoir s’il ne s’en trouvait pas d’autres aux alentours.

– Que faire, Sam ? dis-je. Ne pensez-vous pas qu’il serait plus prudent de nous écarter.

– Vous n’y pensez pas ! Ils sont sur l’autre rive et d’ailleurs il va faire nuit et ils ne quitteront plus leur camp.

– Pourtant il serait sage de ne pas s’aventurer trop à la légère.

– Celui qui a peur est greenhorn, dit-il péremptoire. Je vous affirme, mon ami, que ces Kiowas n’ont aucune intention de venir nous chercher noise sur l’autre rive, Tant mieux d’ailleurs, comme cela, c’est nous qui pourrons aller leur rendre visite. Il faut mettre la main sur ce Santer, et nous y arriverons, dussions-nous aller le prendre parmi mille Kiowas. Attendons la nuit, et la danse commencera.

Je ne reconnaissais plus mon Sam, qui était complètement hors de lui. La mort de la charmante « lady rouge » l’avait à ce

point bouleversé qu'il brûlait d'en tirer vengeance. Comme les Apaches, ainsi que Stone et Parker, lui donnèrent entièrement raison, je ne pus que m'incliner devant l'opinion générale. Nous attachâmes nos chevaux aux arbres et attendîmes l'obscurité complète.

J'avoue que, malgré mes pressentiments, les Kiowas se comportaient avec un parfait naturel. Ils s'interpellaient à voix haute, pansaient leurs chevaux, tandis que quelques-uns fumaient, accroupis, avec indolence. Bref, même dans l'enceinte de leur pueblo, ils n'eussent pu faire montre d'une plus grande insouciance.

– Vous voyez, ils ne se doutent même pas de notre présence, dit Sam.

– Vous pourriez ajouter « si je ne m'abuse », car ce serait bien le cas de le dire. J'ai nettement le pressentiment que leurs allures nonchalantes ne sont qu'une mise en scène.

– Il n'y a que les vieilles bonnes femmes qui aient des pressentiments, mettez-vous bien cela dans la tête. D'ailleurs, quel besoin auraient-ils de cette mise en scène ?

– Pour nous attirer sur l'autre rive.

– Ce serait bien inutile, puisque nous y irons de toute manière. Je suis sûr que Sander est parmi eux, qu'il leur a tout raconté et qu'ils sont enchantés d'offrir l'hospitalité au meurtrier d'Intchou-Tchouna. Mais, dans une demi-heure, je traverserai le fleuve et j'irai espionner le camp. Il faut que je mette la main sur ce scélérat de Santer.

– Entendu, mais j'irai avec vous.

– C'est inutile.

– Je ne suis pas de votre avis.

– Quand Sam Hawkens part en reconnaissance, il n'a besoin de personne. Je vous connais et je connais aussi votre stupide sentimentalité. Je parie que, si vous l'avez à votre merci, vous lui laisserez la vie.

– Je n'en ai pas la moindre intention.

– Pas de comédie, mon ami.

– Non, je vous parle franchement. Moi aussi, je veux m'emparer de Santer et, si je ne peux l'avoir vivant, je l'abattrai d'un coup de fusil.

– C'est cela ! Vous voulez lui envoyer un coup de fusil ! Eh bien ! moi, je l'arrêterai vivant, coûte que coûte, afin qu'il meure au poteau de torture. Je veux qu'il soit grillé à petit feu et qu'il soit coupé en mille morceaux. Je l'arrêterai vivant et je le livrerai à Winnetou.

Je préférai ne pas répondre, car les paroles de Sam avaient déjà alarmé les Apaches. Ils se rappelaient mes efforts pour soulager les tortures de Rattler, et ils pensaient sans doute que je nourrissais les mêmes intentions à l'égard de Santer. Je haussai donc les épaules, feignis de m'incliner devant la volonté de Sam et m'étendis sur l'herbe près de mon cheval.

Quelques moments plus tard, les Kiowas allumèrent un feu de camp, ce qui d'ailleurs ne fit que confirmer mes soupçons. Si nous les avions attaqués, nous serions sûrement tombés dans un guet-apens.

Le temps passa. Soudain, j'entendis un faible bruit dans un buisson proche. En d'autres lieux, j'aurais pensé à un reptile, mais je me tenais sur mes gardes. Avec d'infinies précautions, je m'approchai du buisson et n'éprouvai nulle surprise en apercevant un Indien qui, me tournant le dos, allait se dégager des broussailles. Je me redressai vivement, lui serrai le cou de ma main gauche et lui assenai un coup sur le crâne de mon poing droit. Il s'évanouit sans un cri.

Tout à coup, je perçus la voix de Sam de l'autre côté du buisson :

– Qu'est-ce que c'est que ça ? J'ai entendu du bruit !

– C'est le cheval de Old Shatterhand, répondit Dick.

– Où s'est-il fourré, cet entêté ? Je parierais qu'il fait encore une bêtise. Je serais vexé qu'il soit allé tout seul espionner les Kiowas. Sans doute, pour un greenhorn, il n'est pas trop empêtré, mais il n'est pas assez malin pour pouvoir approcher des Peaux-Rouges avec un feu aussi ardent. Il faut pour cela un vieux renard de mon espèce.

Je me levai de ma cachette, m'approchai, de lui et dis :

– Encore une erreur, mon vieux Sam. Vous pensiez que j'étais chez les Kiowas, alors que j'ai réussi à ramper jusqu'à vous sans que vous vous en aperceviez. Vous avez d'ailleurs tort d'être si fier de votre habileté, car, un peu plus, je n'étais pas le seul à venir vous surprendre.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous me chantez là ? dit-il.

– Allez derrière le buisson et vous verrez.

Il s'y rendit et fut littéralement atterré lorsqu'il aperçut le corps de l'espion. Il étouffa un juron, puis, revenant près de moi, m'assaillit de questions. En quelques mots, je le mis au courant.

– Quelle chance nous avons eue de l'avoir arrêté ! conclut-il. Tout de même, on voit que vous êtes mon disciple. Maintenant, nous allons le ligoter de la bonne manière et, quand il reviendra à lui, je le mettrai un tout petit peu à la question.

– J'ai bien peur que cela ne serve à rien. Il a déjà commis une faute en se laissant surprendre et il se gardera bien de se déshonorer en nous livrant le plan des Kiowas.

– Bah ! après tout, c'est possible. D'ailleurs, je ne perdrai pas mon temps avec lui. Même sans ses renseignements, nous savons à quoi nous en tenir et nous apprendrons beaucoup mieux ce que nous ignorons encore quand j'aurai fait un petit tour dans leur camp.

– Un petit tour qui pourrait durer fort longtemps.

– Pourquoi ?

– Je crains bien que les Kiowas ne mettent la main sur vous.

– J'en fais mon affaire et j'agirai à ma guise. Je traverse le fleuve et vous m'attendrez là. J'ai parlé. Howgh !

Il avait dit ces mots sur un ton péremptoire et décida de mettre son projet à exécution, malgré nos protestations. Quelques minutes plus tard, il prenait la direction du campement des Kiowas.

Il nous recommanda à plusieurs reprises de n'essayer sous aucun prétexte de le suivre dans son expédition.

À peine était-il parti que je confiai mon tueur d'ours à Stone et décidai de partir à sa suite non sans avoir catégoriquement enjoint à mon tour à mes compagnons de ne venir à notre secours sous aucun prétexte, même s'ils entendaient des coups de fusil. Cependant, je m'aperçus que Sam traversait le fleuve en ligne droite, ce qui, à mon sens, était une grave erreur. En effet, les Kiowas, sachant que nous allions venir, nous attendaient certainement devant leur camp, là où les arbustes touffus tenteraient certainement un espion venant les surveiller.

C'est pourquoi je remontai assez longtemps le bord de la rivière et ne la traversai que lorsque je me vis à une assez grande distance des feux. J'en comptai huit et, comme je ne vis qu'une quarantaine d'Indiens, j'en conclus que ces frais d'illumination étaient à notre intention. De plus, ils avaient

leurs armes à portée de la main et je me rendis compte qu'il aurait été bien imprudent de tenter de les surprendre. Le piège était grossier et il fallait que nous fussions bien aveuglés par notre désir de vengeance pour avoir failli nous y laisser prendre.

Leurs chevaux paissaient plus loin, dans la Prairie.

En continuant mes investigations, j'aperçus enfin Santer, auprès de quatre Indiens. Je savais que je risquais gros, mais, à l'abri des buissons, je réussis à me glisser à moins de dix mètres d'eux. À ma grande satisfaction, ils s'entretenaient à mi-voix, de sorte qu'en tendant l'oreille je pus suivre leur conversation.

C'était Santer qui parlait. Il décrivait les montagnes où se trouvait le trésor et il essayait de convaincre les Kiowas de le suivre pour le découvrir.

– Mon frère Blanc connaît-il l'endroit où est caché le trésor ? demanda l'un des guerriers.

– Malheureusement non. Les Apaches étaient de retour beaucoup plus tôt que nous ne nous y attendions, et nous n'avons pu les épier.

– J'ai bien peur qu'en ce cas toute recherche soit infructueuse. Deux fois cent guerriers pourraient fouiller pied à pied le terrain sans pouvoir rien trouver. Nous autres, Indiens, nous connaissons l'art de creuser des cachettes impossibles à soupçonner. Mais comme notre frère Blanc a tué notre plus grand ennemi et sa fille, nous consentirons, pour lui faire plaisir, à l'accompagner à cet endroit et à l'aider dans ses recherches. Mais, auparavant, nous ferons prisonniers ceux qui le poursuivent, après quoi nous tuerons Winnetou.

– Mais c'est sans doute lui qui est à la tête de mes poursuivants ?

– Non, il est resté certainement près de ses morts avec une partie de ses guerriers. C'est sans doute Old Shatterhand qui les

conduit, ce chien blanc qui a tué Metan-Akwa et broyé les genoux de notre grand chef. Celui-là, nous le capturerons.

– Ensuite, nous nous rendrons à Nugget-Tsil, mettrons à mort Winnetou et nous emparerons de son trésor.

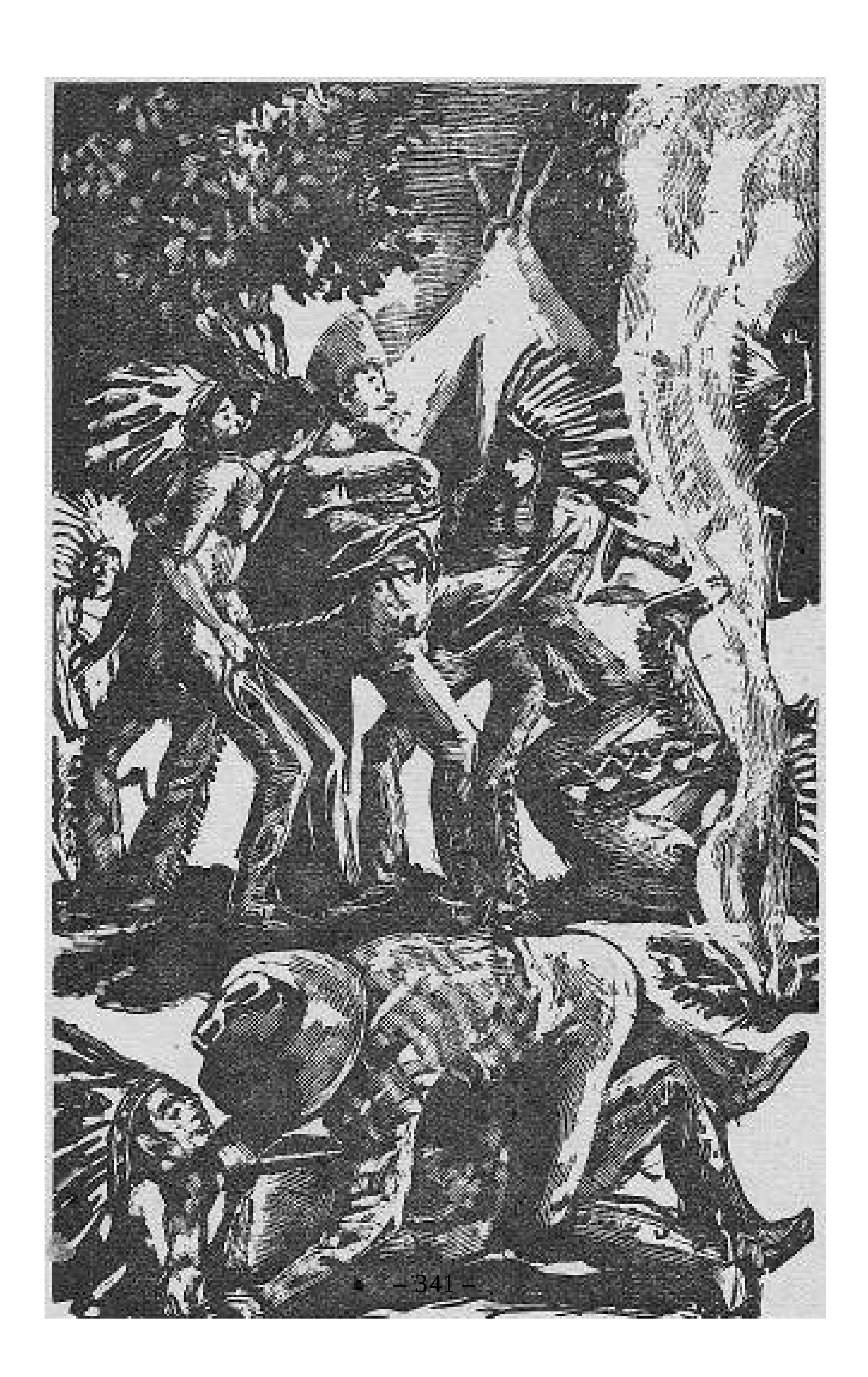
– Mon frère Blanc fait erreur. Nous ne devons pas attaquer Winnetou avant que celui-ci ait enterré son père et sa sœur, sans quoi la colère du Grand Esprit s'appesantirait sur nous. Mais nous l'attaquerons aussitôt que l'enterrement sera terminé. Il est certain que Winnetou ne va pas continuer sa route vers la cité des Visages Pâles, mais qu'il va revenir au pueblo de sa tribu. Nous l'attaquerons pendant le parcours, après lui avoir tendu un piège comme celui dans lequel est en train de tomber Old Shatterhand. Je n'attends plus que le retour de l'espion que j'ai envoyé sur l'autre rive, mais ni lui ni les sentinelles postées dans les buissons ne m'ont encore envoyé le signal convenu.

J'avais bien deviné. Si Sam Hawkens ne réussissait pas à dépister la surveillance, il allait être pris au piège... En effet, au même moment, j'entendis des cris, et l'Indien qui parlait sauta sur ses pieds et dressa l'oreille. Les autres écoutèrent attentivement.

L'instant d'après, quatre Kiowas débouchaient du fourré, traînant avec eux un Blanc qui leur opposait, mais en vain, une vigoureuse résistance. C'était mon imprudent Hawkens.

Je décidai de le sauver coûte que coûte, dussé-je y laisser ma vie.

– Tiens, Mr. Hawkens ! fit Santer qui le reconnut. Mes compliments, dear sir. Vous ne pensiez certainement pas que nous aurions si rapidement l'occasion de nous revoir.



– Voleur, assassin ! criait le petit homme qui, par un brusque croc-en-jambe, réussit à s'échapper de l'étreinte de ses gardiens et empoigna Santer à la gorge. Je suis ravi de te retrouver, moi aussi. Ton compte est bon, si je ne m'abuse.

Les Indiens se précipitèrent sur Sam et il en résulta une ruée générale. Le moment était propice pour agir.

Je tirai mes deux revolvers de ma ceinture, me précipitai hors de ma cachette, et l'instant d'après j'étais au milieu de la mêlée.

– Old Shatterhand ! hurla Santer effrayé. Et il se mit à courir éperdument pour chercher un refuge dans l'obscurité du bois.

Je lui envoyai deux balles, qui malheureusement se perdirent, tirai d'autres coups de feu pour semer la panique parmi les Indiens et criai à Sam :

– Suivez-moi !

Cette scène s'était déroulée avec une telle rapidité que les Indiens, interdits, ne s'étaient pas encore ressaisis. Je pris mon ami par le bras et nous nous précipitâmes dans le fourré.

– Diable, ça commençait à chauffer, me glissa Sam pendant la course. La plaisanterie allait se gâter et…

– Ne parlez pas, sacrebleu ! suivez-moi, criai-je.

Je lâchai son bras et courus à la berge. Il fallait à tout prix nous trouver, aussi rapidement que possible, hors de la portée des fusils.

Ce n'est qu'alors que les Indiens revinrent complètement de leur surprise. Nous entendîmes un vacarme indescriptible, des bruits de pas, des coups de fusil dans notre direction. Au milieu de ce tapage infernal, je n'entendais plus le bruit des pas de Sam derrière moi.

J’avais décidé de ne pas courir immédiatement dans la direction de notre camp, et préférais continuer à suivre la berge, d’une part parce que les Indiens nous cherchaient sans doute dans l’autre direction, d’autre part à cause de l’obscurité qui y régnait et qui nous permettait de rester parfaitement invisibles.

Après avoir parcouru deux kilomètres environ, je m’arrêtai. Les hurlements des Rouges s’entendaient encore dans le lointain, mais, à l’endroit où je me trouvais, le silence le plus profond régnait.

– Sam ! fis-je à voix basse.

Pas de réponse.

– Sam, ne m’entendez-vous pas ? fis-je plus haut.

N’entendant toujours rien, je commençai à m’inquiéter sérieusement. Où pouvait-il bien être ? Était-il tombé pendant notre fuite ? S’était-il égaré dans l’obscurité ? Je rechargeai mes deux revolvers et décidai de rebrousser chemin en mettant tous les buissons à profit.

Je revins presque jusqu’au campement des Kiowas et ne m’arrêtai qu’à l’endroit où j’avais enjoint à Sam de me suivre sans plus de discours. Nulle part la trace de mon vieil ami. Il avait sans doute préféré, au lieu de m’écouter, traverser directement le fleuve, au risque de s’exposer aux balles des Kiowas, dans une zone illuminée par les feux de camp. Décidément, ce petit homme, d’habitude si rusé, était aujourd’hui mal inspiré. J’étais navré, mais je ne pouvais rien faire de plus pour lui pour l’instant. Je décidai donc de regagner notre camp aussi vite que possible, ce que je fis après avoir encore une fois battu vainement les environs.

Je trouvai mes hommes en proie à la plus vive surexcitation. Les Indiens brûlaient visiblement du désir de combattre et Dick m’accueillit avec d’amers reproches.

– Pourquoi nous avoir défendu de vous suivre ? J'ai eu le plus grand mal à retenir les Apaches, alors que moi-même j'avais tant de peine à m'empêcher de courir à votre secours. Enfin, rendons grâce à Dieu que vous, au moins, vous soyez revenu sain et sauf.

– Et Sam ? que lui est-il arrivé ?

– Vous ne savez donc rien, demanda Will étonné, vous n'avez donc rien vu ?

– Non, quoi ?

– Peu après votre départ, nous entendîmes des cris, puis la détonation d'un revolver et enfin plusieurs coups de feu. Les Rouges, de l'autre côté, hurlaient comme des damnés et nous en avons conclu que ça bardait dans leur camp. Enfin, quelques minutes plus tard, nous aperçûmes la silhouette de Sam.

– Où ?

– À quelques centaines de mètres d'ici, sur cette rive, et près de la berge.

– Je m'en doutais. Jamais Sam dans sa vie n'a fait preuve d'autant d'imprudence.

– Il se dirigeait vers nous, mais il était poursuivi par toute une bande de Rouges qui le rattrapèrent aussitôt. Nous avons vu tous les détails de la scène à la lumière des feux de camp des Kiowas. Évidemment, nous aurions voulu lui prêter secours, mais il avait déjà été repris avant que nous ayons pu rien faire. D'ailleurs, vous nous aviez défendu de commencer le combat en votre absence, et les Indiens étaient trois fois plus nombreux que nous.

– Enfin une sage, parole ! Je vous félicite de votre prudence. En acceptant la bataille dans ces conditions, vous auriez été rapidement massacrés.

– Pourtant, il faudra bien que nous nous y mettions tôt ou tard, car nous ne pouvons tout de même pas laisser ce pauvre Sam dans le pétrin.

– Évidemment. L'ennuyeux, c'est que notre tâche est maintenant doublement difficile, puisque les Kiowas sont déjà alertés.

– C'est juste. Le mieux serait de trouver un plan qui nous permettrait de les déconcerter.

– C'est ce que nous tâcherons de faire. La situation est difficile : douze hommes contre cinquante qui, par surcroît, ont l'avantage du terrain... Pourtant, il n'y a pas d'autre moyen que d'attaquer dès cette nuit, car, si nous attendons jusqu'au matin, nous aurons encore moins de chances de réussite.

Nous décidâmes donc d'attendre une heure ou deux, le temps que la vigilance des Kiowas se relâche un peu. Nous pouvions d'ailleurs nous rendre compte qu'une grande agitation régnait dans le camp adverse.

Nous entendions le bruit des tomahawks résonner contre les arbres, et en conclûmes que nos ennemis allaient renforcer leurs feux pour les faire durer toute la nuit.

Vers minuit, pourtant, tout bruit cessa et nous pensâmes que le moment d'agir était arrivé. Je donnai l'ordre d'attacher solidement nos montures, afin qu'elles ne s'échappent pas pendant la bataille ; j'examinai attentivement les liens de notre prisonnier et commandai à mes hommes de me suivre. Nous empruntâmes le chemin que j'avais pris pour aller libérer Sam. Lorsque nous arrivâmes au fourré, j'ordonnai aux Apaches de s'y blottir, sous la direction de Stone. J'avais décidé de faire avant tout une reconnaissance en compagnie de Dick.

Nous rampâmes assez longtemps, toujours dissimulés par la broussaille, en nous rapprochant de plus en plus des feux ennemis. Un silence profond régnait et seul s'entendait le crépite-

ment des branches qui se consumaient dans les huit immenses bûchers confectionnés par les Kiowas. Nous avancions toujours avec d'infinies précautions, et, quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque, arrivés à un endroit d'où l'on pouvait assez bien apercevoir l'ensemble du camp, nous n'y vîmes personne ! La petite forêt était vide, les Kiowas partis.

– Diable ! Ils ont fichu le camp en laissant les feux allumés, me dit Parker.

– Uniquement pour camoufler leur départ, fis-je. D'ailleurs, il ne fallait pas être sorcier-pour le deviner. Sam constitue pour eux un précieux otage et ils entendent mettre sa personne en sécurité. Mais, d'autre part il est fort possible qu'ils aient un autre projet.

– Lequel ?

– Ils peuvent fort bien avoir l'intention de nous attaquer sur l'autre rive pendant que nous les cherchons ici.

– C'est une perspective peu réjouissante. Il ne nous reste qu'à rentrer aussi vite que possible pour mettre nos chevaux en sécurité si nous en avons encore le temps.

Je souscrivis à la proposition de Parker, rassemblai les Apaches, et nous rejoignîmes prudemment notre camp. Nous trouvâmes tout dans l'état où nous l'avions laissé. Le prisonnier était toujours ligoté. Certes, il était possible que l'attaque ne se déclenchât que plus tard. Nous nous éloignâmes donc dans la prairie, attendant le jour qui nous permettrait de voir, d'après les traces, la décision qu'avaient prise nos ennemis.

Au petit jour, nous nous mîmes en route et ne tardâmes pas à découvrir la trace des Kiowas, dans une direction sud-est qui était, selon les Apaches, celle du pueblo Kiowa. Will estimait qu'ils allaient se rendre dans leur village aussi vite que possible afin de clouer Sam au poteau de torture. Quant à moi, j'étais d'un avis différent. Je connaissais le vieux Sam et je savais que

son premier soin avait dû être d'informer les Indiens de la capture de leur espion et de leur dire que le sort des otages serait le même dans les camps adverses. Je craignais bien plutôt que les Indiens n'aient cherché qu'à nous donner le change et se mettent bientôt à faire marche arrière afin de revenir, d'après les indications de Santer, dans les environs de Nugget-Tsil. Ils pensaient sans doute que nous hésiterions à les poursuivre jusqu'à leur village et qu'ils auraient beau jeu d'attendre l'ensevelissement d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi pour nous massacrer tous. Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Chaque minute de retard augmentait le danger dans lequel se trouvait Winnetou. Nous enfourchâmes aussitôt nos montures, attachâmes le prisonnier au mulet de Sam, et nous dirigeâmes au galop vers Nugget-Tsil. Après une journée et demie de course presque ininterrompue nous nous trouvâmes au pied de la chaîne de montagnes, dans une vallée où se trouvait la clairière tragique.

Arrivés là, nous confiâmes nos chevaux et le prisonnier à la surveillance d'un Apache, et nous nous dirigeâmes vers la forêt. Nous rencontrâmes bientôt une sentinelle qui nous salua sans mot dire, en agitant le bras. Nous avançâmes encore de quelques centaines de mètres et vîmes les vingt Apaches affairés en préparatifs pour les funérailles qui devaient avoir lieu le lendemain. Ils abattaient des arbres, pour en confectionner une sorte de catafalque, et assemblaient d'immenses pierres pour ériger un monument.

À droite de la clairière, ils avaient construit une cabane, dans laquelle on gardait provisoirement les cadavres. C'est là que se tenait Winnetou. Lorsqu'on lui annonça notre arrivée, il vint à notre rencontre.

Le jeune Indien avait toujours l'air grave et rêveur, je le vis rarement sourire, et ne l'entendis jamais rire. Mais cette expression austère était toujours atténuée par le rayon de bonté et de

bienveillance qui brillait au fond de ses yeux aux flammes sombres.

Que de fois ce regard se posa-t-il sur moi avec cette tendresse qu'on ne trouve que dans des yeux de femmes ! Mais alors son visage était dur, son regard sombre, ses gestes, autrefois si souples, lents et solennels. Il me serra la main et me demanda, d'un air que je n'oublierai jamais :

– Où est l'assassin ?

– Il s'est enfui.

J'avoue qu'à cette réponse je baissai les yeux, en proie à une honte indicible.

Winnetou me demanda de lui faire le récit de notre expédition ; ce que je fis aussi succinctement que possible, sans rien lui dissimuler de la vérité.

Quand j'eus achevé mon récit, Winnetou me serra la main.

– Old Shatterhand a fait tout ce qui était en son pouvoir. J'approuve entièrement sa conduite. Sam Hawkens a agi bien imprudemment, et il le regrettera sans doute amèrement. Nous ne lui en garderons cependant pas rancune et ferons tout notre possible pour le libérer. Je souscris entièrement aux conclusions de mon frère. Les Kiowas ne tarderont certainement pas à venir ici, mais nous ferons le nécessaire pour brouiller leur jeu. Quant au prisonnier, ne le maltraitez pas, mais gardez-le étroitement. C'est demain que la tombe recevra les corps d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi. Mon frère assistera-t-il à la cérémonie ?

– Je serais très chagriné si mon frère ne m'y autorisait pas.

– Non seulement je t'y autorise, mais je te le demande. Ta présence va sans doute sauver la vie de bien des Visages Pâles. La loi du sang exige de moi une vengeance cruelle, mais tes yeux sont comme le soleil dont les rayons fondent la glace et la trans-

forment en une eau limpide. Tu sais ce que j'ai perdu. Sois mon père et ma sœur réunis en une seule personne, Charles !

Les larmes embuèrent ses yeux. Il en eut honte, car il me quitta sans mot dire et retourna dans la cabane. C'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom, mais c'est ainsi qu'il me nomma désormais.

Je devrais encore rendre compte de l'enterrement, qui eut lieu avec toute la solennité des funérailles indiennes, mais, quand je pense à ces heures douloureuses, je ressens, aujourd'hui encore, un chagrin aussi vif que si c'était hier. Je considérerais en quelque sorte comme un sacrilège de relater objectivement des scènes qui sont gravées à jamais dans ma mémoire et dans mon cœur.

CHAPITRE III

LA LIBÉRATION DE SAM

Après l'enterrement, Winnetou maîtrisa sa douleur et, d'un coup, redevint le chef puissant et énergique de ses guerriers, sachant opposer un plan de campagne précis à l'attaque de ses adversaires. Il donna des ordres impératifs et, pendant que ses hommes se préparaient au départ, je pus m'entretenir en tête à tête avec lui. Je conclus de certaines de ses paroles qu'il comptait exterminer toute la tribu des Kiowas. En cela, je ne pouvais l'approuver et, au risque d'attirer sa colère, j'essayai de le convaincre que ce serait là une punition beaucoup trop dure.

– Ils ont accueilli le meurtrier et maintenant ils veulent nous attaquer. N'est-ce pas une raison suffisante pour anéantir la tribu tout entière ?

– Non, ce n'est en tout cas pas une raison suffisante pour que Winnetou commette à son tour l'erreur qui a déjà provoqué la disparition de tant de tribus rouges.

– À quelle erreur fais-tu allusion ?

– Je veux dire par là que les Indiens s'entre-tuent mutuellement, au lieu de s'unir et de faire face à l'ennemi commun. Tu es beaucoup plus intelligent que tous les guerriers rouges que j'ai pu voir, et tu devrais comprendre qu'en vous décimant de la sorte vous préparez l'anéantissement de votre race. Après tout, les Kiowas sont tes frères.

Il m'écoutait sans mot dire, et me serrait la main.

– Old Shatterhand est un véritable ami des Peaux-Rouges, dit-il. La raison, ce serait un véritable suicide. Je ferai donc

comme il le voudra. Je battrai les Kiowas et les ferai prisonniers, mais je n'emporterai que l'assassin.

– Je te remercie. Mon frère Winnetou a le cœur magnanime. J'espère qu'il le montrera en toute occasion.

– Que veut dire par là mon frère Blanc ?

– Tu voulais te venger sur tous les Blancs, et je t'ai demandé d'attendre les funérailles. Puis-je savoir maintenant ce que tu as décidé ?

Il baissa les yeux, l'espace d'une seconde, puis les leva et d'un regard étincelant me montra la cabane où il avait veillé les cadavres.

– Cette nuit, je suis resté seul auprès des deux corps, et j'ai lutté contre moi-même. Le désir de la vengeance m'inspirait des idées hardies et terribles. Je voulais réunir tous les guerriers rouges et aller combattre contre les Visages Pâles. J'aurais sans doute été vaincu, mais peu importe. Cependant, j'ai réussi à triompher dans cette lutte que j'avais à soutenir contre moi-même. J'ai interrogé tous ceux que j'aimais, deux morts et un vivant, et tous trois m'avaient conseillé de renoncer à ce projet. Je leur ai obéi.

Comme je le regardais d'un air interrogateur, il poursuivit :

– Mon frère ne sait-il pas de qui je parle ? De Klekih-Petra, de Nso-Tsi et de toi.

Nous nous enlaçâmes longuement, puis nous commençâmes à parler de l'attaque des Kiowas.

– Je suis certain que c'est aujourd'hui qu'ils viendront, dit Winnetou d'une voix péremptoire.

– Pourquoi en es-tu si sûr ? lui dis-je.

– Cela ressort très nettement de ce que tu m'as rapporté. Les Kiowas ont feint de regagner leur village, alors qu'ils comptaient revenir ici. Cela les a obligés à faire un crochet, sans quoi seraient-ils arrivés dès hier au soir. D'autres raisons les ont retardés.

– Lesquelles ?

– Ils avaient Sam Hawkens avec eux, et ont dû le faire conduire à leur village avec des messagers, pour mettre le chef au courant de la situation. Tu peux m'objecter que cela ne leur a pas fait perdre de temps ; je le crois cependant. Ils devaient supposer que vous suiviez leur piste, et il fallait éviter de vous laisser éventer leur ruse en montrant des traces qui bifurquaient. Il leur a donc fallu attendre de trouver un terrain spécial où les empreintes ne marquent pas, ce qui ne doit pas être facile dans ces régions, telles que je les connais. C'est ce qui me fait conclure qu'ils ne sont pas encore arrivés. Je les attends aujourd'hui et j'ai posté des espions dans les arbres pour m'annoncer leur venue. J'ai préparé à leur intention un piège que je crois excellent. Je te promets que je saurai les y attirer. Viens voir !

Nous partîmes à cheval et Winnetou me conduisit à une gorge dont les parois étaient si escarpées qu'aucun alpiniste au monde n'aurait pu en tenter l'ascension. Si Winnetou réussissait à les attirer ici par un subterfuge et à obstruer les deux issues, les Kiowas étaient pris dans une véritable souricière.

Satisfaits de notre inspection, nous revînmes au campement. Sur notre chemin, nous vîmes un Apache, qui se précipita vers nous.

– Ils approchent, annonça-t-il, haletant, à Winnetou. Je voulais les compter, mais ils avancent en colonne serrée et sont encore très loin.

– Ils se dirigent vers la grande vallée ?

– Non, ils se sont arrêtés dans la prairie, mais j'ai vu deux hommes, dont l'un était vêtu comme les Blancs, qui contournaient les montagnes et qui les ont rejoints en courant.

Winnetou prit un air soucieux.

– Dans ce cas, ils ont sans doute envoyé des espions en reconnaissance, et ils ont dû surprendre les préparatifs de mes guerriers. Nous allons voir si mes prévisions se réalisent, mais je crains bien que dans ce cas ils renoncent à nous attaquer sur un terrain qui nous soit favorable. C'est sans doute Santer lui-même qu'ils ont envoyé comme espion, puisqu'il connaît déjà la région.

Et à la pensée que le misérable qui avait tué son père et sa sueur s'était sans doute trouvé si près de lui sans qu'il le sût, je vis Winnetou serrer les poings convulsivement et se mordre les lèvres si fort, de ses dents aiguës, que le sang jaillit.

Bien qu'ayant déjà presque abandonné l'espoir de voir les Kiowas tomber dans notre piège, nous prîmes cependant nos dispositions comme si de rien n'était. En compagnie de mes amis blancs, j'allai me poster en embuscade à l'entrée de la gorge, pendant que Winnetou s'installait au centre du long et étroit précipice et envoyait des sentinelles à l'autre issue. Il était convenu que, si les Kiowas entraient à sa suite dans la gorge, il se hâterait d'atteindre la sortie et de la fermer pendant que mes amis et moi boucherions l'entrée à l'aide de grosses pierres préparées à cette intention. De la sorte, nos ennemis n'auraient aucune chance de se sauver.

L'attaque ne se produisit pas, ni au cours de la nuit, ni dans la matinée. Au contraire, les espions Apaches vinrent nous annoncer que les Kiowas s'étaient retirés.

Nous comprîmes bientôt qu'ils avaient soit renoncé définitivement à nous attaquer, soit décidé de nous attirer peu à peu jusqu'à leur village ou du moins jusqu'à l'endroit où ils pou-

vaient attendre du renfort. Malgré notre infériorité numérique, la perspective de les suivre ainsi ne nous effrayait pas : nous tenions à nous emparer de Santer coûte que coûte et à libérer Sam.

Nous prîmes nos chevaux et nous lançâmes aussitôt à la poursuite des fuyards. C'était besogne facile, car leurs traces étaient bien visibles, je dirais même trop visibles. Ils avaient évité de passer par les endroits où les sabots des chevaux n'auraient pas marqué. Leur plan était clair : ils comptaient que, croyant toujours Sam avec eux, l'appât du prisonnier et de Santer suffirait à nous mettre à leurs trousses.

– Soit, nous irons au village de Tangua, dit Winnetou, non pas par le chemin qu'ont pris les Kiowas, mais par la route opposée. Nous pouvons ainsi espérer réussir. D'ailleurs, ces guerriers sont trop bornés pour nous faire tomber dans leurs pièges. Ils veulent être trop malins et c'est ce qui les trahit.

Il prononça ces paroles à voix haute, si bien que notre prisonnier dut les entendre également, puis s'adressant à celui-ci :

– Tu dois te préparer à la mort, car si on ne nous remet pas Sam Hawkens en échange de toi, ou bien si on le met à la torture, c'en sera fait de toi. Pourtant, si tu retrouves jamais la liberté, n'oublie pas de dire à tes frères qu'ils agissent comme des enfants. L'idée ne peut même pas nous venir à l'esprit de suivre de telles traces.

Ayant ainsi parlé, il quitta la piste des Kiowas et prit carrément la direction de l'est. Nous nous trouvions près de la source de la Canadienne et du bras supérieur de la Red River. C'est la vallée de ce dernier fleuve que Winnetou comptait suivre.

Nos montures étaient passablement fatiguées à la suite des traites forcées que nous leur avions fait fournir et, par surcroît, nous étions à court de vivres. En conséquence, nous ne pou-

vions avancer aussi rapidement que nous l'aurions voulu, car il nous fallait perdre un temps précieux à la chasse au bison.

Le lendemain, nous arrivâmes au fleuve, dont le lit était assez bas. Heureusement, l'herbe qui poussait sur ses rives était encore passablement drue, de sorte que nos chevaux purent paître abondamment.

Ce confluent, le Salt-Fork, vient de l'ouest et, à l'endroit où il se jette dans la Red River, se trouvait le village kiowa dont Tangua était le chef.

Nous nous trouvions sur la rive gauche de la Red River et espérions pouvoir approcher des Kiowas sans être aperçus.

Dans ce but, nous fîmes un crochet d'une demi-journée et utilisâmes la nuit pour avancer. Au petit jour, alors que nous étions déjà à proximité du village kiowa, nous cherchâmes un fourré où nous pussions nous abriter pour faire halte. Winnetou et moi, nous ne prîmes que quelques instants de repos et partîmes ensuite en reconnaissance.

Nous traversâmes le fleuve à cheval, mais, bien entendu, nous prîmes d'abord la précaution de nous éloigner de notre campement afin que, si on nous découvrait par hasard, notre présence ne pût trahir celle de nos compagnons. Après avoir traversé le fleuve assez en aval, nous continuâmes à descendre la rive jusqu'à une petite rivière qui débouchait dans la Red River et dont nous remontâmes le courant pendant quelque temps, afin que nos adversaires ne pussent retrouver notre piste.

Sans doute, toutes ces précautions nous firent perdre un temps appréciable, mais nous eûmes à nous féliciter par la suite de les avoir prises.

Lorsque nous fûmes de retour dans la Prairie, nous rencontrâmes deux cavaliers qui conduisaient six mulets lourdement

chargés. Nous ne pûmes distinguer leurs visages, mais leurs vêtements nous firent supposer que c'étaient des Blancs.

Les deux hommes nous avaient aperçus également et s'étaient arrêtés. Comme ils semblaient venir du village des Kiowas, nous ne pouvions que gagner en leur parlant. Aussi demandai-je à Winnetou :

– Veux-tu que nous les interpellions ?

– Oui, ces Visages Pâles sont sans doute des commerçants qui font des affaires avec les Kiowas. Bien entendu, il faudra leur laisser ignorer qui nous sommes.

– Certes. Je suis employé d'agence et c'est en cette qualité que je me rends chez les Kiowas. Tu es mon interprète et tu appartiens à la tribu des Pawnees.

– Fort bien. Mon frère Blanc parlera à ces deux marchands.

Nous dirigeâmes donc nos montures dans leur direction. Les deux *traders* épaulèrent leurs fusils, ainsi qu'il est d'usage dans le Wild West, et nous dévisagèrent avec méfiance.

– Abaissez vos fusils, messieurs, leur dis-je. Nous ne sommes pas des fauves et nous n'avons pas l'intention de vous dévorer.

– Vous auriez tort d'essayer, répliqua l'un d'eux. Vous auriez du fil à retordre. Ce n'est pas la crainte qui nous a fait vous coucher en joue, mais votre apparence nous avait semblé suspecte.

– Pourquoi suspecte ?

– Quand on rencontre dans la savane deux gentlemen dont l'un est rouge et l'autre blanc, on peut parier, presque à coup sûr, qu'il s'agit de mauvais garnements. Et par-dessus le marché, vous êtes habillés à l'indienne. Je serais bien étonné que vous soyez d'honnêtes gens.

– Merci de votre franchise. J'aime toujours savoir ce qu'on pense de moi. Mais je vous assure que vous vous méprenez.

– Je voudrais le croire. À vrai dire, vous n'avez pas l'air de bandits. D'ailleurs, peu nous importe de savoir si vous êtes du gibier de potence ou non. C'est votre affaire. Mais voudriez-vous me dire d'où vous venez ?

– Bien volontiers. Nous venons de False Washita.

– Ah ! et où allez-vous ?

– Chez les Kiowas.

– Chez quelle tribu des Kiowas ?

– Celle dont le chef s'appelle Tangua.

– Vous n'êtes pas loin de leur village. Mais, si vous voulez un bon conseil, rebroussez chemin immédiatement et filez aussi rapidement que vous le pourrez.

– Et pourquoi donc ?

– Ces braves Indiens ont la mauvaise habitude de faire griller à petit feu tous les Blancs qu'ils peuvent attraper.

– Pshaw ! Ils ne seront pas si méchants que cela.

– Je ne vous le garantis pas. J'ai mes raisons pour vous parler de la sorte. C'est précisément de la tribu de Tangua que nous venons, et je sais que le chef a l'intention d'expédier dans l'autre monde tous les Blancs et même tous les Rouges que ses guerriers réussiront à capturer.

– Vous avez de charmantes fréquentations. Mais comment se fait-il alors qu'il vous ait laissés en paix ? Vous n'avez pourtant pas l'air de Nègres et, d'après vos paroles, on pourrait conclure que c'est pourtant la seule race que Tangua consente à épargner !

– Vous aimez les plaisanteries faciles. Il nous épargne parce que nous le connaissons bien, et ce n'est pas la première fois que nous recevons l'hospitalité dans son village. Nous sommes d'honnêtes commerçants et ne ressemblons en rien à ces aigrefins qui refilent aux Peaux-Rouges toutes sortes de vieux rossignols et se gardent bien ensuite de jamais reparaître dans leurs villages. Les Kiowas ont besoin de nos marchandises et sont trop intelligents pour supprimer de braves gens dont ils ne tirent que des avantages. Quant à vous, j'ai bien peur que vous y laissiez votre peau.

– Je ne crois pas. Moi-même, je suis un honnête commerçant, et, si je vais les voir, c'est pour leur rendre un service.

– Qui donc êtes-vous ?

– J'appartiens à l'Agence de l'Ouest.

– À l'Agence ? Mais c'est la plus mauvaise référence que vous puissiez leur fournir. Ne m'en veuillez pas de ma franchise, mais je crois de mon devoir de vous avertir que les Kiowas ont précisément une dent sérieuse contre l'Agence parce que... parce que...

Comme il hésitait à achever sa phrase, je l'achevai moi-même.

– Parce qu'ils ont été roulés plus d'une fois. C'est bien ce que vous voulez dire ?

– Je suis ravi de vous entendre faire cet aveu, dit-il en riant. En effet, l'Agence s'est complètement moquée des Kiowas lors de sa dernière livraison. C'est pourquoi, si vous avez envie de vous faire un peu scalper, vous n'avez qu'à y aller, mais dans le cas contraire...

– Non, je n'y tiens pas. Peut-être les Kiowas ne nous accueilleront-ils pas avec beaucoup de chaleur, mais ils n'en seront que plus agréablement surpris d'apprendre le but de notre

venue. En effet, j'ai pu obtenir de la Direction de l'Agence de réparer l'erreur dont se plaignent les Kiowas. Nous allons leur faire une nouvelle livraison et c'est pour leur demander de venir au-devant des marchandises que je viens les trouver.

– Vous êtes le merle blanc des commerçants, me dit-il. Naturellement, dans ce cas-là, on vous laissera tranquille. Mais pourquoi vous êtes-vous fait accompagner de ce Peau-Rouge ?

– Parce que je ne connais pas le patois des Kiowas ; c'est un Pawnee, et il me servira d'interprète. Il connaît d'ailleurs Tangua.

– Alors, tout est pour le mieux et mon avertissement était inutile. Je voulais vous rendre service, car Tangua, depuis quelque temps, est littéralement enragé contre tout ce qui n'est pas kiowa.

– Que lui est-il donc arrivé ?

– Il a eu des histoires fort désagréables. Les Apaches ont pénétré sur ses terres et lui ont dérobé des centaines de chevaux. Il leur a donné la chasse, mais, comme les Apaches étaient trois fois plus nombreux que ses guerriers, ils les ont battus. Malgré tout, les pillards n'auraient pas réussi si des chasseurs blancs ne s'étaient pas ligués avec les Apaches et si l'un d'eux n'avait pas estropié le chef kiowa. Ce bandit s'appelle Old Shatterhand et terrasse, dit-on, l'homme le plus fort d'un coup de poing. À l'heure qu'il est, cependant, je ne donnerais pas très cher de sa peau.

– Pourquoi donc ? Les Kiowas ont-ils décidé de se venger ?

– Bien sûr. Tangua a les genoux broyés, ce qui est terrible pour un chef de tribu. Il écume littéralement de rage et n'aura pas de répit avant d'avoir fait prisonniers Old Shatterhand et Winnetou.

– Winnetou, qui est-ce ?

– Un jeune chef Apache qui se trouve actuellement dans les environs. Old Shatterhand et ses compagnons sont avec lui et les Kiowas se proposent de les prendre au piège.

– Hum ! Et vous pensez qu'ils se laisseront prendre ?

– Je n'en sais rien, mais Tangua en est convaincu et il a fait occuper par ses guerriers les points stratégiques de la route par laquelle ses ennemis doivent venir. En tout cas, je vous le répète, je ne donnerais pas cher de leur peau. J'aurais bien voulu rester encore quelques jours dans le village des Kiowas, mais j'ai préféré partir pour ne pas assister à la torture d'hommes blancs.

– Vous auriez peut-être pu leur venir en aide ?

– J'en doute. D'ailleurs, pourquoi exposer sa vie pour des étrangers ? Je suis un ami des Kiowas et je ne tiens pas à ruiner ma réputation chez eux en intervenant, d'ailleurs inutilement, en faveur de ces gaillards. Tenez pas plus tard qu'hier, je voulais encore rendre service à un Blanc, mais j'ai dû y renoncer, car Tangua s'était mis à hurler comme un chien.

– De quel Blanc parlez-vous ? J'avais cru comprendre que les Kiowas n'avaient pas encore arrêté leurs ennemis.

– Pas tous, mais ils en ont déjà pris un qui faisait partie de la bande de Old Shatterhand. Un drôle d'individu qui passe son temps à rire et à plaisanter et qui ne semble guère se soucier de la mort qui l'attend.

– C'est intéressant. Vous l'avez vu ?

– Oui, je l'ai vu, quand on l'a amené au camp, et je l'ai revu ensuite, quand on l'a enchaîné dans l'île ; il est gardé à vue dans une île de Salt-Pork à côté du village.

– Et vous lui avez parlé ?

– Je lui ai demandé si je pouvais faire quelque chose pour lui. Il me fit un gracieux sourire, me dit qu'il avait envie de

manger de la crème au chocolat, et me demanda si je serais assez bon pour aller à Cincinnati lui en chercher. C'est un toqué. Je lui dis que sa situation n'était guère sujette à plaisanterie. Il éclata de rire et me répondit que je n'avais pas à me préoccuper de son sort, car d'autres s'en chargeaient. Malgré ses fanfaronnades, je suis intervenu auprès du chef pour faire apporter quelques adoucissements à sa situation. Mais celui-ci m'a envoyé promener. À vrai dire, il n'est pas si mal traité que cela, car, à ce qu'il paraît, la bande de Old Shatterhand détient un otage kiowa. Il n'y a qu'un Blanc, un nommé Santer, qui lui rend la vie dure.

– Mais vous êtes donc toute une armée de Blancs chez les Kiowas ?

– Oh ! non. À l'exception du prisonnier, un certain Sam Hawkens, qui est du reste un chasseur assez connu, il n'y a que ce Santer. C'est un individu bien antipathique. Il est arrivé hier, en même temps que le groupe de Peaux-Rouges qui doit prendre au piège Winnetou et ses guerriers. D'ailleurs, vous le verrez au village.

– C'est sans doute un invité du chef et il partage sa tente ?

– Ah ! non, pas du tout. On lui a donné une vieille tente au bout du village, la quatrième ou la cinquième avant la fin des wigwams, en remontant le fleuve. Comme vous avez l'air de braves types, je ne vous conseille pas de faire sa connaissance. Il a une tête de scélérat. Enfin ! nous avons perdu assez de temps comme cela, je vous souhaite bon voyage et surtout... bon retour.

Je ne cherchai pas à le retenir davantage, car nous avions appris tout ce qu'il était possible de lui faire dire sans lui révéler notre identité. De plus, je voyais que Winnetou était pressé d'agir.

Nous pouvions nous féliciter d'avoir lié conversation avec cet honnête marchand, car, pour apprendre tout ce qu'il nous avait naïvement révélé, nous aurions eu à risquer au moins plusieurs fois notre peau. Nous décidâmes donc de ne pas nous attarder davantage et de retourner à notre campement, après, naturellement, avoir perdu les deux marchands de vue. Chemin faisant, nous prîmes la décision de revenir dès le soir même et de nous introduire dans le village kiowa. Nous rebroussâmes chemin avec les mêmes précautions que nous avions prises pour partir, en effaçant nos traces aussi soigneusement que possible.

Stone et Parker nous accueillirent avec joie. Ils furent ravis du résultat de notre randonnée et se montrèrent particulièrement heureux des nouvelles que nous rapportions de Sam. Ils nous supplièrent de les emmener le soir dans notre reconnaissance, mais Winnetou refusa.

– Mes frères Blancs feront mieux de rester ici, dit-il, car nous ne pourrons certainement pas sauver Sam Hawkens cette nuit. Nous tenterons de le délivrer demain, et alors vous viendrez avec nous.

À la tombée de la nuit, nous quittâmes notre cachette et, comme le voulait Winnetou, nous nous rendîmes tous dans une petite île dont l'épaisse végétation nous offrait une plus sûre retraite.

Lorsque nous y fûmes installés, je me préparai un lit de fortune, et décidai de me reposer une heure ou deux. Je savais, en effet, que je n'aurais guère occasion de dormir cette nuit-là. Pour atteindre la petite île où se trouvait Sam, il fallait traverser le fleuve à la nage et, à supposer que cet exploit réussît, je ne pouvais guère compter dormir ensuite dans la Prairie à la mi-décembre, avec un costume trempé.

Un peu plus tard, Winnetou vint me réveiller. Il était temps de partir. Nous nous débarrassâmes de nos vêtements superflus

et n'emportâmes comme arme que nos couteaux, que l'eau du fleuve ne pouvait détériorer.

Après avoir traversé le cours d'eau et fourni une course assez longue, nous nous arrêtâmes sur la rive située en face du village. Nos chemins se séparaient là, car Winnetou se proposait de s'emparer de l'assassin de son père, alors que, moi, je voulais d'abord entrer en contact avec Sam. Nous nous promîmes de venir au secours l'un de l'autre dès que l'un de nous serait menacé et, au cas où nous réussirions tous deux, de nous retrouver au même endroit.

Avant de nous quitter, nous contemplâmes longuement ensemble le village des Kiowas. Des feux étaient allumés devant presque toutes les tentes. Les Indiens étaient couchés devant, se réchauffaient ou préparaient leur dîner. Au milieu du village se dressait une tente plus imposante que les autres, ornée de lances, de plumes d'aigle et de totems. Devant le feu, j'aperçus Tangua, en compagnie d'un jeune homme à peine âgé de dix-huit ans et de deux petits garçons.

– Ce sont les fils de Tangua, me dit Winnetou. L'aîné, son préféré, deviendra sans doute un brave guerrier. Il court si vite qu'on lui a donné le nom de Pida, qui veut dire cerf.

Je vis également de nombreuses femmes s'affairer : chez les Indiens, les femmes n'ont pas le droit de partager la nourriture des hommes et doivent se contenter de leurs restes. Elles sont d'ailleurs toujours astreintes aux travaux les plus durs.

Bientôt, Winnetou me quitta et descendit la berge afin de traverser le fleuve une fois hors de vue du village.

Quant à moi, je cherchai à repérer l'île où Sam était gardé prisonnier. Le ciel était sombre et lourd de nuages ; aucune étoile n'y brillait. Cependant, à la lueur des foyers, je réussis à distinguer les contours de trois îlots. J'ignorais dans lequel de ceux-ci Sam était retenu prisonnier, mais, comme le marchand

m’avait dit qu’il se trouvait tout près du village, j’en conclus que ce devait être l’îlot du milieu. Malheureusement, la lueur des feux tombait en plein sur celui-ci.

Je me dis qu’il ne me fallait à aucun prix me montrer et que je devais traverser le fleuve sous l’eau. Mais, dans ce cas, je risquais l’émerger juste devant une sentinelle. Je décidai donc de me rendre d’abord sur la première des îles, celle qui était la plus éloignée du village, sans doute déserte, et qui pourrait me servir de poste d’observation.

Je remontai légèrement le fleuve, puis je plongeai dans l’eau et réussis bientôt à gagner l’île. J’émergeai la tête avec prudence pour respirer et constatai aussitôt avec satisfaction qu’un excellent moyen s’offrait à moi pour mener ma tâche à bien.

L’île où j’étais parvenu était à une vingtaine de mètres de l’autre îlot, auquel étaient attachés une vingtaine de canoës. C’était là un magnifique abri. Je replongeai aussitôt, nageai jusqu’à la rangée des canoës, m’y cachai, et de là, pus fort bien voir tout ce qui se passait sur la deuxième île.

Celle-ci était située plus près du village que les deux autres. Elle était couverte d’arbustes, que dominaient deux grands arbres. Cependant, je ne pouvais apercevoir ni le prisonnier ni son gardien : J’étais déjà sur le point de plonger de nouveau afin d’atteindre mon but, lorsque j’entendis du bruit sur la rive. Je levai les yeux et j’aperçus soudain le fils aîné de Tangua. Il s’assit dans un canoë et se mit à pagayer énergiquement dans la direction de l’île. Je m’immobilisai et décidai d’attendre.

Quelques minutes plus tard, un bruit de conversation me parvint et je distinguai la voix de Sam. Il me fallait absolument entendre ce qu’il disait ; je me glissai donc jusqu’à l’extrémité de la rangée des canoës. De là, j’entendais beaucoup mieux.

– Mon père voudrait pourtant le savoir, disait Pida.

– Je n'ai aucune intention de le lui dire, fit la voix goguenarde de Sam.

– Dans ce cas, tu connaîtras des tortures dix fois plus cruelles.

– Torturer Sam Hawkens, hi, hi, hi ! Ton père a déjà voulu me faire torturer une fois chez les Apaches. Sais-tu ce qui en est résulté ?

– Old Shatterhand, ce chien, a fracassé les genoux de mon père, fit l'Indien d'une voix sombre.

– C'est cela. Eh bien ! cette fois encore, je prévois un accident de ce genre si vous ne vous décidez pas à me fiche la paix.

– Tu n'y penses pas sérieusement. Tu es ligoté des pieds à la tête et tu es attaché à un arbre. Tu es incapable de faire le moindre geste.

– Certes, et je sais que je dois cette attention à ce brave Santer. Mais ne crois pas que je m'en porte plus mal.

– Je sais que tu souffres, mais tu ne veux pas le reconnaître. Quoi qu'il en soit, surveillé par tes quatre gardes, tu n'as aucune chance de t'échapper d'ici.

– Et s'il me plaît à moi de rester ici ? Pour le moment, je me trouve fort bien en votre compagnie. Mais quand j'en aurai assez et que je déciderai de m'en aller, il n'y aura rien à faire pour me retenir.

– Nous te promettons la liberté si tu nous dis ce qu'il compte faire.

– Et moi, je ne vous dirai rien. Ce brave Santer vous a monté un bateau et vos guerriers sont allés jusqu'à Nugget-Tsil pour arrêter Winnetou et Old Shatterhand. C'est à crever de rire. Vous voulez arrêter Old Shatterhand, mon élève !

– Mais toi, son maître, nous t'avons bien arrêté.

– Arrêté ? Tu n'as pas le sens des nuances. Je me suis invité parmi vous, car j'ai un certain faible pour les Kiowas, je le confesse. Mais ma sympathie ne va pas jusqu'à m'aveugler, et je vois que, hélas ! vous êtes bêtes comme des choux. Vous vous croyiez très malins et vous pensiez qu'il suffisait que vos guerriers reviennent à leur village pour que Winnetou et Old Shatterhand les suivent, dociles comme des agneaux, pour se faire prendre au piège. Maintenant, vous pouvez vous en mordre les pouces. Winnetou et Old Shatterhand se sont abrités dans une retraite quelconque et vous croyez que je sais où. À parler franc, je le sais fort bien, en effet, et je sais également le supplice qu'ils vous réservent.

– Quel supplice ?

– Allons donc ! Tu le sauras assez tôt sans que je te le dise, puisque...

Tout à coup, un hurlement sauvage s'éleva et j'entendis à plusieurs reprises les Kiowas crier le nom de Winnetou.

– Tu sais maintenant où ils sont, fit Sam, ne se tenant plus de joie. Là où se trouve Winnetou, Old Shatterhand n'est pas loin. Ils sont là, les voilà.

Les hurlements redoublèrent, car les Kiowas avaient bien aperçu Winnetou, mais ne pouvaient arriver à mettre la main sur lui. Je vis Pida se redresser et examiner attentivement la rive. Puis il sauta dans son canoë et cria aux gardiens :

– Abattez ce chien blanc aussitôt que l'un des siens essayera de le sauver.

Puis, en pagayant énergiquement, il se dirigea vers le village.

J'aurais beaucoup donné pour sauver Sam immédiatement, mais, étant données les circonstances, mes chances étaient bien

faibles. Tout à coup, j'eus une idée. Pida était le fils favori de Tangua. Si je réussissais à le faire prisonnier, j'étais certain de pouvoir l'échanger facilement contre Sam. Ce projet était hardi, mais je n'avais pas l'embarras du choix.

Un coup d'œil me suffit pour me rendre compte que la situation était assez favorable. Winnetou s'était sauvé à gauche, donc dans une direction diamétralement opposée à celle de notre campement. Tous les Kiowas, y compris les sentinelles, étaient tournés vers cette direction. Comme nul ne se trouvait dans les parages, je m'élançai de toutes mes forces à la poursuite du canoë.

L'instant d'après, Pida atteignait la rive et allait attacher son embarcation. Il se pencha. Au même moment, j'émergeai de l'eau et l'assommai d'un coup de poing bien appliqué. Je le jetai dans le canoë et y sautai moi-même. Puis, m'emparant de la pagaie, je remontai le fleuve de toutes mes forces. Ma téméraire entreprise avait réussi.

Je décidai d'aborder et d'abandonner la légère nacelle au fil de l'eau, craignant qu'un malencontreux hasard ne permît à un guerrier Kiowa d'apercevoir cette barque suspecte descendant rapidement le fleuve dans la direction de l'île qui nous servait de cachette.

Lorsque j'atteignis la rive, je coupai la courroie du canoë et m'en servis pour ligoter solidement mon prisonnier. Puis, prenant Pida sur mes épaules, je me dirigeai vers notre île.

Peu à peu le jeune Indien reprenait ses esprits et essayait de m'opposer de la résistance. Je dus le menacer de mon couteau.

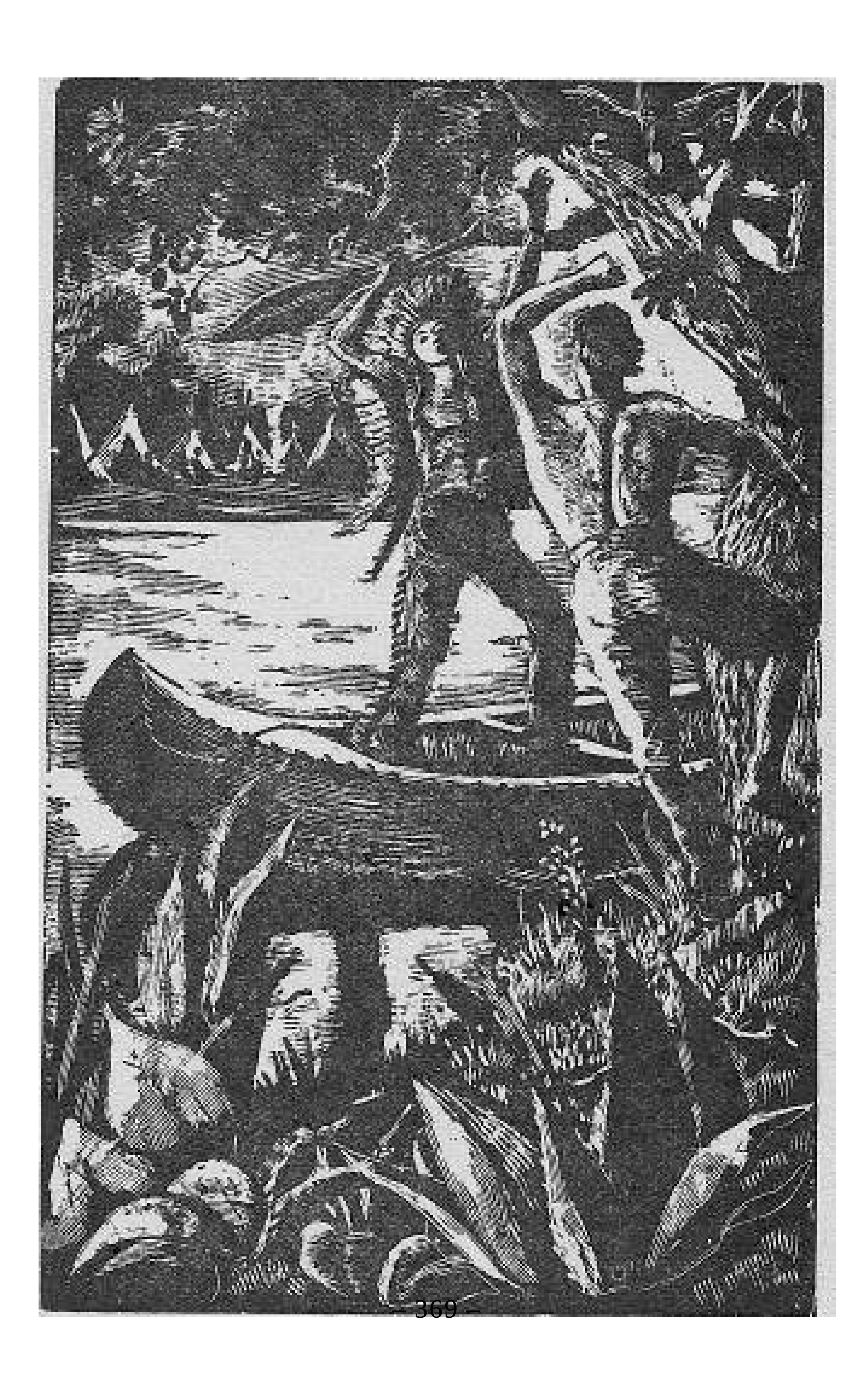
– Qui es-tu donc, chien galeux ? me demanda-t-il en écumant de rage. Dès demain matin mon père Tangua paraîtra et t'écorchera vif.

– Bah ! Il ne peut plus marcher depuis que mes balles lui ont fracassé les genoux.

La plus profonde terreur se peignit sur son visage.

– Uff ! uff ! Tu serais donc Old Shatterhand ? dit-il en balbutiant.

– J'ai imprimé tout à l'heure ma signature sur ton crâne. D'ailleurs, qui, hormis Old Shatterhand ou Winnetou, aurait le courage de s'introduire dans un village ennemi pour y capturer le fils du grand chef ?



– Uff ! uff ! il ne me reste qu'à mourir dignement. Vous ne réussirez pas à m'arracher le moindre cri de douleur.

– Nous n'allons pas te tuer. Nous ne sommes pas des assassins comme vous. Si ton père consent à nous livrer les deux Visages Pâles qui sont dans son camp, nous te libérerons en échange.

– Tu parles de Santer et de Hawkens ?

– Précisément.

– Vous les aurez, car Tangua tient dix fois plus à son fils qu'à Sam Hawkens. Quant à Santer, il le méprise.

Après ces paroles, il ne résista plus et consentit à me suivre docilement. Cependant, la pluie s'était mise à tomber, si serrée, que je ne pouvais parvenir à retrouver l'île où mes amis étaient cachés. Je me dissimulai donc sous un arbre au feuillage épais et décidai d'attendre la fin de la pluie et le petit jour. Trempé de la tête aux pieds et à moitié nu, je grelottai de froid et me frottai vigoureusement les membres pour essayer de me dégourdir.

Enfin, la pluie s'arrêta et, en même temps, le jour commença à poindre. Cependant, un brouillard épais s'était élevé et j'eus le plus grand mal à repérer l'endroit où était située notre île. Arrivé là, je lançai un cri d'appel.

– Hello ! répondit la voix de Winnetou. C'est bien mon frère Old Shatterhand ?

– Lui-même.

– Viens vite. Mais pourquoi crier ? C'est dangereux.

– J'ai fait un prisonnier. Envoie-moi un bon nageur et des courroies.

– Je viens moi-même.

Quelques instants plus tard, sa belle tête émergea de la grisaille de l'eau et du brouillard. Mais, lorsqu'il eut vu celui que j'avais fait prisonnier, il poussa un cri d'étonnement.

– Uff ! uff ! le fils de Tangua ! Comment as-tu réussi à le faire prisonnier ?

En quelques mots je le mis au courant. Là-dessus, il me narra les détails de sa dangereuse mais infructueuse excursion.

Pendant, ce temps, nous avions attaché Pida, de sorte qu'il se trouvait soutenu entre nous. Ses bras étaient ligotés, mais il pouvait faciliter notre traversée en nageant avec les jambes. Le jeune Indien eut le bon goût de ne manifester aucune résistance et de se mettre à nager de conserve avec nous.

Le brouillard était si dense que nous pouvions à peine distinguer à une dizaine de mètres devant nous. On sait que par temps brumeux on entend beaucoup mieux. À peine eûmes-nous quitté la rive que Winnetou me dit :

– Attention, j'entends du bruit.

– Quoi ?

– Il me semble entendre le bruit d'un canoë.

– Eh bien ! attendons.

Nous nous arrêtâmes et, des yeux je demandai à Winnetou s'il ne serait pas plus sage de retourner sur la rive.

– Non, fit-il. Je veux absolument savoir qui c'est. D'ailleurs, le brouillard est si épais que, si nous prenons garde, il ne nous verra pas.

Le bruit des rames fendant l'eau s'approchait de plus en plus et, tout à coup, un canoë émergea du brouillard. Nous restions silencieux pour ne pas nous trahir. Tout à coup, Winnetou, qui le premier avait aperçu l'homme, s'écria :

– C'est Santer ! Il se sauve !

Mon ami, d'habitude si calme, était à tel point bouleversé par l'apparition de son ennemi mortel qu'il se lança à la poursuite de Santer, sans même se rappeler dans son trouble qu'il était lié à Pida et qu'il ne faisait ainsi que de s'empêtrer dans les liens.

– Uff ! uff ! Il faut absolument que je l'arrête, cria-t-il, tout en coupant la courroie qui le retenait à Pida.

Santer avait entendu le cri de Winnetou. Il fut d'abord effrayé, mais, ayant compris la situation, il déposa ses rames, s'empara de son arme et s'écria avec une joie maligne :

– C'est la dernière fois que vous parlerez, chien !

Mais, au moment où il allait tirer, Winnetou, ayant réussi à se libérer, s'élança vers l'embarcation de son ennemi, si bien que la balle l'effleura à peine. La façon dont, le couteau entre les dents, il s'approchait du canoë était d'une rapidité qui tenait du prodige.

Santer avait encore une balle dans son fusil. Il visa de nouveau en criant à l'Apache :

– Approche donc un peu ! Cette fois, je ne te raterai pas.

Il croyait déjà triompher, mais, au même moment, Winnetou plongea, pour atteindre le canoë par-dessous et le faire chavirer. Évidemment, s'ils devaient lutter dans l'eau, Santer était perdu. L'ignoble assassin le comprit d'ailleurs, car il déposa son arme et de toutes ses forces se remit à ramer. Il était temps, car, l'instant d'après, Winnetou émergeait de l'eau à l'endroit que Santer venait de quitter. Celui-ci abandonna alors toute pensée d'offensive et se borna à crier à l'adresse de son ennemi :

– Je garde cette balle pour notre prochaine rencontre.

Winnetou nageait avec une vitesse prodigieuse, mais aucun nageur au monde ne peut atteindre un canoë lancé à toute vitesse et porté par un courant torrentiel.

Toute cette scène n'avait pas demandé une minute et déjà plusieurs Apaches s'étaient jetés à l'eau pour nous venir en aide. Grâce à leur secours, je réussis à conduire Pida à l'île.

Winnetou, qui avait abandonné sa poursuite, vint nous rejoindre et nous dit, en proie à la plus grande surexcitation :

– Que mes frères rouges se préparent sans perdre un instant. Santer vient de descendre le fleuve dans un canoë. Nous allons lui donner la chasse.

– Oui, il faut le poursuivre sans tarder, dis-je. Mais que deviendront Sam Hawkens et nos deux prisonniers ?

– Je te les confie, dit-il. Il faut que je réussisse à m'emparer de cet homme. Mais toi, ton devoir est de libérer Sam. Nous devons nous séparer.

– Pour combien de temps ?

Il réfléchit un instant.

– La volonté de l'homme est soumise à celle du Grand Esprit. J'espérais rester encore avec mon frère Old Shatterhand, mais le grand Manitou en a décidé autrement. Nous nous reverrons quand il en décidera ainsi.

– Mais quels sont les projets de mon frère Winnetou ?

– Nous allons suivre Santer à cheval, sur les deux rives du fleuve. La poursuite sera peut-être difficile, mais raison de plus pour ne pas perdre une minute. Pourtant, si c'est la volonté du Grand Esprit, nous pourrons nous revoir dans quelques jours.

– Où donc ?

– Quand tu seras parti d'ici, dirige-toi à l'endroit où le Rio Boseo de Matchitoches se jette dans ce fleuve. Là tu trouveras sans doute un de mes guerriers qui te dira si nous pouvons nous rencontrer.

– Et si je ne trouve personne ?

– En ce cas, ce sera donc que je n'aurai pas encore arrêté Santer et ne peux te fixer de rendez-vous. Tu n'auras qu'à rentrer à Saint-Louis, avec tes trois camarades, chez les Visages Pâles qui se proposent de construire le sentier du cheval de feu. Je serais pourtant heureux que tu reviennes parmi nous aussitôt que tu pourras. Tu seras toujours le bienvenu dans notre pueblo et, si je suis en expédition, mes guerriers te diront toujours où tu pourras me trouver.

Pendant notre conversation, les Apaches avaient terminé leurs préparatifs. Winnetou tendit la main à Dick et à Will, prit congé d'eux, puis se tourna vers moi :

– La vengeance me chasse bien loin de mon frère, mais j'espère que notre amitié te ramènera bientôt parmi nous. Ne reste pas, si c'est possible, trop longtemps dans les cités de l'est. Tu sais qui tu dois remplacer auprès de moi. Me promets-tu de revenir rapidement, mon cher frère Charles ?

– Je te le promets. Mon cœur est avec toi, Winnetou. Tu sais ce que j'ai promis à Klekih-Petra avant sa mort. Je tiendrai ma parole.

– Que le Grand Manitou te conduise et te garde de tous les dangers !

Il m'étreignit, puis donna l'ordre à ses hommes de partir et monta à cheval pour traverser le fleuve. Les Apaches se séparèrent en deux groupes, afin de se disposer sur les deux rives. Je suivis longuement Winnetou des yeux, jusqu'à ce que sa silhouette se fût complètement évanouie dans le brouillard. J'avais

l'impression qu'une partie de mon âme venait de s'en aller avec lui.

Lorsque Stone et Parker virent combien j'étais affligé de son départ, Dick me dit, avec sa brusquerie coutumière :

– Ne vous frappez pas trop. Nous les retrouverons bientôt ; nous n'aurons qu'à suivre leurs traces dès que Sam sera libre. Il n'y a qu'à nous hâter de procéder à l'échange des prisonniers. Je crois que le plus simple serait d'envoyer le Kiowa annoncer à son chef que nous avons son fils.

– Je ne veux pas lui envoyer de messager, dis-je.

– Mais alors, comment voulez-vous que Tangua apprenne...

– C'est moi qui le lui apprendrai.

– Vous ? Mais vous ne pensez pas aller seul au village ?

– C'est pourtant bien mon intention.

– Mauvaise idée, détestable idée ! Ils vont vous capturer aussitôt.

– Je ne le pense pas.

– Et pourtant...

– Ils n'en feront rien, sans quoi Pida serait perdu. D'ailleurs, il est bien plus avantageux que j'y aille moi-même, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, je préfère parler moi-même à Tangua.

– Mais pas du tout, protesta Will. Si c'est moi qui vais le voir, il acceptera plus facilement nos conditions. Au contraire, votre vue lui produira l'effet de la muleta sur un taureau.

– Il peut se mettre en fureur s'il veut. Cela n'en sera que plus intéressant. D'ailleurs, si j'envoyais une autre personne à ma place, il croirait que j'ai peur de lui.

– Bon, je vois qu'il est inutile de chercher à vous faire changer d'avis. Eh bien ! quand partirez-vous ?

– Ce soir.

– Ce sera trop tard, il me semble ? Nous pourrions liquider toute cette histoire avant midi et, ensuite, nous aurions le loisir de rejoindre Winnetou.

– Mais nous aurions toute la tribu des Kiowas à nos trousses. Je suis persuadé que Tangua nous rendra volontiers Sam en échange de son fils, mais je suis également certain qu'il fera tout son possible pour se venger ensuite. Il vaut donc mieux que l'échange des prisonniers ait lieu la nuit, parce qu'elle nous permet de prendre une avance considérable. Le matin, nous serons déjà trop loin pour qu'ils tentent de nous rejoindre. D'ailleurs, il faut être psychologue ; plus nous attendrons, plus le chef sera inquiet sur le sort de son fils. Et plus il sera inquiet, plus il se montrera docile.

– Je me rends à vos raisons. Mais il peut fort bien dépister notre cachette avant le soir.

– Certes oui, mais cela ne peut aucunement nous mettre en état d'infériorité. Ils retrouveront sans doute les traces de Winnetou sur les rives du fleuve et ils croiront que nous sommes tous partis en emmenant Pida. Cela tourmentera sérieusement Tangua. Écoutez donc !

Des voix humaines nous parvenaient de l'autre rive. Comme le brouillard commençait à se dissiper, nous pûmes distinguer la silhouette de plusieurs Kiowas examinant attentivement la piste. Puis ils disparurent rapidement dans la direction du village, sans même jeter un coup d'œil sur notre île.

– Ils rentrent au village pour annoncer la nouvelle à Tangua. Celui-ci enverra aussitôt un détachement pour suivre la piste, dis-je.

Deux heures à peine s'étaient écoulées que mes prévisions étaient réalisées. Un fort détachement à cheval arrivait, qui se mit aussitôt à la poursuite des cavaliers de Winnetou. Je ne me souciais guère de cette expédition, car mon ami avait déjà cinq heures d'avance et il était encore plus pressé que ses poursuivants.

Dans la matinée, le soleil se mit à briller, ce dont je fus enchanté, car il séchait mes vêtements trempés depuis la veille.

Vers une heure de l'après-midi, j'aperçus une masse sombre avançant lentement sur le fleuve, cet endroit étant plein d'herbes aquatiques qui entravaient sa marche.

Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie en reconnaissant le canoë dans lequel j'avais enlevé Pida. Il venait à point, car j'allais pouvoir l'utiliser le soir même pour me rendre au camp des Kiowas, ce qui serait beaucoup plus pratique que d'y aller à la nage.

À la tombée de la nuit, je pris place dans le canoë et, après une heure de course, j'atteignis le village. Je croyais qu'il serait fortement gardé, mais je me trompais. Après la découverte des traces de Winnetou et de ses hommes, les Kiowas avaient pensé que l'ennemi s'était éloigné et qu'ils n'avaient plus rien à redouter. Je réussis à mettre largement à profit cette circonstance, et j'atteignis la tente du grand chef sans avoir été inquiété.

Tangua, assis devant le wigwam, chantait une lugubre mélopée déplorant la perte de son fils bien aimé. Je contournai prudemment la tente et, l'instant d'après, je me dressai devant le chef des Kiowas.

– Pourquoi Tangua chante-t-il une complainte de deuil ? demandai-je. Un guerrier ne doit jamais s'abandonner au découragement et laisse les lamentations aux vieilles femmes.

Mon arrivée avait complètement abasourdi le chef rouge. Il balbutia des paroles sans suite.

– Uff uff ! Old Shatterhand ! Comment... d'où... Incroyable !

– Je suis venu ici pour te parler, lui dis-je. J'ai des choses à t'apprendre.

L'instant d'après, la peur qui s'était peinte sur son visage fit place à une violente colère. Il se mit à hurler dans la langue de sa tribu que je comprenais mal et je ne pouvais distinguer que mon nom dans ses imprécations.

Bientôt d'autres cris lui répondirent et, quelques minutes plus tard, tous les hommes de la tribu accouraient vers nous en brandissant leurs tomahawks. Je tirai mon revolver et criai de toutes mes forces.

– Voulez-vous qu'on exécute Pida ? C'est de sa part que je viens vous trouver.

Tangua perçut mes paroles malgré le vacarme indescriptible et, d'un signe de la main, arrêta ses guerriers. Ceux-ci m'entourèrent en rangs serrés et j'affirme que, si les regards pouvaient tuer, je serais tombé raide mort à cet instant. Je pris mon air le plus indifférent et m'étendis négligemment près de Tangua, ahuri de mon insolence.

– Nous sommes des ennemis mortels, lui dis-je. Ce n'est certes pas ma faute, mais il en est ainsi. Tangua voit très bien que je n'ai pas peur de lui, sans quoi je ne serais pas venu le trouver en plein milieu de son village. Je serai bref. Pida est entre nos mains et, si je ne reviens pas à l'heure convenue, il sera pendu haut et court.

– Comment avez-vous... comment avez-vous réussi à vous emparer de lui ? balbutia Tangua.

– J'ai fait hier une petite visite de politesse à ton village, à ton insu, et je l'ai persuadé, avec l'aide de mon poing, de me suivre.

– Uff ! uff ! le Mauvais Esprit, une fois de plus, protège Old Shatterhand. Où est mon fils ?

– Il te racontera lui-même tous les détails de cette petite promenade. Nous avons d'ailleurs avec lui, comme tu le sais, un autre prisonnier kiowa. Ils auront tous les deux la liberté, à la condition que vous me remettiez Sam Hawkens.

– Il me faut tenir conseil avec mes guerriers, retire-toi donc dans la tente voisine. Nous te signifierons notre décision.

– C'est bien. Mais hâte-toi, car, si je ne reviens pas à l'heure convenue, Pida sera pendu.

La pendaison est la mort la plus infamante pour un Indien. On peut donc s'imaginer la colère de Tangua quand il entendit ces paroles. Quant à moi, je passai tranquillement dans une tente voisine et je m'étendis sur le sol en attendant la fin du conseil.

Quelques minutes plus tard, un Peau-Rouge parut, me ramenant mon vieux Sam. Je me redressai et me dirigeai à sa rencontre.

– Old Shatterhand ! s'écria-t-il enthousiasmé. Je savais que vous viendriez.

Et, d'un geste gauche, il me tendit ses mains ligotées.

– Oui, répondis-je, le greenhorn est venu présenter ses compliments respectueux à son maître qui, une fois de plus, l'a écrasé par sa supériorité dans l'art de mener à bien une reconnaissance.

– Remettons les explications à plus tard, répondit-il. Je vais vous prouver qu'au fond... Enfin, n'en parlons plus. Dites-moi plutôt où est Mary ?

– Dans notre camp.

– Et Liddy ?

– Le vieux gourdin ? Il est aussi en sécurité.

– Alors, tout va bien, si je ne m'abuse. Et maintenant, fichons le camp, je commençais à m'ennuyer ici.

– Patience, mon vieux Sam. Tout vient à point à qui sait attendre.

– Et moi je savais attendre. J'étais certain que vous viendriez me chercher, jusque dans la lune, si je ne m'abuse, hi ! hi ! hi !

– Vous êtes de bien bonne humeur. On voit que vous n'avez pas été mal soigné.

– Mal soigné ! quelle idée ! Les Kiowas sont caressants comme des petits chats, ils m'ont mis à l'engrais comme une pie. D'ailleurs, je pouvais me reposer toute la journée, et le soir je n'avais même pas besoin de me coucher, puisque c'était déjà fait.

– Ils vous ont dévalisé ?

– Et comment ! Ils ne m'ont rien laissé dans les poches.

– On vous rendra toutes vos affaires. D'ailleurs, le Conseil vient de prendre fin.

Après une négociation serrée après laquelle j'obtins tout ce que je voulais, je tombai d'accord avec Tangua qu'il me ferait escorter dans deux canoës par quatre guerriers à qui les deux prisonniers seraient délivrés. Au cas où, à notre insu, il nous fe-

rait suivre par un nombre supérieur de Kiowas, Pida serait immédiatement exécuté.

Lorsqu'on eut enlevé les liens de Sam, celui-ci, tout heureux de pouvoir s'agiter à l'aise, me glissa à l'oreille :

– Tout de même, je m'en souviendrai, mon ami. Désormais, je vous le promets, je n'irai jamais à droite quand vous me direz d'aller à gauche. Avant que nous ayons pris place dans les canoës, Tangua me dit, d'une voix menaçante :

– Vous serez en sécurité jusqu'au retour de mon fils, mais, aussitôt après, toute la tribu vous donnera la chasse. Nous découvrirons ta piste, passerais-tu par-dessus les nuées !

En pagayant sur le fleuve pour revenir à notre île, je racontai à Sam tout ce qui s'était passé pendant sa captivité. Il me dit qu'il regrettait sincèrement que Winnetou ait été obligé de nous quitter, mais je vis que son regret était mitigé, car il craignait que mon ami ne le traitât comme il le méritait.

Bientôt nous arrivâmes devant notre camp, où nous fûmes reçus par les cris de joie de Dick et de Will, qui se précipitèrent sur leur vieux compagnon.

Nous confiâmes les deux prisonniers aux guerriers Kiowas et attendîmes que leurs canoës se fussent éloignés. Puis nous enfourchâmes nos chevaux, car nous avions une longue traite à fournir pendant la nuit. Par bonheur, Sam connaissait admirablement la région. Il se cambra sur sa selle, se tourna vers le village des Kiowas et dit d'un ton menaçant en agitant ses poings :

– Maintenant, nos amis font de grands discours sur la façon de s'emparer de nous une fois de plus, mais plus jamais ils ne mettront la main sur moi ! Ils se fourrent le doigt dans l'œil s'ils croient que Sam reviendra jamais dans cette taupinière d'où seul un greenhorn a pu le tirer. Non, jamais plus, si je ne m'abuse !